

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/  
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'ALBUM

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Voyages et Légendes.

AVEC UNE

GALERIE NATIONALE

DE

Portraits Historiques, Politiques  
et Littéraires.

DEUX PORTRAITS CHAQUE MOIS.

ABONNEMENT: 82 PAR ANNEE.

# Bulletin des Annonces.

## AGENTS DU CANADA.

Montréal.—M. Ignace St. AMOUR,  
No. 334, rue Amherst.

Trois-Rivières.—M. P. L. HUBERT,  
Notaire.

Québec.—M. Etienne LÉGARÉ, No.  
378, rue St. Joseph, St Roch

☞ Ce sont les seuls Agents autorisés pour recevoir les abonnements et accepter les Annonces.

## AUX ANNONCEURS D'ONTARIO.

**L'ALBUM** DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No. 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE Littéraire Illustrée, à **TORONTO.**

# ALBUM

DES

## FAMILLES

publie le premier de chaque mois

AVEC

## PORTRAITS HISTORIQUES, POLITIQUES

ET LITTÉRAIRES,

— ET —

UNE PRIME ANNUELLE,

LE TOUT POUR

☞ **\$2.00 PAR ANNEE,** ☞  
**PAYABLE D'AVANCE.**

## AGENTS A L'ETRANGER.

A Londres (Angleterre) chez MM.  
Henry F. GELLIE & Cie., 449,  
Straud.

A Paris (France) chez M. A. SAU-  
TON, libraire, 41, rue du Bac.

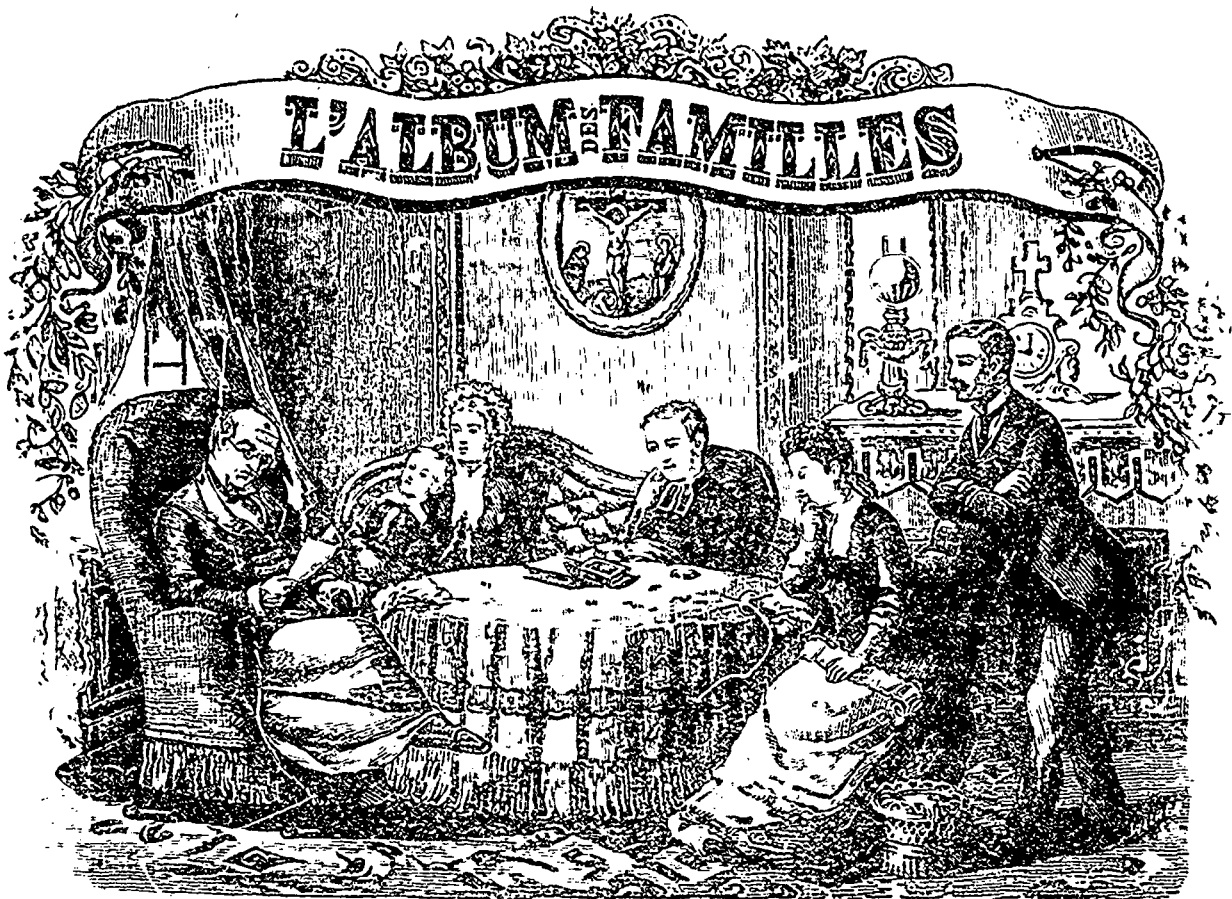
☞ Lesquels Agents sont autorisés à accepter les Annonces et le prix des Abonnements.

## AUX ANNONCEURS DES ETATS-UNIS.

**L'Album**, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouvent au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL et Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE, à **New-York.**

## Sommaire des Matières (1er Mars 1882.)

	PAGES.		PAGES.		PAGES.
<b>Bulletin Religieux.</b>		<b>Biographies.</b>		<b>Agriculture.</b>	
Le dogme de la Confession.—Eclaircissements et preuves, ( <i>Suite et fin</i> ) par le R.P. DAMEN, Jésuite.	66	L'hon. J. A. Mousseau, Secrétaire-d'Etat, par Chas. OUMET.....	88	Brief Cours d'Agriculture, à l'usage des Ecoles et des Cultivateurs, ( <i>Suite</i> ) par le Dr J. M. PAQUIN, M. D.....	86
<b>Littérature.</b>		L'hon. A. P. Caron, Ministre de la Milice, par Chas. OUMET.....	89	<b>Variétés.</b>	
Florida, (Esquisse de mœurs) par Eugène L'ÉCUYER.....	68	<b>Histoire.</b>		Les deux volontés.....	90
Les Chevaliers de la Croix Blanche, ( <i>Suite</i> ) par Chas. BUET.....	74	Ogdensburg, par Chas. THIBAUT.	85	Gambetta ou les petits fils de Garibaldi.....	92
<b>Poesies.</b>		<b>Bibliographies.</b>		<b>Partie Editoriale.</b>	
L'aumône, par Victor HUGO.....	84	Rapport annuel de la Société Littéraire et Historique de Québec...	90	Adhésions.....	94
<b>Archeologie.</b>		Le Journal Musical.....	90	Société Royale du Canada.....	94
Les Catacombes de Rome ( <i>Suite</i> ), par Chas. BORNEL.....	79	L'Album Musical.....	90	Noces d'Or.....	94
L'Eglise de Nicolet.....	80	Le Journal des Campagnes.....	90	Officialité.....	95
<b>Sciences.</b>		Mes Vers, par M. J. A. Bélanger, d'Ottawa.....	90	Musique Religieuse.....	95
L'immensité de l'Univers, par A.B.C.	81	<b>Collaboration.</b>		Le <i>Scientific American</i> .....	95
Le Fond de la Mer, par L. CHARMOLUE.....	81	Le flocon de neige, par ZACHARIE....	65	Chronique.....	95
Alaska, par A. G.....	82	La Prière, par A. L. DESAULNIÈRES...	91	A nos Abonnés.....	96
<b>Reproduction.</b>		Nécessité de l'Education, par B. LIP-PENS.....	92	Nouveaux Agents.....	96
Brief exposé des Guérisons merveilleuses obtenues par l'intercession de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première Supérieure des Ursulines de Québec ( <i>Suite</i> ).....	82	Des Travaux Publics, par F. X. R. SAUCIER.....	93		
		Relations Commerciales—Le Brésil, par F. X. R. S.....	93	<b>GRAVURES (Hors texte).</b>	
		<b>Maximes et Pensées.</b>		Portrait de l'hon. J. A. MOUSSEAU, Secrétaire d'Etat.	
		Pensées diverses.....	84—88—89—90—94	Portrait de l'hon. A. P. CARON, Ministre de la Milice.	



Littérature, Histoire, Archeologie, Biographies, Voyages et Legendes.

REDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES.

*Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à "M. le Directeur de l'ALBUM DES FAMILLES, P.O., Boîte 1012." Les lettres d'argent doivent être enregistrées.*

7<sup>e</sup> ANNÉE.]

OTTAWA, 1<sup>er</sup> MARS 1882.

[NUMÉRO 3

[Pour l'Album des Familles]

### LE FLOCON DE NEIGE.



PETIT flocon de neige, j'aime ta blancheur, j'aime ta course irrégulière quand tu descends lentement dans l'air et viens, suivi de tes compagnons, couvrir notre sol d'un blanc manteau.

Petit flocon de neige, tu ressembles à l'étoile ; elle est au firmament, tu parais en venir.

Né sois pas dur pour le malheureux.

Abaisse ta température et tâche de ne pas jeter de froid au foyer. C'est si triste un foyer sans feu. N'y a-t-il pas des petits anges dont les épaules sont à peine couvertes ? Ne souffriront-ils pas si tu nous apportes trop de froid ? Pense aux petits enfants sans feu et sans vêtements chauds, petit flocon de neige.

Petit flocon de neige, tu me fais mélancolique. En te voyant te bercer dans l'espace, voltiger d'un côté et d'autre, comme à la recherche de quelque chose, je pense aux âmes aimantes et endolories qui cherchent dans la vie "des fleurs pour charmer, des cœurs pour aimer." Vois-tu, petit flocon, elles ne trouvent pas toujours et elles restent flottantes dans l'océan de la vie, comme toi qui cours si longtemps avant de te poser. Oh ! que tu me rends mélancolique, petit flocon de neige !

Petit flocon de neige, deux faits de ton existence s'assimilent à nos âmes.

N'arrives-tu pas éclatant de blancheur ? Mais combien peu de temps dure ton éclat. Au contact d'ici-bas tu deviens souillé, avant qu'une nouvelle saison ne t'emporte, sans que tu laisses de trace à ta suite. N'en est-il pas ainsi de l'âme ? Belle comme une rose en arrivant dans ce monde, il lui faut, elle aussi, participer à la série des misères humaines, laisser des parcelles de sa blanche robe aux ronces de la vie, et puis elle s'en va ! Au moins a-

elle un asile offert par Dieu dans son séjour de gloire.

Petit flocon de neige, tu m'instruis et je t'aime. Je te suis dans ta course, mais pourquoi donc hésites-tu parfois à suivre le faible poids qui t'entraîne vers le sol. Je t'ai vu non-seulement te bercer sur les ailes de la brise, mais aussi monter et descendre. Seulement dans ces ascensions et descentes successives, tu deviens fatigué et petit à petit les descentes l'emportent et tu arrives au repos. L'âme aussi a de ces aspirations qui la font s'élever vers l'idéal et l'infini. Mais pauvre voyageuse, elle devient brisée de fatigue et la lutte se termine par sa destinée de demeurer ici-bas jusqu'à ce que l'heure de ses désirs ait sonné et qu'elle puisse monter au-dessus du sommet des choses finies.

Sois donc clément, petit flocon de neige. Apporte à la terre la fertilité du sol, mais sois doux aux malheureux, aux petits enfants et ne couvre pas trop vite la nourriture des petits moineaux et je t'aimerai, petit flocon de neige.

ZACHARIE.

## Bulletin Religieux.

[Fait pour l'Album des Familles.]

## LE DOGME

DE LA

## CONFESION.

Eclaircissements et Prouves.

PAR LE R. P. DAMEN, JESUITE.

(Suite et Fin.)

V



**D**ÉSUS-CHRIST a établi son Eglise et lui a donné le pouvoir de remettre les péchés, et il a voulu que son Eglise demeurât telle qu'il l'avait établie, il a voulu par conséquent qu'elle demeurât avec ce pouvoir jusqu'à la fin des temps. Il a voulu que le pouvoir donné à ses Apôtres fut communiqué à leurs successeurs jusqu'à la fin des temps. C'est ainsi que les Apôtres ont communiqué ce pouvoir à Saint-Paul. Vous savez tous, sans doute, que Saint-Paul n'était pas un des douze premiers Apôtres. C'est un fait évident d'après la Bible. Saint-Paul fut longtemps persécuteur de l'Eglise établie par Jésus-Christ. C'était un Juif, et un juif très zélé; mais il fut converti par un miracle de Dieu; après avoir été converti, et qu'il eut été baptisé par Ananie et reçu dans l'Eglise, il fut consacré évêque de l'Eglise, comme vous pouvez le voir au chapitre XIII des *Actes des Apôtres*. "Alors Saint-Paul fut consacré évêque par les autres Apôtres (1)." Saint-Paul n'avait donc pas reçu de Jésus-Christ lui-même le pouvoir de remettre les péchés. Il le reçut des autres Apôtres quand il fut ordonné évêque de l'Eglise, et Saint-Paul consacra ensuite Timothée, Tite et les autres. Ainsi Saint-Paul consacra les évêques de l'Eglise, et leur donna le pouvoir de pardonner les péchés au nom de Dieu et par l'autorité de Dieu, comme il l'avait reçue lui-même. Main-

(1) Saint-Léon, Ep. 81.

tenant je ne citerai pas d'autres textes de la sainte Ecriture, parce que cela prendrait trop de temps. Je vais maintenant vous donner des citations tirées des premiers écrivains de l'Eglise, de ceux qui vivaient au temps même des Apôtres, et qui ont reçu des Apôtres les doctrines qu'ils enseignent. Je vais emprunter quelques citations à leurs ouvrages pour vous faire voir que, au temps où ils vivaient, il y a dix-huit cents ans, on prêchait la doctrine de la confession comme on le fait maintenant. Le premier à qui j'emprunte une citation est Saint-Clément. Saint-Clément était disciple de Saint-Pierre, l'Apôtre, il fut baptisé par Saint-Pierre et instruit par lui de toutes les doctrines de l'Eglise catholique. Il fut ordonné par Saint-Pierre, évêque de l'Eglise de Dieu, et dans la suite il devint un des successeurs de Saint-Pierre, comme pape.

Saint-Pierre a été le premier Pape et Saint-Clément le quatrième.

Saint-Paul, parlant de Saint-Clément, dit dans une de ses Epîtres que "le nom de Clément est écrit dans le livre de vie," ainsi la Bible atteste que Clément est un saint de Dieu. Maintenant Clément dit dans sa première et sa seconde Epître aux Corinthiens: "Le bienheureux Pierre a enseigné que les fidèles sont obligés de confesser leurs péchés aux prêtres du Seigneur. C'est pourquoi si quelqu'un parmi vous a conçu dans son cœur des pensées d'infidélité, d'envie, de jalousie ou de toute autre pensée mauvaise, qu'il ne rougisse pas de le confesser au prêtre du Seigneur, afin que par ses conseils salutaires et par la parole de Dieu, le prêtre puisse le guérir."

Tel est le langage du disciple de l'Apôtre Saint-Pierre, écrit il y a dix-huit cents ans, alors que le catholicisme était à son berceau.

Dans le même siècle vivait Denis l'Aréopagite qui fut converti par Saint-Paul, et nous lisons dans la Bible les détails de sa conversion. Nous lisons, en effet, dans la Bible que Saint-Paul étant allé à Athènes pour prêcher l'Evangile, il convertit un grand nombre de personnes, entre autres un juro très éminent, un philosophe distingué, Denis l'Aréopagite (1), et après que Saint-Paul l'eut instruit, il le baptisa. Après qu'il l'eut plus complètement instruit, il le nomma évêque d'Athènes. Ensuite, Denis fut transféré d'Athènes à Paris, en France, par Clément, et il devint le premier évêque catholique de Paris. Denis avait dans son diocèse un certain prêtre appelé Démophale et un autre prêtre qui eut le malheur de tomber dans le péché. Ce prêtre alla trouver son confrère Démophale, et il lui confessa son péché pour en avoir l'absolution; mais Démophale considérant la sainteté de vie qu'exige la dignité sacerdotale et l'exer-

(1) Actes XVII.

cice du saint ministère, reprémanda sévèrement ce prêtre à cause de son péché et lui refusa l'absolution. Dans son accablement et son désespoir, le prêtre écrivit à Denis pour se plaindre de la dureté de Démophale qui avait refusé de l'absoudre de son péché. C'est alors que Denis écrivit sa huitième Epître à Démophale, dans laquelle on lit: "Nous avons reçu les clefs du royaume du ciel pour pardonner au pécheur repentant, mais vous avez abusé de ce pouvoir, parce que vous avez poussé au désespoir un prêtre repentant en lui refusant l'absolution de ses péchés."

Vous voyez par ceci, qu'en ce temps, c'est-à-dire il y a dix-huit cents ans, non-seulement les fidèles, mais les prêtres eux-mêmes confessaient leurs péchés, pour en obtenir l'absolution.

Au second siècle vivait Irénée, qui était disciple de Polycarpe, et celui-ci était disciple de l'Apôtre Saint-Jean. Irénée parle de certaines femmes qui se rendaient à l'église et confessaient publiquement leurs péchés et qui menaient une vie très sainte, et d'autres femmes qui renonçaient à la foi. Et pourquoi renonçaient-elles à la foi? Parce qu'elles n'avaient pas le courage de confesser leurs péchés, et elles savaient que la foi véritable ne les sauverait pas à moins qu'elles ne confessassent leurs péchés; et comme elles n'avaient pas le courage de le faire, elles abandonnaient la foi. Ainsi, il y a dix-sept cents ans, les chrétiens étaient convaincus qu'il fallait confesser ses péchés ou renoncer à la foi.

Dans le même siècle vivait Tertulien, qui a écrit tout un livre sur la confession, et ce livre est intitulé: *De Pœnitentia*. Dans ce livre il entre dans tous les détails du sujet: comment il faut faire sa confession; quelle préparation elle requiert; et quelles dispositions il faut avoir pour obtenir le pardon de ses péchés. Personne ne peut lire ce livre,—écrit il y a dix-sept cents ans,—sans être convaincu que tout le monde chrétien croyait alors à la confession. Ecoutez Tertulien, parlant de la confession (*Exomologis*), il dit: "La plupart, plus attentifs au bien-être présent qu'à leur salut, négligent cette confession de leurs péchés, et la remettent de jour en jour, comme un homme qui a contracté quelque maladie secrète, qu'il a honte d'exposer aux regards du médecin, et qui préfère périr plutôt que de la faire connaître." Tertulien s'élève fortement contre cette fausse honte, et il dit: "Si vous reculez devant la confession, considérez sérieusement le feu de l'enfer que la confession peut éteindre; considérez la grandeur des châtiments à venir, afin que vous n'hésitez pas à adopter le remède. Quand vous savez qu'après le baptême,—commandé par le Seigneur,—il vous reste encore la confession pour vous protéger contre le feu de l'enfer, pourquoi négligez-vous cette seconde planche de salut? Quand retardez-vous d'appliquer ce re-

mode qui doit vous guérir? Est-ce que le pécheur peut négliger la confession sachant qu'elle a été établie par le Seigneur pour le salut de son âme?

## VI

Saint-Cyprien, après avoir parlé de la nécessité de faire pénitence et de confesser ses péchés au prêtre de l'Eglise, dit :

“Je vous supplie donc, mes très chers frères, que chacun de vous confesse ses péchés, pendant cette vie, alors que la confession peut être acceptable, et que la satisfaction et la rémission ou le pardon reçu par l'intermédiaire peut être agréable au Seigneur (1).”

Ainsi, mes chers amis, telle était la croyance chrétienne jusqu'au temps où le protestantisme parut dans le monde,— c'est-à-dire jusqu'en 1520. — Jusque-là, tout le monde chrétien, sans aucune exception, croyait à la doctrine de la confession. Je pourrais faire des citations nombreuses sur ce sujet si je voulais citer tous les écrivains qui ont écrit sur la confession au premier, au deuxième, au troisième et au quatrième siècle, mais je vous retiendrais trop longtemps, et je m'exposerais à être traité comme un certain prédicant de la Louisiane, qui était un homme très zélé, mais qui faisait de longs sermons. Il lui arrivait souvent que ses gens quittaient le temple pendant qu'il était à prêcher. Il lui arriva un jour qu'il prêchait un long sermon et que les gens, comme d'habitude, sortaient du temple un à un, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent tous sortis, de sorte que le prédicant restait seul avec le sacristain. Le ministre continua de prêcher, et le sacristain fatigué à la fin, prit les clefs du temple et alla les porter sur la tribune du prédicant en lui disant : “Frère, quand vous aurez fini, ayez la bonté de fermer les portes.” Comme je n'aimerais pas à être traité de cette façon, je ne commettrai pas la même faute. Je vais par conséquent laisser de côté les citations des écrivains des premiers siècles du christianisme, pour parler des Pères de l'Eglise.

C'est une étude bien utile que celle des premiers Pères de l'Eglise. Par Pères de l'Eglise, nous ne voulons pas dire les premiers prêtres, mais nous voulons parler de ceux d'entre eux qui vivaient dans les premiers siècles du christianisme, qui se distinguaient par leur science et la sainteté de leur vie.

Le clergé épiscopalien d'Angleterre s'est min dernièrement à lire ces Pères de l'Eglise, qui écrivait en grec et en latin, il y a seize cents, dix-sept cents et même dix-huit cents ans. Ces membres du clergé anglais,—je parle du clergé protestant,—après avoir lu ces livres, ont découvert que l'Eglise catholique, il y a dix-huit cents ans, était précisément la même que

l'Eglise catholique d'aujourd'hui, et que par conséquent l'Eglise catholique doit être la véritable Eglise de Dieu.

“Nous avons changé, nous nous sommes éloignés des doctrines primitives,—disent-ils,—nous avons abandonné les doctrines de Jésus-Christ et de ses Apôtres, et par conséquent, si nous voulons sauver nos âmes, si nous voulons appartenir à l'Eglise de Dieu, il nous faut retourner à l'Eglise catholique.”

Et depuis trente-cinq ans, deux mille cinq cents ministres protestants d'Angleterre, d'Allemagne et des Etats-Unis sont revenus à la religion catholique. Pendant les trente-cinq dernières années, près de cent ministres protestants, chaque année, se sont convertis à l'Eglise catholique, et bon nombre d'entre eux sont aujourd'hui prêtres catholiques, en Angleterre, en Allemagne et en Amérique.

Le dernier archevêque de Baltimore était un protestant converti ; le R. P. Preston, de New-York, vicaire-général de Newark, a été protestant, et le fait est que je ne pourrais énumérer, ce serait trop long, tous les prêtres ici, en Amérique et en Angleterre, qui ont été ministres protestants.

Qu'est-ce qui a déterminé tous ces hommes à revenir à l'Eglise catholique ? Presque tous avaient de grands sacrifices à faire ; ils avaient à sacrifier de gros salaires, à renoncer à des amis influents, etc. Ils sont revenus à l'Eglise catholique parce qu'ils étaient convaincus qu'elle est la seule véritable Eglise de Dieu.

Vous avez entendu parler de la conversion de l'évêque Yves, de la Caroline. Lorsqu'il était évêque protestant, il avait un salaire d'environ douze mille piastres par année, et bien d'autres avantages en outre. En se faisant catholique, il perdit tout, et pour vivre et soutenir sa famille, il s'engagea comme maître d'école à Manhattanville, et il recevait un salaire de cinquante piastres par mois. Sa femme se fit catholique aussi. On le plaça ensuite à la tête du patronage de New-York.

Ainsi, il perdit tout par sa conversion. Il dut se séparer de ses anciens amis, renoncer à toutes ses relations sociales, souffrir la perte d'un salaire immense et se priver des aises d'une vie confortable. Voyez quel sacrifice de sa part. Dites-moi, mes amis, qu'est-ce qui l'a engagé à faire ces sacrifices ? Rien que la conviction profonde que la religion catholique est la seule religion vraie et divine.

C'étaient la même chose pour tous ces ministres qui sont arrivés à la conviction qu'ils étaient sur le mauvais chemin, et qu'il leur fallait changer de route et revenir à la véritable pour sauver leurs âmes. Mais il y a bien des ministres qui savent et qui sont convaincus que la religion catholique est la seule véritable religion divine, mais qui n'ont pas le courage ni la fermeté requise pour devenir catholiques. J'ai entendu dire à l'évêque Yves lui-

même, que dans un voyage qu'il fit à Saint-Louis pour y donner une conférence, il rencontra trois ministres, qui avaient été autrefois sous sa juridiction, lui demander son avis.

—Nous sommes parfaitement convaincus, dirent les ministres à l'évêque, d'être sur un sable mouvant, c'est-à-dire dans une religion fautive. Nous savons où est la pierre solide et fondamentale. Que nous conseillez-vous de faire ?

—Certainement, dit l'évêque, que je vous conseille de sortir du sable mouvant et de vous attacher au roc de la véritable Eglise de Dieu.

—Mais, qu'allons-nous devenir ? Nous sommes mariés, nous avons des familles, et comment allons-nous soutenir nos familles, si nous devenons catholiques ?

—Mes amis, reprit l'évêque, je n'ai rien à dire à cela. Vous avez une âme à sauver, et à tout prix il faut sauver son âme !

Ces hommes ne se firent jamais catholiques ; ils continuèrent de prêcher dans l'Eglise protestante, quoiqu'ils eussent reconnu que l'Eglise catholique est la seule Eglise de Dieu.

## VII

Dans une certaine circonstance, un ministre presbytérien vint me voir et il se présenta à moi comme ministre. Je commençai aussitôt à raisonner avec lui pour lui prouver que l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise de Dieu ; mais il m'interrompit en me disant :

—Ne raisonnez pas avec moi, ne parlez pas à ma raison, car je suis aussi bien convaincu que vous que la religion catholique est la seule véritable ; ainsi ne raisonnez pas avec moi, mais donnez-moi le courage de devenir catholique.

Je lui donnai tous les encouragements que je pus, mais sans aucun effet. Il m'écrivit fréquemment, et dans toutes ses lettres il me disait : je suis parfaitement convaincu que la religion catholique est la seule et véritable religion, la seule dans laquelle on puisse sauver son âme. Et tout le temps il continuait de prêcher le presbytérianisme et finalement il mourut presbytérien. Le pain et le beurre, mes amis, ce sont deux raisons puissantes pour un homme qui a faim, et ils le retiennent en arrière. Voilà des faits ; je pourrais vous en citer bien d'autres, et vous donner les noms et vous indiquer les résidences de ceux qui ont reconnu devant moi qu'il n'y a pas d'autre religion divine que la religion catholique.

Maintenant quelle confiance pouvez-vous placer en ces hommes qui calomnient et noircissent les catholiques et leur religion ? Aucune.

Croyez-moi, mes chers amis, je vous le dis en toute charité, car je vous aime sincèrement : ne vous laissez pas conduire par de tels hommes, mais suivez vos con-

(1) La Foi des Catholiques, vol. III, p. 51.



victions. Vous croyez en la Bible, sans préjugés, et priez Dieu de vous éclairer et vous viendrez à nous, à la foi catholique.

On a dit encore que la confession est une invention des hommes. Ce sont nos amis protestants qui le disent. S'il en est ainsi, on devrait pouvoir nous dire quel est l'homme qui l'a inventée, où elle a été inventée, quand elle a été inventée, dans quel pays elle a été inventée.

Je défie tous les prédicants du monde. Je les défie tous de me dire le nom de l'homme qui a inventé la confession, de me donner le nom de la place où elle a été inventée, et de me citer la date de son invention. Je les défie tous.

Depuis trois cents ans que le protestantisme existe, les ministres de toutes les sectes se sont livrés à des recherches sans fin pour découvrir quand, où, et par qui la confession a été inventée. Après toutes leurs recherches, ils n'ont pu la trouver. Pourquoi? C'est parce que la confession n'a pas d'autre auteur que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, le fils du Dieu vivant. Il n'y a pas d'autre date de cette institution que l'année 33, lorsque Notre-Seigneur soufflant sur ses Apôtres leur dit: "Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez." Ce fut là et alors, dans la Terre Sainte, sanctifiée par le sang de Jésus-Christ, ce fut là et alors que le Fils de Dieu a institué la confession, et maintenant il y a beaucoup de ministres qui ont reconnu que la confession est d'institution divine et ils essaient de l'introduire parmi eux. Vous saurez que les ministres épiscopaliens de la Haute Eglise prêchent maintenant la confession en Angleterre et en Amérique, et il n'y a pas moins de trente églises protestantes à New-York seul, où les ministres prêchent la confession. Après 350 ans, ils en sont arrivés à la conclusion qu'ils ont eu tort, et ils sont convaincus maintenant que la confession est d'institution divine, et ils invitent leurs gens à aller à confesse; mais ils n'ont pas beaucoup de pratiques encore.

Quelle en est la raison, je ne saurais trop vous le dire; il y en a qui pensent que c'est parce qu'ils sont mariés. On ne veut pas aller à confesse à un homme marié de crainte qu'il ne dise les secrets à sa femme.

Un jour, que j'étais à donner les exercices de la mission, dans l'église des Saints-Innocents, à New-York, une dame vint me trouver et me dit qu'elle voulait aller à confesse.

—Êtes-vous catholique, Madame, lui dis-je?

—Non, monsieur, je suis épiscopaliennne.

—Alors, pourquoi n'allez-vous pas trouver votre ministre?

—C'est parce qu'il est marié, monsieur.

Ceci nous montre, et la prédication de ces hommes nous montre qu'ils sont eux-mêmes convaincus que la confession est d'origine divine,

Ils ont dit encore que la confession dé-moralise les peuples, qu'elle est une institution de corruption et d'immoralité. En général, ces prédicants ambalants, qui s'en vont prêcher contre l'Eglise, sont des gens très immoraux, et ils savent en imposer au peuple. Ils savent qu'ils plairont en disant que la confession est une institution d'immoralité. Mais il y a un moyen de connaître la vérité à ce sujet, et de savoir si la confession encourage l'immoralité. Vous trouverez des pères et des mères catholiques qui ont été à confesse toute leur vie, et ils sont très désireux de voir leurs enfants fréquenter régulièrement et exactement le tribunal de la pénitence. Leur esprit est tranquille s'ils voient que leurs enfants s'acquittent régulièrement de ce devoir. Maintenant croyez-vous qu'un père et qu'une mère sachant par expérience que la confession conduit à l'immoralité, seraient désireux de voir leur fils ou leurs filles aller à confesse régulièrement tous les mois? Pourquoi les pères et mères catholiques sont-ils si désireux de voir leurs enfants aller à confesse régulièrement? C'est parce qu'ils savent par expérience que le confessionnal est le moyen le plus puissant pour conserver la pureté et la moralité, et surtout chez la jeunesse. Quant un père et une mère catholiques voient leurs fils et leurs filles aller régulièrement à confesse, ils sont déliés de toute inquiétude; ils savent que tout va bien, et ils disent: "Voici le meilleur jeune homme de New-York," voici "la meilleure jeune fille de New-York." Car les catholiques savent par expérience ce qu'est la confession, le moyen le plus puissant pour conserver et sauvegarder la pureté; entretenir la charité dans les cœurs, en un mot former à la vie chrétienne et développer le caractère chrétien.

### Maximes et Pensées.

Il faut à "l'homme" un terroir et des influences convenables: enchaînez une nature d'âme méditative, poétique ou savante, dans un atelier parmi des manœuvres, elle ne sera jamais qu'une capacité très inférieure et de plus, une créature très-malheureuse, elle qui, si on lui avait permis de prendre et de suivre une direction où son goût prédominant eût pu se développer et prédominer dans son existence, aurait sans doute été une joie et peut-être une gloire de la création mentale, de la cité des intelligences.

\* \* \*

Il faut avoir un but dans la vie. ce doit être de faire la plus grande somme de bien, d'être utile au plus grand nombre, d'élever notre intelligence et notre cœur.

## Littérature.

[Pour l'Album des Familles.]

# FLORIDA. (\*)

ESQUISSE DE MŒURS.

PAR

EUGÈNE LÉCUYER.

I



REGARDEZ donc passer cette gentille enfant qui s'en va avec ses longs cheveux que la brise emmêle et caresse sur ses épaules, avec son sourire si frais, si suave, avec ses grands yeux limpides et bleus comme le ciel qu'ils regardent avec tant d'amour et d'espoir.

Ne dirait-on pas un de ces anges des légendes qui, dans les premiers âges de la Foi, apparaissaient quelquefois pour dire aux déshérités de ce monde qu'il y a là-Haut une autre patrie qui les attend; cette patrie dont nous apercevons si faiblement, dans les beaux rêves que la Providence nous envoie, les inénarrables splendeurs, les jouissances ineffables!

Où va-t-elle, si matin, cette belle apparition, à travers les prés fleuris, si légère dans sa marche, qu'on dirait qu'elle vole sur les bouquets de roses dont elle paraît craindre de briser la parure, de ternir la fraîcheur.

Qu'emporte-t-elle si précieusement dans cette petite corbeille, convertie d'un linge d'une blancheur immaculée?

Où voulez-vous qu'elle aille, à cette heure, sinon à l'église, vers Celui qui veille toujours pour écouter la prière des hommes qu'il a faits et ne cesse jamais d'aimer.

Suivons-la.

Le temple est désert. Seul le prêtre est dans le sanctuaire, priant au pied de l'au-

(\*) Des raisons de convenances nous ont obligé de changer les noms des personnages de ce récit, mais les faits, au moins les principaux, sont rigoureusement vrais.

tel, le prêtre qui, lui non plus, ne doit jamais cesser de déroader à Dieu, dans une incessante prière pour ses ouailles chéries, la résignation dans les peines de cette vie, et la rémunération éternelle dans l'autre.

Nous sommes au mois de mai, ce beau mois consacré à la Mère de Dieu. N'est-ce pas là aussi le mois privilégié de la femme? Qu'elle est celle qui, dans ces jours bénis, n'aura pas une prière d'amour, de reconnaissance à adresser; une grâce à demander?

L'épouse, pour celui dont elle a promise de partager les souffrances et les courtes joies de ce monde;

La mère, pour ses chers petits enfants qui lui ont coûté tant de sublimes dévouements;

La jeune fille, pour un père et une mère chéris auxquels elle doit tant d'inexprimables tendresses, et peut-être pour celui auquel elle s'est déjà fiancée dans son cœur.

Florida, c'est le nom de la jeune fille qui va nous intéresser plus particulièrement dans le cours de ce récit, se dirige vers l'autel de la Sainte-Vierge, dans la partie latérale à droite de l'église. La Madone, avec son divin enfant dans les bras, est entourée, presque cachée dans les fleurs que Florida s'est chargée de renouveler tous les matins durant le mois de Marie, ce mois de fêtes et d'allégresses continuelles. Car si Dieu a ses lévites, la divine Marie a aussi les siens dans les vierges pieuses et dévouées à son culte. Florida est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la grande prêtresse de ce gracieux assemblage de ferventes enfants.

Après avoir renouvelé ses fleurs, Florida s'agenouilla et pria longtemps, bien longtemps. Ce qu'elle demanda; c'est encore un secret entre Dieu et elle. En saurons-nous quelque chose? Peut-être.

## II

Avez-vous connu M. Mollard? bien peu probablement. C'est un homme qui, dans le public, a fait bien peu de bruit et qui est mort sans éclat. Tout ce qu'on savait, c'est qu'il avait émigré de la France au Canada, vers l'année 1842, et qu'il avait loué à Saint-Roch de Québec, une toute petite maison qu'il habitait seul avec une jeune fille et une vieille Bonne. Probablement que M. Mollard, comme le philosophe, pensait qu'une maison est toujours assez grande pour recevoir les véritables amis. De fait on ne lui en connaissait que peu. Était-il riche? on l'ignorait. Seulement il payait toujours comptant chez les marchands et ailleurs et ne s'occupait d'aucune affaire, au moins ostensiblement.

L'isolement presque absolu dans lequel vivait M. Mollard n'avait pas manqué, cela va sans dire, d'alimenter la chronique locale et, ma foi, il n'en pouvait être

autrement. Ceux qui ont vécu à Saint-Roch et dans le faubourg Saint-Jean avant les désastreux incendies de 1845, seraient certes bien péniblement surpris s'ils étaient appelés à revivre dans ces localités. S'il y a eu depuis d'immenses changements, matériellement parlant, on peut dire sans hésiter qu'il s'est opéré un bouleversement presque total, complet on égard à la condition morale et aux relations sociales. Qu'on dise ce qu'on voudra, on n'y voit plus ces aimables rapports de bon voisinage, cette fraternelle communauté des familles; ces élans, ces aspirations d'affection réciproque qui font de la société comme une grande famille, dont tous les membres ont entre eux des relations intimes presque non interrompues, relations de confraternité affectueuse qu'on ne retrouve plus que dans quelques-unes de nos campagnes où les mœurs, les habitudes ont peu changé. Ah! le bon vieux temps, dit-on, où est-il? qu'est-il devenu? Presqu'englouti d'abord par l'immigration, puis étouffé par le matérialisme qui lui donnera bientôt son coup de mort. Il y a pourtant des gens qu'appellent cela le Progrès. Hélas!...

Ce n'est pourtant pas que M. Mollard fut matérialiste, dans le propre sens du mot; M. Mollard avait un grand et bon cœur; des idées larges et libérales; mais il avait eu des malheurs; il avait éprouvé bien des fois les ingratitude des hommes; ce qui l'avait rendu quelque peu misanthrope et défiant à l'égard de l'humanité en général. Ce qui ne l'avait pas empêché, toutefois, de continuer des œuvres de bienfaisance, ainsi qu'on le verra dans le cours des événements que nous racontons; mais s'il faisait encore le bien, ce n'était plus cette fois dans l'espoir d'avoir sa récompense dans la gratitude de ses obligés; mais parce que, comme toujours, il éprouvait un indicible plaisir à faire des heureux, et parce qu'enfin il n'avait jamais perdu de vue ce consolant axiome:

« Qui donne aux pauvres, prête à Dieu. »

M. Mollard ne faisait donc pas la charité d'une manière ostensible, pour mériter les louanges de la publicité durant sa vie et un mausolée sur son cercueil. Voilà pourquoi son existence s'est écoulée presque exclusivement sous le regard de Dieu. Et combien de ces grands hommes de bien; de ces modestes et vertueux bienfaiteurs de l'humanité souffrante qui ont passé presque inaperçus dans les gloires de ce monde.

Et puisque nous en sommes à rendre un faible et humble tribut d'hommages à ces véritables amis des malheureux, qu'on nous permette ici une petite digression.

A quelque distance de l'église de la paroisse Saint-Raphaël, dans le comté de Bellechasse, l'étranger qui passe ne manquera pas de s'arrêter devant un modeste monument de marbre, élevé, pensons-nous, à la généreuse initiative du Rév. M. Beau-

bien, aujourd'hui curé de Saint-Pierre, Rivière du Sud, à la mémoire de son lo le Rév. M. Dufresne, curé de Saint-Gervais. Ah! certes, s'il fut un martyr dans l'accomplissement de ses devoirs de véritable ministre de Jésus-Christ qu'on dit: « Donnez à ceux qui ont faim et soif; habillez ceux qui sont nus » c'est bien le regretté M. Dufresne, de sainte mémoire. Pour celui qui eut mérité les honneurs de l'apothéose, on a daigné enfin superposer quelques blocs de marbre près d'un ruisseau où il a été englouti, dans l'exercice de son ministère sacré. Et chose triste, bien triste à dire, c'est que par suite d'une négligence incompréhensible et assurément inexcusable, ce bien petit monument est à la veille de s'écrouler.

## III

Comme tout finit on ce bas monde, les commérages qui assaillirent M. Mollard à son arrivée en Canada, se lassèrent. Comme il avait l'excellent esprit et la sage prudence de ne pas s'occuper des affaires des autres, et comme on finit par s'apercevoir qu'il s'inquiétait assez peu de qu'en dira-t-on, il cessa d'être le point de mire des médisances, des calomnies et des élaboussures des méchants. Comme nous l'avons dit, il vivait bien paisiblement dans son petit domaine assez confortable, mais point luxueux du tout, avec sa Florida bien-aimée, alors âgée de quinze ans et une vieille gouvernante que nous appellerons, pour la reconnaître plus tard, Mlle Toinette. Ainsi l'avait baptisée, par affection, Florida, dans ses premiers épanchements.

Tout ce bon petit monde paraissait vivre heureux, content. Mais comme il n'est pas de bonheur parfait sur la terre, le ciel de ces bonnes âmes—car réellement c'étaient de bons chrétiens, craignant Dieu et aimant leur prochain—n'était pas parfaitement serein, limpide. Il s'y montrait quelquefois de gros nuages, bien noirs. Qui sait si la foudre ne les sillonnait pas quelque jour?

D'abord M. Mollard avait de tristes reminiscences qui troublaient le présent et menaçaient l'avenir.

Et puis, Mademoiselle Florida caressait depuis quelque temps un petit rêve bien doré, bien festonné de roses toutes fraîches qui ne devaient jamais se flétrir—pas d'épines du tout—un de ces rêves plein de gracieuses mignardises où l'on voit le ciel sur la terre, comme on fait toute jeune fille ayant le cœur sensible et l'âme ardente. Ce petit rêve se réaliserait-il? Hélas! c'est si rare que la réalité—cette méchante réalité—ne vienne pas briser les joies de ces pauvres enfants. Donc Florida était inquiète, mais très-inquiète, souvent jusqu'à pleurer!...

Enfin, Mlle Mlle Toinette ne s'était-elle pas avisée, depuis son arrivée au Canada, d'accueillir avec complaisance les propos



galants, quoiqu'assez vagues d'abord, d'un certain soi-disant veuf encore assez jeune qui, sous prétexte de se rendre généralement utile, s'était faufilé dans l'habitation—affaire de parler, rien que ça—avait pensé d'abord Mie-Toinette. Pardon. Pierre Valois, c'était le nom du prétendant, était sérieux et voulait le prouver. Il avait fait des économies; il pouvait, avait-il dit, prendre une femme sans troubler d'une manière sensible l'équilibre de son budget. Mie-Toinette n'en était plus à cueillir les fleurs du printemps, ni les fruits de l'été, pas même, disaient les maîtres, les feuilles mortes de l'automne. L'hiver avait déjà tracé quelques sillons de neige sur son cuir chevelu. Qu'est-ce que cela faisait après tout? Mie-Toinette et son Pierre Valois s'occupaient bien de cela, vraiment! Marié-vous, dit-on, vous ferez bien; ne vous mariez pas, vous ferez mieux. Je tâcherai de faire bien, pensait Mie-Toinette; fera mieux qui pourra.

Une seule chose, cependant, menaçait l'échafaudage des châteaux que se bâtissait la vieille fille, dans ses rêves de mariage. Elle avait pris des informations au sujet des prétendues économies de Pierre Valois. On lui avait assuré que Pierre était un vantard et que ses économies pouvaient se compter par des zéros placés à droite. Total: zéro. Mais, disait Mie-Toinette—persévérante, la bonne vieille—on sait ce que c'est; il faut se marier pour être méprisé.

## IV

M. Mollard avait perdu son épouse en France. Il ne l'avait pas oubliée; il ne l'oublierait jamais. Les adieux suprêmes, avaient été déchirants. Il n'en pouvait être autrement. Madame Mollard était une femme vertueuse, une épouse accomplie, dans la plus belle, la plus sublime acception du mot. Avec une compagne de ce mérite, l'homme peut croire au bonheur. Aussi l'union avait été parfaite et jamais l'aérimonie, le regret, n'en avait même effleuré le tissu d'or et de soie.

Florida avait cinq ans à la mort de sa mère. Sur son lit de mort, quelques minutes avant de mourir, Madame Mollard avait pris sur sa poitrine un petit crucifix d'ivoire, un petit bijou d'artiste, et l'ayant posé sur le cœur de la jeune fille, elle lui avait dit: ma chère enfant, reçois de ta mère mourante ce souvenir précieux qui vient de ta grande-mère. N'oublie pas de le porter toujours; il te protégera. Si le bon Dieu m'ouvre le ciel, je t'y garderai une place à côté de moi, ma chère Florida; une pour toi et une pour ton père. Adieu, soyez heureux, tous deux.

On conçoit que cette désolante scène de l'agonie l'une mère si bonne ne devait pas périr dans la mémoire de Florida, tout jeune qu'elle fut alors.

Après la mort de Madame Mollard, Mie-Toinette, qui était un peu parente de

la défunte, s'offrit comme gouvernante à M. Mollard, qui accepta avec empressement et qui n'eut certes pas lieu de se repentir. Florida retrouva presque une seconde mère. M. Mollard n'avait jamais pensé à se remarier. Il est si rare, pensait-il, qu'une seconde épouse ne devienne pas une marâtre pour les pauvres orphelins.

Cependant à la mort de Madame Mollard se rattachait un événement qui devait avoir une influence néfaste sur l'avenir de M. Mollard. Hâtons-nous de dire néanmoins que cette influence fut détournée sur la fin et ne fut pas définitivement fatale. Mais n'anticipons pas.

## V

Un soir d'automne, un jour bien mémorable, c'était la fête de la Toussaint. M. Mollard, Florida et Mie-Toinette étaient assis dans le petit salon, près d'une grille où flambait un feu qui jetait dans l'appartement une lueur pâle et lugubre comme la fête qu'on célébrait. N'est-il pas vrai que cette veille des Morts, pour nous surtout, catholiques, est profondément triste, nous dirions presque sinistre. Oh! c'est que le souvenir du passé, toujours si douloureux, a ce jour quelque chose de navrant. Et puis cette effrayante pensée qui ne nous laisse pas, qui nous harcèle pour ainsi dire sans relâche, cette pensée de ceux qui nous ont laissés, parents et amis autrefois si chers et aujourd'hui tant regrettés, dont la mémoire est toujours adoicée, et qui peut-être expient encore leurs erreurs de ce monde, peut-être, hélas, les nôtres dont ils ont été complices par trop de complaisance et d'affection pour nous!...

Le silence était parfait, solennel. Il n'était troublé au dehors que par la raffale et, d'intervalle en intervalle, par le glas de la mort.

—Hélas! dit M. Mollard en pleurant, il y aura bientôt dix ans que ta pauvre mère nous a laissés, ma pauvre Florida. Depuis rien, ou presque rien n'a troublé la monotonie de notre existence. Mon Dieu faites-nous la grâce qu'il en soit toujours ainsi.

—Mais, mon bon père, dit Florida, avez-vous des craintes pour l'avenir?

—Qui sait, ajouta le vieillard, avec un sanglot et un soupir, qui sait ce que Dieu nous réserve.

—Dieu est bon, dit Florida, tu sais bien cela, Papa?

—Oui, mais...

—Qu'allez vous dire?

—Rien, rien, ma chère. Prions, mes enfants.

Et tous trois s'agenouillèrent. Et ce fut une longue et sans doute une bien fervente prière qui était montée au ciel, et Dieu avait probablement jeté un rayon d'espoir dans leur cœur, car en reprenant leur place auprès de la table, M. Mollard

et ses compagnes paraissaient rassérénés.

—Et maintenant, dit M. Mollard, il faut que je vous quitte, car j'ai mes journaux à lire et des lettres à écrire.

## VI

Mais, comme il allait se retirer dans sa chambre, qui avoisinait celle où l'on veillait, il se fit dans la rue, en face de l'habitation, un tumulte assurément bien extraordinaire, bien insolite, surtout à pareille heure, à pareil jour, et dans un quartier aussi isolé, d'ordinaire si paisible. On eut dit une rixe, puis des érailleries de personnes avinées. Puis, en même temps, une voix qui dominait les autres appela: M. Mollard, au secours, un homme est en danger de mort!

On conçoit que ce fut une rude alerte dans la maison, au milieu du silence solennel de cette nuit lugubre. Florida, en proie à une surexcitation des plus violentes, excessivement impressionnable qu'elle était naturellement, tomba inanimée, tandis que Mie-Toinette jeta les hauts cris et inonda la jeune fille d'eau glacée. Sous l'influence de cette douche abondante, Florida ne tarda pas à reprendre ses sens et se montra plus énergique. Elle était parfaitement à elle lorsque M. Mollard parut, suivi de deux hommes qui en portaient un autre qui, malgré toutes les précautions des porteurs, ne cessait de gémir, de se lamenter, tant devait être atroces les douleurs qu'il endurait.

—Avant tout, dit M. Mollard, qu'on aille vite chercher le médecin et Dieu veuille qu'il soulage ce malheureux.

—J'y cours, dit Pierre Valois, qui n'était pas fâché que le hasard l'eût amené sur les lieux de l'accident. C'est qu'il s'estimait très heureux d'avoir l'occasion de lancer quelques villades et peut-être quelques paroles sentimentales à Mie-Toinette.

La victime était un tout petit jeune homme qui n'avait peut-être pas encore franchi la borne qui sépare l'adolescence de l'âge mur; d'une beauté distinguée, un peu trop délicate pour un homme. Son grand front large dénotait une rare intelligence; ses grands yeux noirs, momentanément voilés par la souffrance, devaient dans tous leur éclat lancer des éclairs. Une abondante chevelure, noire de jais, soyeuse et naturellement bouclée flottait sur ses épaules. Sa main fine et potelée, comme celle d'une petite fille, ne devait pas avoir trop connu le dur travail et la fatigue.

Il fallait remettre à plus tard les informations concernant le nom et l'état civil de l'étranger.

En attendant l'arrivée du médecin, on s'appliqua de lui prodiguer les soins les plus urgents. Florida, surtout, y mettait une sollicitude, une délicatesse que le malade ne devait pas oublier, ainsi qu'on le verra bientôt.

M. Valois, dit M. Mollard, en attendant que le patient et ce monsieur qui le transportait puissent nous donner d'autres détails, vous allez toujours nous dire ce que vous savez de cette malheureuse affaire ?

—A vrai dire, répondit Valois, je sais peu de chose, attendu que je suis arrivé sur les lieux presque au dénoûment. J'ai vu deux voitures se choquer; celle du charretier ici présent renversée et ce pauvre jeune homme étendu dessous. Dans l'autre voiture il y avait, je crois, deux hommes qui m'ont paru irrés et qui voulaient assommer les deux charretiers. Voilà, M. Mollard, tout ce que je sais.

—Peût-on, demanda M. Mollard, considérer l'affaire comme un simple accident ?

Pardon, monsieur, dit l'intermédiaire du blessé; ce charretier l'a fait exprès et ceux qu'il transportait étaient ses complices !

Le médecin entra.

—Vous ne vous attendiez pas, docteur, à cette visite, dit M. Mollard.

—Mon cher monsieur, nous sommes habitués à ces surprises. Voyons le malade. Jambe cassée, dit-il. Puis il ajouta tout bas à l'oreille de M. Mollard: ce pauvre jeune homme en a pour deux mois de repos.

—A la grâce de Dieu, dit M. Mollard.

## VII

Le lendemain le jeune homme ne souffrait presque plus, et voici comment il répondit aux questions de M. Mollard: Je ne me rappelle que fort imparfaitement le nom de mon père, quo j'ai perdu un an après ma naissance, il y a de cela vingt ans. Je porte le même nom: Claude Toigny. Mon père était de France.

—Tiens; mais nous sommes compatriotes, mon cher enfant, dit M. Mollard.

—Et vous avez bien un autre titre à mon affection; vous êtes aussi mon bienfaiteur.

—Ne parlons pas de cela, continuez.

—Mais si, parlons-en, un jour nous en parlerons davantage.

—Assez, encore une fois, poursuivez.

—Je n'ai pas eu, ajouta Claude, le bonheur de respirer longtemps l'air vivifiant de la patrie. Six mois après la mort de mon père nous étions en Canada, ma mère et moi. Mon père avait fait quelques petites économies; l'émigration, le déplacement ont tout absorbé. Les communications n'étaient pas aussi faciles qu'aujourd'hui, bien qu'elles laissent encore beaucoup à désirer pour ceux qui ne sont pas riches. Combien il a fallu à ma mère, sans ressources que son travail, de sacrifices, de labeur pour m'élever jusqu'à l'âge de dix ans, il n'y a que Dieu qui sache bien cela. Mais à dix ans j'ai commencé à récompenser ma mère avec quelque chose d'un peu plus substantiel que ma

tendresse. A dix ans j'ai commencé à connaître le prix du pain qu'on gagne. A douze ans, j'ai perdu ma mère; elle est morte en me donnant une dernière bénédiction, en me montrant le ciel où j'espère qu'elle veille sur moi, sous le regard du bon Dieu. Si vite mourir; pauvre chère mère, moi qui espérais avec le temps, non pas lui payer ce que je lui devais, on n'est jamais capable de s'acquitter envers une bonne mère; mais j'espérais au moins lui faire une villesse un peu heureuse. J'étais donc orphelin, sans aucun parent dans ma nouvelle patrie. Mais je regardais souvent le ciel, il me semblait y voir ma mère. Et puis Dieu m'avait donné du courage, quelques aptitudes. Enfin si je n'ai pas vécu j'ai au moins existé, content du présent, sans désespérer pour l'avenir. Ma mère me parlait souvent d'un frère qu'elle avait laissé au pays et qui, dans le temps, passait pour un homme auquel la fortune avait souri. Mais depuis notre départ de la France ce frère n'avait pas donné signe d'existence et ma mère avait fini, sinon pas l'oublier, du moins par croire à sa mort. Mais voilà que, ces jours derniers, je reçois une lettre timbrée de Rouen, qui m'apprend qu'un parent a testé en ma faveur. Et j'ai acquis la certitude que cette lettre n'est pas une mystification. Il faut, me dis-je, que le testateur soit justement le frère dont me parlait ma mère. Le legs valait-il la peine de faire le voyage? Il m'était bien permis de le présumer. Inutile de faire un voyage aussi long pour une bagatelle. Un bâtiment était en partance. J'obtins du capitaine la faveur de gagner le prix de mon passage. Et je devais m'embarquer la semaine prochaine. Dieu ne l'a pas voulu; que sa volonté soit faite.

—Mais, mon cher, dit M. Mollard, partie remise n'est pas perdue. Ecrivez, dites quelles circonstances malheureuses vous forcent de retarder votre voyage et il faudra bien qu'on vous attende. Ecrivez-vous, vous-même ?

—Pas assez bien pour une affaire de cette importance.

—Eh bien, si vous le permettez, je m'en chargerai, moi.

—Merci et que Dieu vous le rende. Et maintenant, monsieur, j'ai un autre service à vous demander.

—Parlez.

—C'est de me trouver une place à l'hôpital ?

—A l'hôpital? Vous ne vous trouvez pas bien ici ?

—Oh, mon cher monsieur, trop, trop bien. Et des torrents de larmes s'échappèrent des yeux du bon jeune homme.

—Ne pleurez pas, ami.

—Ah! laissez-moi mes larmes, monsieur; elles me font du bien. Hélas quand pourrai-je jamais m'acquitter...

—Quand vous aurez recueilli votre fortune, dit M. Mollard avec le plus bienveillant sourire.

Puis se tournant vers sa fille et sa gouvernante que cette scène touchante avait ému jusqu'aux larmes :

—Florida, dit-il, te va-t-elle avec un frère au moins pour quelques semaines; tu en auras bien soin; et vous, ma bonne Toinette, aidez votre enfant.

## VIII

M'est avis, dit Mie-Toinette, que c'est autre chose qu'un frère que votre père vient de vous donner.

—Que voulez-vous dire ?

—Que ce prétendu frère pourrait bien devenir un amant, puis un fiancé, puis enfin un époux. Dame! ça s'est déjà vu.

—Vous êtes méchante, dit Florida, en rougissant.

—Méchante! ah vous ne le croyez pas, et vous le croirez encore moins bientôt. C'est moi qui vous le dis, et dans mon temps j'ai passé pour joliment prophétesse.

—Et comment voyez-vous cela ?

—J'ai vu cela d'abord dans les yeux du jeune homme qui ne cesse de vous dévisager, pardon du mot, et puis un peu aussi dans les vôtres. Là!

—Dorénavant, il ne faudra plus ouvrir les yeux, dit Florida.

—Pardon, pardon; regardez-vous bien; roucoulez, roucoulez, mes beaux tourtereaux. C'est de votre âge. Mais au fait, savez-vous, ma petite, qu'il est gentil ce garçon.

—Vous trouvez ?

—Oui, et je m'y connais un peu.

—Par expérience probablement.

—Et pourquoi pas? Croyez-vous que nous n'avons pas passé par là? Quand vous aurez fait le tour de mon jardin...

—Avec Pierre Valois ?

—Hein ?

—Oui, M. Valois s'entend encore pas mal à son âge à dévisager, comme vous dites.

—Dévisager qui, dit la vieille qui n'était pas fâchée de la tournure que prenait la conversation.

—Vous même, Mia-Toinette.

—Ah! par exemple.

—Allons donc, parce que je ne vous en ai pas encore parlé, n'allez pas croire au moins que je ne l'aie pas remarqué. Dites-moi, ma chère Toinette, dites-moi franchement, là, sur votre cœur, dites-moi ce que vient faire ici Pierre Valois? Qui l'attire? Ce n'est certes pas mon père qu'il ne voit presque jamais. A moins, toutefois, ajouta malicieusement Florida, que ce ne soit pour moi. Je le trouverais en vérité bien aimable; mais vous avouerez qu'il y aurait un peu d'incompatibilité d'âge.

—Mademoiselle est en air de plaisanter, fit Mie-Toinette avec armoine.

—Pas du tout, ma bonne amie, pas du tout, ne nous fâchez pas, j'en étais désolé. Et tenez, je vais vous parler sé-

riusement. Pierre Valois vous a fait des propositions de mariage et vous ne les avez pas refusées. C'est partie remise, voilà tout.

—Vous êtes bien savante !

—N'est-ce pas ?

—Et qui vous a si bien informée ?

—Mes oreilles, sans le vouloir, j'en ai assez entendu pour deviner le reste.

—Sans le vouloir ?

—Oui, car cela m'attriste.

—Pourquoi ?

—Vous demandez pourquoi ? Ah ! *Mie-Toinette*, est-ce que cela ne vous chagrinerait pas de laisser mon père, de laisser votre Florida ?

Et la bonne enfant se mit à pleurer et se jeta dans les bras de cette bonne vieille qu'elle aimait comme une mère. Et toutes deux, durant quelques instants, mêlèrent leurs larmes et leurs baisers.

—Ne parlons plus de cela, dit *Mie-Toinette*.

—Au contraire, parlons-en ma chère *Mie*. Tu sais combien nous t'aimons, mon père et moi ! Tu sais quel vide tu ferais dans la maison si tu en parlais ! cependant il y aurait égoïsme, de côté de notre part si nous nous opposions à ton bonheur ; car, en épousant Pierre Valois, c'est le bonheur que tu cherches n'est-ce pas ? Alors notre devoir à nous est tout simple, c'est non-seulement de ne mettre aucun obstacle dans ton chemin, mais encore de te le rendre le plus facile possible. Voilà notre devoir et certes nous n'y manquerons pas ; voilà notre tâche et certes elle est si douce que nous l'accomplirons avec plaisir.

En ce moment *M. Mollard* entra.

—Continuez, mes enfants, dit-il. J'ai tout écouté ; j'avoue mon indiscretion. C'est que j'ai pensé qu'il ne devait pas exister de secrets entre nous trois. Si je me suis trompé, je me retire.

—Non, non, restez ; nous vous en prions, se hâtèrent de dire les deux femmes.

—Soit, dit *M. Mollard* en prenant un siège. Eh bien, ma chère amie, je savais, moi aussi, les propositions que t'a faites Pierre Valois. Et j'attendais le moment de te parler à ce sujet. Il se présente aujourd'hui et j'en profite. Ma chère *Toinette*, si le mariage est toujours chose sérieuse, il l'est davantage à ton âge. Tu n'es plus jeune, ma chère amie, et c'est à ton âge surtout où il est défendu de ne pas réfléchir. Quand on est jeune, l'erreur est tolérée ; quand on est vieux, il n'est presque plus permis de se tromper. Dans la jeunesse, une faute est toujours plus ou moins excusable ; à notre âge, elle n'est presque jamais pardonnable. Ainsi le veut la Sagesse des nations. D'abord, ma bonne amie, connais-tu bien Pierre Valois ? As-tu étudié un peu son caractère ? Y aura-t-il compatibilité d'humeur entre vous deux ? Voilà pourtant l'essentiel pour qu'une union soit heureuse au-

tant qu'on peut le désirer ici-bas. Et puis il faut envisager un peu aussi le côté matériel de la question. Valois est-il en état de faire vivre une femme, une femme de ton âge dont le travail, si peu pénible qu'il fût, ne manquerait pas d'abrèger les jours ? La fortune n'est pas le principal, sans doute, mais c'est un accessoire qui a bien sa valeur, surtout dans la vieillesse. Voilà les remarques que j'avais à te faire, ma chère amie. Et sur ce, mes enfants, que la nuit vous soit bien douce.

Et *M. Mollard* se retira.

Et puis Florida pensait aux paroles de *Mie-Toinette* : ce pourrait bien être un amant, puis un fiancé, puis un époux !...

Et elle s'endormit avec cette pensée.

## IX

Est-il possible que *Mie-Toinette* se soit épanouie de Pierre Valois ? Eh bien oui. C'est qu'en matière de goût on constate parfois de monstrueuses anomalies et les Sages prétendent qu'il ne faut pas les discuter...

Qu'avait donc Pierre Valois, nous ne dirons pas pour se faire aimer, mais pour ne pas se faire détester de prime abord ? On va le voir. Au physique il était difficile d'être plus disgracié. Figure plate et contournée par la petite vérole ; peau d'un blanc sale ; cheveux presque roux, rudes et collés sur le crâne, avec tout cela, un air niais, stupide au besoin, des manières communes jusqu'à la trivialité... Au moral presque rien pour racheter ce repoussant extérieur. Il arrive assez souvent que la Providence, par un juste dédommagement, accorde à l'homme privé des avantages physiques, les dons de l'intelligence, les douces attractions du cœur, les charmes de l'esprit, afin que cet homme ne soit pour l'humanité un sujet de rebut, d'aversion. Chez Valois, rien, ou presque rien de tout cela...

Cependant avec quelque éducation, placé dans un autre milieu, au début de sa carrière, peut-être eut-il, sinon fait disparaître entièrement, au moins corrigé par tiellement tout ce qu'il y avait de repulsif en lui, pauvre être déshérité ! Il n'avait jamais connu les relations de la famille et ce n'est pas non plus au contact des familles avec lesquelles il avait toujours vécu, qu'il eut pu acquérir le goût et la connaissance du beau, du distingué. Jeté en bas âge sur le pavé, il y avait longtemps existé comme ces répugnants cloportes dont la vie est presque un mystère. Ah, si, dans le cours de sa misérable carrière, il avait pu quelquefois subir l'influence des doux épanchements, des salutaires conseils d'une mère, si, dans ses relations, il eut quelquefois rencontré un véritable ami ?...

Et d'un autre côté qui sait si avec sa nature accessible à la raison, à la lumière, qui sait s'il était né avec quelque idée du bien et du beau ? Car véritablement, à

voir et à suivre certains êtres, on serait d'abord porté à croire que Dieu ne les a créés que pour les perdre irrévocablement. Cela n'est pas pourtant ; et le croire serait blasphémer. Non, cette abjecte dégradation n'est pas l'effet de la Divine Providence, mais celui de la Société des hommes. Heureusement nous ne connaissons pas ici, au Canada, comme dans quelques grands centres en Europe, ce délaissement du monde par suite duquel tant de malheureux grouillent et errent sans douce reminiscence du passé sans la moindre consolation dans le présent et, qui pis est, sans le plus petit espoir pour l'avenir.

Et malgré tout qui sait si *Mie-Toinette*, laissée à elle-même, n'eût pas aveuglément cru aux perfides paroles de Pierre Valois ? Mais Dieu qu'elle aimait tant et qui l'aimait, Dieu, dont les décrets sont parfois impénétrables, allait-il permettre une aussi monstrueuse alliance ?...

## X

Nous avons dit déjà que *M. Mollard* recevait peu de monde chez lui. Jusqu'à présent nous n'y avons vu, en effet, que Pierre Valois. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est à propos de parler de deux autres personnes qui, de temps à autre, apparaissent dans l'intérieur de *M. Mollard*, l'un comme ami intime du vieillard, et l'autre comme confidente bien aimée de Florida et digne de l'être. La première de ces personnes était un ancien marchand, retiré des affaires où il s'était fait honorablement de petites rentes qui lui permettait de vivre, sinon dans le luxe, au moins dans l'aisance. Louis Monjeau avait presque la cinquantaine, encore frais et gaillard, portant vaillamment comme un tout jeune homme, son demi-siècle. Causeur aimable et spirituel, homme de bon ton, de société, toujours en bonne humeur, serviable à tout le monde, ne faisant de mal à personne, et aimant pardessus tout le Bon Dieu, ainsi que cela doit être. Louis Monjeau était un vieux garçon. Il n'avait eu, disait-on, qu'un amour dans sa vie. C'était un amour serein, profond. La mort, qui ne respecte rien, l'avait brisé ; elle avait moissonné la rose au plus beau de sa floraison. Monjeau, caractère un peu exclusif, absolu, avait cru jusqu'à présent qu'il ne pouvait y avoir pour l'homme qu'un seul amour véritable et il était resté célibataire. Ce qui ne l'empêchait pas toutefois d'être aimable et galant auprès des Dames et de jeter l'encens devant *Mes. M. Mollard* la tenait en haute estime, et c'était méritée. *M. Mollard* aimait passionnément le whist, et *M. Monjeau* était à ce jeu de première force. Le whist avait donc commencé les relations intimes des deux amis. Et combien d'affections, soit dit en passant, ont fait naître ces cartes

inventées, paraît-il, pour amuser et distraire un malheureux roi fou...

La confidente de Florida était bien la plus gracieuse enfant qu'il soit possible de rêver. Un romancier y trouverait large matière à amplifier. Comme nous ne sommes pas artiste, quelques mots nous suffiront. Jolie comme un cœur, fraîche comme un bouton de rose qui s'épanouit, gaie comme un pinson, avec une inaltérable bonne humeur, un cœur d'or, un caractère excessivement expansif, des manières distinguées, sans prétentions, toujours modeste, toujours aimable, d'une piété profonde et éclairée. Vous faut-il autre chose pour aimer Céline Millet.

Florida n'avait donc pas manqué de l'apprécier à première vue. On s'était parlé pour la première fois et par un pur hasard, à la porte de l'église, c'est-à-dire que l'amitié avait commencé presque dans la maison de Dieu qui probablement lui avait souri, car elle n'avait fait qu'augmenter depuis. Elles s'aimaient donc bien, ces chères enfants ! combien elles se chérissaient. Deux roses sur la même tige ; deux tourterelles dans le même nid quoi ! vivant du même parfum, se réchauffant, se caressant sous les ailes l'une de l'autre ! Touchante affection des vierges ! que de délicieuses noblesses ! que de suavités dans leurs épanchements !...

Céline était fille unique. Dire que sa mère l'idolâtrait, ce ne serait pas assez. Madame Millet tenait, pas bien loin de chez M. Mollard, une modeste boutique de lingerie, de rubannerie et de ces mille et une bagatelles de toilette que les femmes aiment tant et dont elles se parent avec tant de goût et d'amour. Madame Millet n'était pas riche mais elle vivait à l'aise, grâce à quelques épargnes que lui avait laissées son mari, en mourant, et aussi merci beaucoup aux nombreuses clientes qui affluaient dans le magasin, séduites, entraînées qu'elles étaient par le travail intelligent et exquis et par l'amabilité de la mère et de la fille. Florida, cela va sans dire, avait suivi le courant et c'est dans la boutique de la lingère que s'étaient posées les premières bases solides d'une amitié, d'une liaison que la mort seule devait briser.

## XI

Claude Toigny se rétablissait. Ça devait arriver avec une garce-malade comme Florida ; car décidément, à l'heure qu'il était pour la jeune fille, la place privilégiée dans la maison c'était au chevet du lit où reposait Claude. Cette sollicitude avait amené cette commisération touchante et affectionnée qu'ont pour les malheureux, au plus haut degré, les femmes d'abord, puis tous ceux qui ont le cœur à la bonne place. Or dans un cœur comme celui de Florida que de progrès devait faire cette douce commisération, alimentée, vivifiée par l'amour de Dieu !

et dans un cœur comme celui de Claude Toigny que de suaves émotions de bien-faisante gratitude devaient naître des émotions qui ne devaient tarder à se produire à l'extérieur, ostensiblement !

Et cet échange de soins si touchants et incessants de la part de la jeune fille, et de témoignages de reconnaissance si expressément donnés par Claude ne pouvait manquer—on le conçoit—de faire éclore cette autre affection plus tendre, plus profonde, plus délicieuse dont Dieu a mis le précieux germe dans les cœurs pour le bonheur et la propagation de l'humanité. Ah ! ne fermez pas les yeux, ne vous voilez pas la face par une fausse pudeur, vous tous, prétendus puritains, qui que vous soyez, vous ne nierez pas que l'amour, l'amour chaste et pur tel que le comprennent la Sagesse et la morale, ne soit le plus beau don que la Providence ait fait à l'homme...

—Mlle. Florida, dit un jour Claude, avec des soupirs bien tristes dans la voix, il me vient souvent une pensée qui me fait beaucoup souffrir !

—Et quelle est donc cette pensée si méchante, si cruelle ?

—Vous ne la devinez pas un peu ?

—Mais non, mais non, je vous assure, dit Florida.

—Eh bien ! dans quelques jours je serai parfaitement rétabli. D'autres seraient réjouis, n'est-ce pas ?

—En effet, dit Florida, ce doit être bien consolant de reconquérir la santé après avoir failli mourir. C'est, dit-on, après avoir approché la tombe de bien près qu'on sent mieux le prix de la vie.

—Et pourtant, moi, je me désole parfois. C'est que, voyez-vous... mais vous ne commencez pas à d-viner un peu, dit Claude en regardant la jeune fille avec une inexprimable tendresse.

Florida rougit et ne répondit pas. Effectivement nous croyions qu'elle devinait.

Claude continua :

—C'est qu'une fois ma santé rétablie, il me faudra laisser cette maison, comme autrefois notre premier père laissa le paradis terrestre... avec cette exception toutefois, ajouta-t-il avec un triste sourire, que moi je ne suis pas chassé. N'est-ce pas, ma chère amie ? Je puis bien vous donner ce nom, à défaut d'un autre !

Cette fois, Florida eut beaucoup de peine à maîtriser ses émotions. Le plus simple, c'était de détourner la conversation.

—Est-ce que vous pensez être longtemps en France ? demanda-t-elle ?

—En France ! Irai-je seulement ?

—Quoi ! vous renoncerez ainsi... à une fortune peut-être ?

—Est-ce que vous croyez que c'est le bonheur ? la fortune ! Oh ! non, vous ne le pensez pas, ma chère amie, vous êtes trop au-dessus des convoitises matérielles.

—On dit que l'argent fait tout, cependant.

—C'est un mensonge, et vous n'y croyez

pas vous-même. La fortune ! ajouta dédaigneusement Claude, quand on peut la partager et en jouir à deux, peut être...

—Eh bien ! rien n'empêche...

Florida haussa les épaules de suite qu'elle s'était un peu risquée ; elle ajouta comme correctif :

—Hélas ! il y a tant de nécessiteux dans le monde et c'est si doux de faire l'aumône !

—C'est vrai ; mais ne peut-on pas faire l'aumône à deux. Il me semble que le plaisir est plus suave, plus grand, quand on le partage avec... avec une épouse, par exemple. Ma foi, voilà le grand mot dit et je ne m'en repens pas...

Claude venait d'ouvrir la voie des aveux et des confidences intimes, des promesses d'éternelle fidélité. Nous laisserons Florida et son jeune ami seuls, avec leur pure conscience, dans cette voie délicieuse où il n'y a encore que des roses et point d'épines. C'est un sanctuaire interdit aux profanes. Ce que nous aurions à dire, d'ailleurs, beaucoup de nos lecteurs et de nos charmantes lectrices le savent depuis longtemps, on le saura bientôt, nous l'espérons, aussi bien sinon mieux que nous.

## XII

On était au commencement de juin, ce beau mois où la nature entière a déjà revêtu ses plus belles parures, ses plus riches toilettes ; ce mois des fleurs qui s'épanouissent, et des oiseaux qui chantent leurs plus belles chansons, comme disent les poètes. Derrière l'habitation de M. Mollard, il y avait un petit jardin, — bien petit, — mais il n'y avait pas le moindre espace improductif. Un charmant petit nid de verdure et de fleurs ! Avons-nous besoin de dire que Florida était l'artiste chargée d'avoir soin, d'embellir chaque jour ce délicieux bosquet ombragé par un orme majestueux, rare et précieuse relique du temps passé, précieuse surtout dans les centres populeux où tout l'espace est sacrifié à l'utile ; où il n'en reste pas pour l'agréable. C'est sous les branches de ce respectable et magnifique végétal que nous trouvons assises Florida et son amie Céline, causant de sujets bien graves apparemment, car leurs jolies figures reflétaient un sérieux qui n'est pas de leur âge, de leur sexe.

—Sais-tu, ma chère Florida, que ce que tu viens de m'avouer, je le savais un peu ?

—C'est à dire que tu te l'imaginais ?

—Comme tu voudras ; on ne se disputera pas sur les mots. Toujours est-il que si, comme on l'a dit, l'imagination est la folle du logis, elle a quelquefois des moments de lucidité. Donc te voilà en voie d'être heureuse, chère Florida, de mon cœur !

—Comme toi, ma chère, comme toi aussi...

—Ah ! moi, je ne suis pas aussi avancée. Il n'y a eu que de vagues paroles

échangées. Histoire de badiner, ou plutôt des contes en l'air que le moindre souffle emporte comme une feuille. Propos galants, comme tous ceux que dit tout jeune homme qui se croit tenu de conter fleurettes à toutes les jeunes filles, propos qui tombent des lèvres mais qui rarement viennent du cœur. Mais quand on est fiancés !... il y a toute la différence du monde. Ah ! tiens, il me semble que je serai heureuse quand je t'appellerai Madame Toiny.

Et la gentille lingère se mit à couvrir de baisers les joues rougissantes de Florida.

—Tu m'appelleras Madame ! Ah ! si donc !

—Par forme ; mais là, vois-tu, dans mon cœur, tu seras toujours Florida, car une affection comme la nôtre ne saurait mourir.

—Merci, ma chère Céline.

—Mais, dis-moi, ton père le sait-il ? Lui en as-tu parlé ?

—Si mon père sait, dit Florida, c'est qu'il l'a deviné, comme toi. Pourtant on dit que les parents sont les derniers à apprendre ces choses-là.

—Oui, mais pas quand ces choses se passent sous leurs yeux. Et ton père à l'œil bon, clairvoyant. Et tu ne lui en parles pas un peu ?

—A quoi bon, à présent. Attendons les événements. Qui sait, si les choses ne changeront pas, dit Florida avec un long soupir.

—Ce n'est pas probable, ma chère, à moins d'accidents imprévus et de force majeure. Et moi je vais bien prier le bon Dieu, je t'assure, pour que les choses ne changent pas, car je suis sûre que votre union sera dans les vues de la Providence.

—Et si je savais le contraire, Céline, elle ne se ferait pas, je t'assure.

—Et je te crois. Mais à propos de mariage, dis-moi donc où en est ta bonne Mie-Toinette avec son Pierre Valois ?

—Depuis quelque temps Mie-Toinette est bien sombre ; elle a ses chagrins, la pauvre vieille. A Dieu ne plaise que j'aie de mauvais soupçons à l'égard de cet homme, mais, certes, il ne m'inspire pas une confiance illimitée.

—Ni à moi, non plus.

—Le connais-tu ?

—Je l'ai vu et c'est assez. On dit que c'est un étranger qui est parti de son pays forcément. Mais c'est peut-être une calomnie, et je ne devrais pas la répéter. Mais je m'oublie, Maman qui m'a recommandé de ne pas trop m'amuser ; c'est qu'avec toi, ma chère, les heures sont si courtes ! Mais tu te fais paresseuse, tu ne viens plus. Pardon, dit Céline malicieusement : j'oubliais M. Claude...

—Méchante...

—Viens toujours, je te montrerai des jolis petits riens que ma mère a achetés. (A continuer.)

## LES CHEVALIERS

DE LA

# CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

PREMIÈRE PARTIE.

V

Le deuxième acte de la comédie.

(Suite. \*)



VANT que Raphaël, ébloui par le passage subit d'une obscurité opaque à la lumière, eût repris pleine possession de lui-même, l'adroit écuyer de la dame aux étoiles avait disparu.

Le jeune homme voulut alors s'orienter.

Au-dessous de lui, il voyait se profiler le clocher de la petite église de Sainte-Marie-Couronnée ; tout auprès s'élevaient les constructions imposantes de l'hôpital des Prêtres, noires façades aux fenêtres énormes où se miraient des rayons de lune.

Il ne connaissait point ce quartier, et se trouvait fort empêché de regagner son logis, à cette heure tardive. Il regardait le ciel, d'un bleu sombre pailleté d'argent, et maugréait à haute voix contre son guide infidèle, qui aurait eu meilleure grâce à le mettre dans la bonne voie, lorsqu'il vit surgir, des ténèbres de la rampe, sur le piano, un homme qui s'avancait d'un pas alerte, en chantant à pleine voix cette strophe de la ballade du *Fleur de Picardie* :

Bruna la veste,—bruno l'elmetto,  
Bruno l'usbergo,—bruno il destricr,  
Per landa inospita,—core soletto,  
Fra roccie e triboli,—un cavalier.

—Très-bien ! se dit Raphaël, tout joyeux de la rencontre. Celui-là du moins

(\*) Voir l'Album des Familles du 1er juin 1881.

entend le chrétien, et ne me parlera pas leur dialecte sicilien, que les oiseaux seuls peuvent comprendre !

L'autre continuait en se rapprochant :

Curvo sul collo—del corridore,  
Non cura i turbini—d'irato ciel,  
Rabbia ha nel guardo,—odio e furore.  
Ognor lo sprone,—punge crudel.

—Ce qui m'étonne, poursuivit Raphaël, décidément rassuré, c'est que dans sa poésie *amore* ne rime pas avec *furore*, et que ces deux couplets ne contiennent pas une seule fois le fameux *idol mio* !

Sur cette réflexion, il vint au devant du coriote Zeno, qui agrémentait sa chanson de trilles, de roulades et de vocalises, mais qui ne perdait pas un seul des mouvements du Français, et celui-ci lui adressa la parole d'un ton de bonne humeur :

—Vous avez une jolie voix, mon camarade, et sans doute vous venez de donner une sérénade à la fiancée de votre cœur ! Je suis égaré, pourriez-vous, moyennant bonne récompense, me conduire à la place de Carmine ?

—*Diavol !* c'est à l'autre bout de la ville, répondit Zeno, en ôtant son bonnet de laine rouge. Mais je vous conduirai, gracieux seigneur, si votre Excellence a quelques ducats de trop dans sa poche.

—Va pour un ducat, l'ami ! plus un ducat pour ta chanson.

—Votre Excellence n'est-elle pas le jeune peintre français tout récemment arrivé à Palerme ? Voyez comme le hasard fait bien les choses !

Ça ! reprit Raphaël, tout le monde me connaît donc ici ? Et que puis-je pour toi, camarade ?

Zeno remit son bonnet sur sa tête, et détacha doucement, de la main droite, le bracelet qui assujétissait son poignard à son bras gauche.

—Votre Excellence peut me faire gagner quarante ducats, dit-il, et je suis trop pauvre frère pour négliger pareille aubaine.

—Eh bien ?

—Heu ! c'est dommage que Giacomuccio, ce doux Giacomuccio, mon frère d'armes, ne soit pas là pour vous expliquer... Il a la langue bien pendue... et je suis, moi, piètre orateur. Enfin, voici on me paie quarante ducats pour vous enfoncer mon stylet entre les épaules !...

Raphaël fit un saut en arrière :

—Oh ! oh ! déjà ? Est-tu l'Argentino, ou quelque sacrifiant de sa bande ?

—Je ne connais pas l'honorable seigneur que votre Excellence appelle l'Argentino, reprit Zeno avec sa politesse naïve et placide. Je ne veux pas vous tuer, attendu qu'on m'offre quarante ducats, si je vous laisse la vie sauve, et que l'aimable Giacomuccio en gagnera quarante autres de son côté... Bref ! ce sont là détails de ménage.

—Au large ! s'écria Raphaël, qui se mit en posture de défense, et sonda du ré-



gard les angles de la place, craignant que son agresseur n'eût des compagnons prêts à paraître au premier signal.

—Rassurez-vous donc, poursuivait le bandit du même ton de bonhomie narquoise. Il suffit que je fasse un trou à votre peau, un tout petit trou, une égratignure... J'ai juré de vous frapper : c'est un gros péché que de manquer à un serment ! *Diavol !* au lieu de vous exposer à recevoir un mauvais coup, il serait plus simple de choisir vous-même l'endroit où vous désirerez être blessé : Je vous tirerai une palette de sang, et j'aurai gagné mes dents !

Raphaël ne put retenir un éclat de rire, de quoi l'ingénieux corfiote fut profondément humilié dans son amour-propre de *bravo* et d'orateur, ne comprenant point que sa matière fût matière à plaisanterie.

Mais tout en riant l'artiste se tint sur ses gardes, et bien lui en prit, car Zeno, tout à coup, se jeta sur lui, les mains tendues en avant pour le saisir.

Agilement, Raphaël échappa à cette étroite, et s'enfuit, poursuivait de près ; il tournait autour de la place, ne sachant où se réfugier ; puis par un brusque détour revenant sur ses pas, il fit face à son adversaire, qui commençait à s'échauffer.

—*Diavol !* exclama Zeno, puisque vous n'entendez pas raison, Excellence, je vais vous envoyer mon couteau dans la jambe.

Une lame étincillante, étroite et longue, brillait à son poing.

Le Français, d'un élan furieux, se rua sur lui à corps perdu, l'enserra dans ses bras musculeux, et l'étouffant à demi sur sa poitrine, chercha à lui arracher l'arme terrible. Alors Zeno, qui n'avait nullement prévu cette défense énergique, vociféra :

—*Ho !* Giacommuccio !.. Muccio... Cino !... à l'aide...

Et se tortillant comme un serpent, il s'efforçait de se dégager.

—Je vais avoir sur les bras tout un bataillon de spadassins, se dit Raphaël, un peu alarmé. Hâtons-nous...

Il serait dans l'état de ses doigts crispés les poignets du corfiote qui se débattait avec rage, mais se voyait réduit à l'impuissance. Raphaël cherchait à s'emparer du couteau, quo Zeno avait pu glisser sous le bracelet.

Cette lutte durait depuis un moment lorsqu'une forme humaine se détacha de l'ombre d'une muraille et s'avança d'un pas indolent.

—Giacommuccio, mon cher ami, qu'il Lucifer t'écorche ! Est-ce toi ? exclama Zeno, d'une voix étouffée.

—C'est moi, Zeno, tendre ami, que le diable t'anne ta peau !

—Arrive donc ! Ce chrétien, Vierge sainte ! est fort comme un Turc !

—Plonge ton stylet dans sa gorge...

—Paies-tu quand même les quarante ducats ?

—Alors ne le tue pas...

—*Illustrissimo* m'a fait jurer que j'aurai du sang de cet homme à la pointe de mon couteau.

—Eh bien ! tue-le.

Ce colloque avait lieu en dialecte sicilien, et le ton moqueur de Giacommuccio contrastait si vivement avec l'accent furieux de Zeno, que Raphaël, tout en maintenant son adversaire qui s'épuisait en vains efforts, riait de tout son cœur.

—Il rit ! gronda Zeno, en grinçant des dents... Mort de moi ! je prends maintenant la *collata* pour mon compte, et garde tes ducats, bohémien d'enfer !

Sur ces mots, Giacommuccio sauta sur Raphaël, le saisit par les deux bras et le renversa dans la poussière ; puis se jetant sur Zeno, qui revenait l'arme haute, en poussant un cri de triomphe, il le désarma, époinça le poignard sur une borne, et recula sur le sol, enlacé au corfiote, qui hurlait de colère.

—*Sainte croix ! on s'égorge !* cria une voix hautaine et vibrante.

Ce fut un coup de foudre.

Cinglé d'un vigoureux coup de cravache qui balafra sa figure basanée. Giacommuccio poussa un cri de douleur ; la cravache siffla dans l'air et découpa une lamelle de velours sur la veste de Zeno, qui lâcha pris.

Les bandits se relevèrent, tous deux frémissants de rage, et ramassés sur eux-mêmes, comme des tigres devant une proie impatientement attendue, ils s'élançaient, lorsque le personnage qui venait de les frapper décroisa le pan de sa légère cape à l'espagnole, rejeté sur l'épaule, et laissa voir son visage, dont la clarté des étoiles permit de distinguer les traits.

—Le prince !... exclama Giacommuccio confus.

Il jeta le tronçon de lance que ses doigts crispés retenaient encore, et s'inclina humblement.

Zeno s'agenouilla dans la poussière et gémit d'une voix lamentable :

—Altesse, pardonnez !..

—Il eut mieux valu, dit Giacommuccio avec arrogance, qu'on nous laissât faire notre besogne.

—Votre altesse me fait perdre quarante ducats, répéta Zeno d'un ton piteux.

Le prince enfouit sa main dans sa poche, la retira pleine de piécettes qu'il jeta dans le bonnet du corfiote, en disant de sa voix impérieuse :

—Décampez, drôles !... et surtout ne vous avisez pas de recommencer !..

Il se pencha à l'oreille de Giacommuccio et murmura un mot... un seul.

—Je le savais, répartit le bohémien, et sans moi Zeno le tuait... Je ne comprends plus rien à toutes ces comédies. Prenez garde, le jour où je me fâcherai...

Le prince haussa les épaules ; sans plus s'occuper de Zeno et de son complice, il s'approcha de Raphaël qui assistait à cette scène, interdit du secours inespéré qui lui arrivait, fort surpris du colloque de son

sauveur avec les deux *bravi*, dont la mine déconfite le divertissait, et lui adressa la parole en ces termes :

—Êtes-vous blessé, monsieur Maillezois ? J'espère que ces deux imbéciles ont été aussi maladroits que lâches... Accident palermitain ! continua M. de Palmaverde, que Raphaël avait déjà reconnu et qu'il salua cordialement. On sort, on se promène, en récitant une ode à Phœbé, et les maladrins profitent de cet amour immodéré de la poésie pour regarder l'heure à votre montre et vérifier le contenu de votre bourse.

Entièrement rassuré, le jeune homme salua d'un geste moqueur les deux bandits qui s'éloignaient bras-dessus bras-dessous en rasant les murailles. Puis il repartit, en regardant le prince, auquel il tendit la main :

—Pensez-vous que ces gens en voulaient à ma bourse ?

—Et pour quelle autre raison vous auraient-ils attaqué ?

J'ai reçu la carte de visite de l'illustre Argentino, et ces vauriens, sans doute, sont de sa bande ?

—Non. Je les connais tous les deux... intimement. Zeno est un honnête garçon qui pratique honnêtement tous les métiers où l'on gagne beaucoup d'argent sans travailler... Et Giacommuccio est l'estimable serviteur d'un personnage que je révère. On a voulu vous effrayer, je crois, ne serait-ce que pour vous engager à parler moins. Et je conclus, en vous disant, comme l'officier du *Tartufo* à M. Orgon :

Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude !..

—Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

reprit Raphaël, qui, souriant, continua la citation. Votre prince, en ce cas, devrait peupler de patrouilles les rues et ruelles de sa bonne ville de Palerme, afin d'opposer quelques difficultés aux explorations indiscrètes de ses féaux sujets... Mais j'oublie de vous remercier et j'ai grand tort. Sans vous on m'allait faire un mauvais parti. Vous êtes survenu à propos !..

—En effet, répondit Palmaverde. Cinq minutes plus tard ces deux enragés se partageaient vos dépouilles...

—Et vous ne craignez pas de courir les rues si tard, ou plutôt si matin ?

—Peuh ! Je possède un talisman : et d'ailleurs je suis, comme vous avez pu voir, en fort bons termes avec tous les voleurs, filous, malfaiteurs, gueux, *bravi* et spadassins, qui poussent, en Sicile, comme les tiges de maïs en Piémont... Le *marquis* Florilli nous a donné un souper magnifique, en son casino des *Porrazzi*... Mais je m'y ennuyais et je suis parti laissant les convives autour de la table... Sans doute vous aussi quittez joyeuse compagnie, monsieur Maillezois ?

Raphaël tressaillit :



—Moi, monsieur ? répondit-il avec embarras. J'allais... c'est-à-dire, je venais... Mais où diable sommes-nous ici ?

—A l'entrée de la place du Dôme, que voici à votre gauche, répliqua Palmaverde en montrant les dentelures crénelées, les coupoles et les campaniles de la vieille cathédrale Sainte-Rosalie, se découpant en masses dorées sur l'azur sombre du ciel.

## VI

## Somptueuse demeure de don Philippe de Palmaverde.

Tout en causant, en effet, ils avaient traversé la place Royale et celle de la Victoire et pénétraient dans le Cassero, où quelques roverbères, encore allumés, répandaient une clarté faible et fumeuse.

—Comptez-vous rentrer chez vous, monsieur Maillezais ? Dans une heure l'aube va blanchir le ciel...

—Oh ! je ne veux pas dormir. Cette nuit a été fertile en émotions... de toutes sortes, et ma petite mésaventure avec vos deux... protégés, a produit, je l'avoue, une heureuse diversion à des pensées qui m'assiégeaient...

—Cher monsieur, ne confiez pas vos secrets au premier venu !...

—Un premier venu à qui je dois la vie...

—Si peu !

—Comment ! si peu ! mais je suis fort heureux de vivre, je vous assure, et n'ai rien d'un poète élégiaque.

—Vous êtes jeune !... prononça le prince avec un accent d'indicible mélancolie. O jeunesse, trésor à jamais perdu pour qui l'a perdu !

—Mon prince, êtes-vous un vieillard ? Don Philippe de Palmaverde s'arrêta devant un vieux palais normand aux murs formés de larges blocs, puis semblable à une forteresse qu'à une résidence seigneuriale. Les fenêtres étaient closes de grilles renflées en *moucharabieh*s. Des colonnes de porphyre rouge encadraient le portail sommé d'un écusson chargé d'attributs héraldiques.

—Voici votre demeure, dit Raphaël, et je vais prendre congé de vous, prince.

—Et pourquoi me quitter ? Puisque vous n'avez pas plus envie que moi de vous aller coucher, voulez-vous me faire l'honneur, monsieur Maillezais, d'entrer chez moi ? Nous y trouverons un brasero de noyaux d'olives pour nous réchauffer, des vins de Franco et des liqueurs des Iles, du café à la mode arabe que prépare divinement Nechad, mon page égyptien, et enfin du *takieh* de Stamboul, blond et fin comme les cheveux de Venus. Nous causerons... amicalement.

—Mais je crois que ma présence ne soit importune...

—Ma sœur habite le second étage du palais, et tout le monde à cette heure dort

à poings fermés, y compris Nechad ; soulement, celui-ci n'ayant d'autre lit que le tapis de ma chambre, il suffira pour l'éveiller que le sifflement de ma cravache... Vous ne serez donc point indiscret, cher monsieur, et vous me ferez plaisir.

—J'accepte donc l'invitation, dit Raphaël, qui ressentait une secrète sympathie pour le jeune prince, dont le caractère, autant qu'il en avait pu juger dans les trois occasions où il l'avait rencontré, s'accordait assez avec le sien propre, même par les contrastes.

Palmaverde ouvrit une petite porte dissimulée dans le grand portone et, précédant le jeune homme, pût sur une console qui ornait le vestibule une lanterne où brûlait une veilleuse.

Ils gravirent côte à côte les marches d'un magnifique escalier, d'une architecture à la fois hardie et massive, longèrent une vaste galerie, où s'accumulaient tableaux et statues, et se trouvèrent devant une porte dorée, que Palmaverde ouvrit avec une clef mignonne attachée à la chaîne de sa montre.

La chambre où ils pénétrèrent était vaste et carrée : des statues de marbre blanc, vêtues de draperies de vert antique, placées aux quatre angles, soutenaient d'énormes candélabres de cristal, chargés de bougies allumées.

Des tentures de soie vert-d'eau, où s'entrelaçaient des algues, des plantes étranges, brodées avec un art délicat, tombaient de la corniche, formée de pendeloques en cristal, et cachait le plafond sous de larges plis.

Le lit, à baldaquin, supportés par quatre colonnes, était tout entier en cristal, taillé à facettes, d'un style merveilleux.

Les cadres des glaces, les guéridons, les étagères, faits de semblable matière, étincelaient comme des pierreries. Un bloc de malachite, énorme, renfermait un cadran où de petites émeraudes formaient le chiffre des heures. Des urnes de bronze contenaient des massifs de plantes vertes dans le brasero en vieil argent sculpté brûlaient des noyaux d'olives.

Sur le tapis, un Nubien, d'un noir d'ébène, vêtu d'une *gellabieh* de soie jaune, dormait paisiblement, appuyant sa tête crépue sur des coussins japonais.

Raphaël, émerveillé de ce luxe féérique, ébloui du chatoyement de ces cristaux que la lumière colorait des riches nuances de l'arc-en-ciel, franchit le seuil d'un pas timide, et dit au prince, avec un sourire un peu contraint :

—Suis-je donc chez Neptune, dieu de la mer ?... ou bien êtes-vous le khalife de Bagdad, si célèbre dans les contes du bon homme Galland ?

## VII

## Quel entretien singulier don Philippe de Palmaverde et son ami Raphaël eurent dans la chambre de cristal.

Du bout de sa cravache, le prince toucha le Nubien qui, d'un bond, fut debout et resta incliné à demi, dans cette pose indolente et servile qu'affectent les esclaves d'Orient devant leur maître.

—Du café, des sorbets, des liqueurs... chibouks et narghilés, commanda Palmaverde.

Il jeta sa cape espagnole sur un meuble, et se laissa tomber sur des coussins, arrangés en divan sous un vase colossal, en bronze niellé d'argent, d'où s'élançait un superbe latanier aux larges feuilles découpées en ombrelles.

Raphaël s'étendit sur une ottomane capitonnée de satin.

Il examinait avec une admiration naïve le décor féérique de cette salle, où la lumière, poudroyant d'étincelles ces gerbes de cristaux, en faisait jaillir des foux ardents, et ruisselait diapréé des vives nuances du prisme.

En quelques instants, Nechad eut disposé sur la double tablette d'un guéridon en cristal, que supportait un groupe de Cupidons en biscuit de Sèvres, des buires en verre de Bohême, des aiguères de vermeil ciselé, des facons à panso rebondie où brillait l'ambre du Xérés et du Pajarette, des coupes vénitiennes pleines de la neige parfumée des sorbets sablés d'or, des hanaps armoriés, des vidrecomes grillagés d'argent.

Puis il apporta les chibouks, deux pipes à long tuyau treillisé de bagues en diamants, garni de houppes de soie rose et les narghilés inscrutés de topazes.

Il posa sous le fourneau des pipes de petits plateau d'email, et les alluma au moyen d'un charbon de bois de santal. Il ouvrit ensuite des cassolettes, d'où s'échappa un nuage odoriférant.

Ayant ainsi préparé tout ce qui est nécessaire aux douceurs du kief, Nechad, sur un signe de son maître, s'accroupit sur le tapis, dans un coin, et sans plus s'occuper de ce qui se passait autour de lui, s'endormit du sommeil des justes.

Palmaverde omplit un tasso de café préparé à la mode arabe, et l'offrit à Raphaël. Il but lui-même, puis, silencieusement, il savoura la fumée odorante du *takieh*, dont il suivait du regard les spirales s'élevant en nuages diaphanes.

Ils restèrent assez longtemps, ne parlant point, rêveurs, et le jeune artiste songeait aux enchantements et aux surprises de cette nuit d'aventures.

Quand ce dernier eut achevé son chibouk, et qu'il se fut rafraîchi les lèvres avec un sorbet aux avelines, qu'il dégnata lentement, il rompit ce silence, qui durait trop, et dit à son hôte :

—En vérité, vous avez tous les raffino-

ments de la vie orientale. Prenez garde ? A vivre ainsi dans une atmosphère saturée de parfums, au milieu de ces recherches exquisés, dans ce faste de satrape, ou samolit le cœur, ou se dessèche l'esprit.

— Non, répondit le prince. La délicatesse extrême des sentiments, la subtilité des sensations, rendent nécessaires à certains hommes ces raffinements que vous blâmez... Je puis, tout comme un autre, concher sur la dure, vivre de pain et d'eau : je serais un soldat patient et sobre. Mais les satisfactions que je puis dans ces besoins factices que je me suis créés sont d'un ordre supérieur. Elles me font oublier...

Il s'interrompit soudain, puis, d'une voix légèrement émue il reprit :

— Fantaisies d'une imagination surexcitée ! Goûts d'homme nerveux ! Ne vous moquez pas de mes caprices ! Je suis fort riche. Je donne à la bienfaisance plus de la moitié de mon revenu, et le reste me fait supporter le poids d'une existence qui serait intolérable, si je ne trouvais une diversion à mes trop sombres pensées dans mes innocentes manies. J'aime les fleurs aux corolles éclatantes, aux feuillages bizarrement taillés ; j'aime les musiques étranges, les chants sauvages, pantous malais, poèmes bosniaques, vieilles ballades de la brumeuse Ecosse ; j'aime l'art dans toutes ses manifestations, sans parti pris d'école, et j'ai dans ma galerie Metzner près du suave Sanzio, et de farouches figures de Ribeira tout auprès des créatures angéliques des élèves de Cimabué... Tout ce qui est beau m'attire, m'enchanté, et me fait oublier un terrible ennemi.

— Et quel ennemi redoutez-vous à ce point ?

— Moi-même ! Ne vous étonnez pas. Un jour peut-être vous comprendrez que je sois le sceptique, le blasé, le *las-de-vivre* que je suis, malgré tant d'apparents bonheurs. Je porte une croix, comme tout fils d'Adam, et ma croix est aussi lourde, sachez-le, que celle que traîne les plus misérables d'entre les pauvres... J'ai fait un serment que je ne veux pas tenir, et j'ai la responsabilité d'une vengeance que je ne veux pas accomplir.

— Prince !... fit Raphaël avec réserve.

— Pourquoi m'appeler ainsi ? Mon nom est Philippe. Nous autres, gens de Sicile, nous sommes familiers, et très vite. J'ai idée, monsieur Maillezaïs, — ou plutôt *mon cher Raphaël*, que nous sommes destinés à devenir bons amis. Que ne commençons-nous tout de suite ?

Un peu embarrassé d'abord, le jeune homme ne tarda pas à répondre avec une bonne grâce charmante :

— Vous me faites honneur, don Philippe, et, sans parler du service que votre cravache vient de me rendre, il est certain que j'éprouve une très vive sympathie pour votre personne. Vous n'avez point les façons banales de nos jeunes seigneurs,

et l'originalité me plaît. Mais je suis si humblo et si petit !

— Humble et petit ? Vous avez un trésor : la pure jeunesse. Vous avez des illusions, des croyances, une foi ! Qu'importe le reste à qui possède ces biens ? Enfin vous êtes l'avenir, et je suis déjà le Passé !

— Vous tenez le langage d'un désabusé, cher prince... Je veux croire que c'est un égarement de pensée, et que ces tristesses sont éphémères.

— Peut-être. Voulez-vous une confidence qui vous expliquera les bizarreries de ma nature ? Ecoutez. Mon père, don Pio Alvarez, était un gentilhomme de grande maison, mais d'une branche cadette. Un homme qui l'avait insulté fut assassiné, et mon père, accusé de ce crime, monta sur l'échafaud... J'ai juré de découvrir le véritable meurtrier... dont la tête de mon père a payé la rançon, de réhabiliter la mémoire de l'innocent, de le venger...

— Don Philippe ! s'écria Raphaël, que cet aven spontané terrifia... Oh ! c'est affreux...

— Ma mère, quelques années plus tard épousa le prince de Palmaverde, qui m'adopta, me légua ses titres, me fit son héritier. Bien qu'il eut eu une fille, Cléonice, ma sœur, Palmaverde fut pour moi le plus tendre des protecteurs, le meilleur des amis. Mais je suis seul, à trente ans, avec une enfant à protéger et à défendre... Seul ! Tous ceux qui m'aimaient sont morts !...

— La princesse Cléonice est l'ange gardien de votre foyer...

— Une enfant, vous dis-je ! Rieuse, insouciance, heureuse ; elle n'a pas soixante ans. Je vieillis solitaire, toujours obsédé par la pensée de ce serment, fait sur le cadavre du supplicié... Et je connais l'assassin, et je ne me venge pas...

— Grand Dieu ! que dites-vous ? s'écria Raphaël, effrayé de l'exaltation où il voyait le prince.

Il reprit, entraîné malgré lui-même par l'intérêt de ce récit :

— La victime de ce drame sanglant ?... Son nom ?...

— Le duc de Rocheraye... Le crime eut pour théâtre le château de Neuvocelle, sur les bords du lac de Genève, répliqua Palmaverde en fixant un regard ardemment scrutateur sur Raphaël, dont les traits n'exprimèrent d'ailleurs que l'émotion la plus naturelle. Est-ce la première fois, poursuivit-il, insistant encore, que ces noms retentissent encore à vos oreilles ?

— Oh ! je connais les Rocheraye, cités pour ainsi dire à chaque page de l'histoire de France. Cette illustre famille est-elle éteinte ?

— Le duc avait un frère : vous le connaissez : le comte de Peyl, le père de ces deux jeunes filles si belles, et si tristes, que tantôt vous regardiez, en passant, et qui pleuraient...

— Est-ce donc pour cela que vous m'a-

vez dit : " N'entrez jamais dans cette maison : le malheur y veille ? "

— Peut-être. Le duc avait un fils, aussi : un tout petit enfant, volé dans les bras de sa mère... par des bohémien, a-t-on assuré en ce temps-là. Il a disparu... Où ? Qui sait ? Si jamais on retrouvait cet héritier d'un si grand nom, il serait un des plus grands seigneurs de France. Depuis de longues années ses domaines sont sous séquestre et les revenus s'accroissent chaque année. M. de Peyl a vainement sollicité d'être mis en possession des biens de son neveu, ne fût-ce qu'à titre provisoire. Aussi est-il pauvre. Mais au fait, reprit le prince avec un accent d'ironie subite, pourquoi vous conté-je cette histoire ?

— Elle m'intéresse fort, reprit Raphaël après une courte pause. Je conçois, don Philippe, que, mêlé à de si lugubres événements, jeté sans doute par les circonstances au milieu de ces intrigues, vous souffriez de la noire mélancolie d'Hamlet !... Patience ! aux plus violents orages succèdent les gais soleils !

Palmaverde remplit d'eau pure un grand hanap de Bohême, et but d'un trait. Puis il frappa dans ses mains, pour éveiller Nechad qui vint, tout ensommeillé encore, bourrer de gros tabac à la rose le fou neau d'un narghilé.

— Vous voyez, dit-il ensuite à Raphaël, surpris de la transition subite qui s'était faite dans le langage et les manières de son hôte, vous voyez que le hasard, — pour vous faire plaisir je dirai : la Providence, — rapproche nos destinées !... Comme vous je suis sans famille, comme vous je méprise le monde, comme vous je m'élève dans les régions supérieures de l'intelligence... Et peut-être sommes-nous associés par des liens plus étroits encore...

— Je n'osais pas vous l'avouer, répartit Raphaël, dont les yeux se fixèrent obstinément sur les siens. J'ai entendu votre voix, cette nuit, ailleurs qu'au piano del Papireto, — et ce n'est pas chez le marquis Fiorilli que vous avez soupé.

Un sourire effleura les lèvres pâles du prince ; il murmura :

— La victoire vient de la croix !

Raphaël fit un brusque mouvement. Le prince eut un geste impérieux :

— Si, enco ! dit-il. L'heure n'est pas venue de déchirer tous les voiles. Sachez seulement que vous n'aurez aucun secret pour moi, pas plus que je n'en aurai pour vous, quand nous serons amis. Soyez prudent et fort ! J'ai prononcé tout à l'heure ce mot : le Hasard. Croyez-vous que ce soit le hasard qui a réuni à Palerme, où règnent les Nôuf de la Croix-Blanche, où l'Argentino est roi, le comte de Peyl et vous, et Clélio-Zador, et le docteur Pompéo, et peut-être des témoins de ce drame de Neuvocelle, dont on parle tout à coup après dix-neuf ans ?...

— Quoi ! s'écria Raphaël... suis-je donc mêlé à ces choses terribles ? Don Philippe,

vous m'époutantez !... Moi, je suis un artiste, inconnu, pauvre, heureux. J'aime Dieu, qui m'a donné un cœur ouvert à tous les sentiments généreux... Je crois à l'amitié, au dévouement, à l'amour, aux joies pures de ce monde ! Sans doute les illusions dorées de la vingtième année enchantent mes rêves... Mais je ne donnerai pas une seule de ces illusions bienfaites, pour tous les fleurons de votre couronne de prince !... Et si je devais perdre dans je ne sais quel combat, où je vois qu'ont me veut entraîner, l'insouciance heureuse du lendemain, je partirais sur l'heure, et saurais bien gagner mon pain à la sueur de mon front !

—Non, Raphaël, vous ne partirez pas. Vous avez le bonheur : il faut le sacrifier au devoir.

—Je ne suis pas Œdipe, et ne fait pas métier de dénouer les énigmes.

—Patience !... Le proverbe assure que Rome ne fut point bâtie en un jour. Qu'importent quelques heures dans la vie ?

—Celles que je viens de passer marquent dans la mienne !

—Oui, parce que vous aviez vécu jusqu'ici comme les petits oiseaux à qui Dieu envoie la pâture. Vous aviez cette insouciance du lendemain dont vous appréciez la valeur aujourd'hui seulement que vous êtes menacé de la perdre. L'existence est une lutte constante. Vous avez en vingt ans de joies sans mélange et d'heureuse confiance. Plaignez-vous donc !... J'étais encore petit enfant qu'on posait ma main sur un cadavre ensanglanté pour me vouer à une mission vengeresse !... Je n'ai connu, moi, aucune de vos douces illusions : l'adolescence et la jeunesse ne m'ont point apporté ces fraîches impressions, ces jouissances sercines qui ennoblissent l'âme, et, rongé par des colères, des méfiances, des soupçons que je maudis, au lieu de chanter des hymnes de tendresse, j'ai rugi des cris de haine !

—Ah ! vous êtes bien malheureux si vous ne savez pas aimer ! s'écria Raphaël avec un élan sublime.

Et le jeune homme tendit sa main ouverte, tandis que son visage se teignait d'un vif incarnat.

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, le sicilien pressa fortement cette main loyale, et, pour déguiser son trouble, laissa tomber sur le tapis, où elle se brisa en mille pièces, la coupe étoilée d'or qu'il portait à ses lèvres. Il appela :

—Nechad.

—Vous me pardonnerez, reprit-il ensuite, en s'adressant au jeune homme, de ne pas vous expliquer sur-le-champ tout ce que cet outrecroisement laisse d'obscur et d'inachevé... Au surplus, vous avez compris que des intérêts extraordinaires vous appelaient à Palermo... Peu à peu, vous apprendrez ce que vous devez savoir... Patience donc ! Et surtout, soyez prudent !

—Et de qui me défier ?

—De tout et de tous !

—Alors, de vous-même ?

—Oui, tant que vous ne me connaissez pas mieux. Cependant, Raphaël, je vous le jure : Je vous fais le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à un autre homme...

—Vous ne me laissez donc pas, vous qui détestez et méprisez ?...

—Oh ! Raphaël, de grâce ! Je vous ai vu pour la première fois il y a un an, à Paris, à l'Opéra. J'y étais allé pour vous rencontrer : j'étais l'intermédiaire entre vous et .. vos protecteurs inconnus ! Tenez !

Il prit dans un coffret de jute un cachet où ces mots étaient gravés : *A cruce victoria*. Sans remarquer, en apparence, la stupefaction qui se peignit sur les traits de Raphaël, il poursuivit :

—Ce que j'avais appris de votre caractère m'étonnait et me peinait, car, en ce temps-là, — oui, — vous m'inspiriez une haine très profonde et très passionnée... Pourquoi ? Peu importe ! Ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'en vous voyant je sentis fondre les glaçons amassés autour de mon cœur, et j'eus pour vous, dès l'abord, une sympathie fraternelle : il me sembla qu'une communauté de sentiments et d'idées existait entre nous, et je vis bien qu'il fallait changer... Je vous aurais voulu pervers et mauvais pour avoir le droit de vous haïr : Vous êtes bon, et il faut vous aimer. Voulez-vous que nous soyions amis ?

—De grand cœur, répondit Raphaël avec effusion. Il y a, dans tout ce que vous me dites, bien des obscurités, mon cher prince. Je me résigne à respecter vos secrets, ayant l'espoir que vous aurez, un jour, assez de confiance en votre ami pour lui révéler tout ce qu'il doit savoir...

—Je vous le promets, Raphaël... Et maintenant laissez-moi ajouter que vous aurez un ami bien morose, d'humeur chagrine, tantôt follement gai, tantôt méchamment triste, capricieux, exigeant... Ces défauts m'ont aliéné toutes les affections que j'ai cherchées... La vôtre sera-t-elle plus fidèle ?

—J'y tâcherai. Moi, je suis le même toujours ; bruyant, affairé, tapageur, tout à l'impression du moment. Et j'ai grand sommeil, ajouta le jeune homme en se mettant à rire, car voici dix ou douze heures bien employées, et je crois qu'il fait jour.

Sur un signe de Palmaverde. Nechad ouvrit une fenêtre, poussa les volets, un flot de lumière fit pâlir la jaune clarté des candélabres.

—Allez dormir si vous pouvez, moi je vais travailler : ma bibliothèque sera mon refuge pour toute la journée.

—Et qu'allez-vous faire ?

—Curieux !... Eh bien ! sachez que je suis le millième commentateur de Machiavel : un faux génie, qui a codifié la per-

versité politique. A bientôt, je pense ? Où irez-vous ce soir ?

—Je ne sais ?

—Venez au théâtre : on donne la *Norma*. La Sfondrata chante admirablement. Nous causerons.

—Je viendrai.

Le prince et Raphaël sortirent.

Comme ils entraient dans la galerie qu'illuminait un magnifique soleil de printemps, une porte s'ouvrit à l'autre bout, et une jeune fille parut, légère et frêle.

Elle était fort petite, mais d'une beauté enchanteuse : une tête. Ses cheveux noirs se tordaient en grosses nattes, couronnant un visage délicat ; des yeux noirs, au regard alangui, des lèvres d'un rose pâle, un sourire doux, lui donnaient une expression charmante.

Elle traversa rapidement la grande salle, aux dorures somptueuses, et salua avec une timidité pleine de grâce, Raphaël tout ému de cette angélique apparition. Palmaverde mit un baiser sur le front caudale de l'enfant.

—Ma sœur, voici un ami, monsieur Maillezaïs... Raphaël, ma sœur Cléonice.

Le jeune homme, troublé, fit une révérence gauche. La fillette plongea dans ses longues jupes, et s'enfuit, comme une biche effarouchée par les veneurs.

(A suivre.)

## PENSEES.

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.

BOILEAU.

\* \*

Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans.

BARTHÉLEMY.

\* \*

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux : en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche.

MASSILLON.

\* \*

Le premier besoin, comme le premier bien de l'homme, c'est la vérité.

L'Abbé de FRAYSINOT

\* \*

Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile.

De la MENNAIS.

## Archeologie.

[Pour l'Album des Familles.]

LES

## CATACOMBES DE ROME.

II

DESCRIPTION DES CATACOMBES—ÉCALIERS,  
GALERIES, LOCULI, ÉPITAPHES, OBJETS  
TROUVÉS DANS LES LOCULI.—VASES  
DE SANG.—LE SANG DES  
MARTYRS.

(Suite.)



CERTAINS loculi offrent des particularités faites pour attirer l'attention des habitués du cimetière et rappeler ceux de leurs frères dont le souvenir devait rester parmi eux. C'est ainsi qu'on trouve sur le ciment des empreintes de coquillages, des places pour des lampes,

des peintures qui encadrent les parois. Au cimetière de Saint-Thiason, sur la voie Salaria, un de ces loculi n'est pas seulement enjolivé de la sorte, mais la galerie toute entière est, à cet endroit, tapissée de plume de paon et d'autres gracieuses ornements.

Les chrétiens n'enfermaient rien dans les cercueils sauf des joujoux d'enfant, des tissus d'or pour les personnes de distinction ou les martyrs, quelques bijoux et meubles de toilette, des aiguilles à cheveux et des monnaies antiques; des plantes qui se conservent toujours vertes dans les tombeaux. Mais tels ne sont pas les objets qui nous offrent le plus d'intérêt, nous serions étonnés que les chrétiens eussent adopté des païens, l'usage de meubles de tombes, s'ils n'avaient sanctifié cet usage par des intentions symboliques tirées du génie de la religion nouvelle qui est esprit et vie.

Les jouets d'enfants, recueillis en si grand nombre dans les Catacombes Romaines et conservés dans le musée chrétien du Vatican, avaient pour but de rappeler cette sentence de l'Évangile: "Si vous ne vous convertissez pas et ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux." (Math. xviii, 2.) Un fait vient à l'appui de cette interprétation: c'est qu'on

rencontre quelquefois de semblables objets dans les loculi de personnes adultes. Les principaux jouets d'enfant recueillis dans les cimetières sont des marionnettes ou poupées d'ivoire créponnées; de petits vases de terre cuite, destinés à recueillir les étrennes, de petits masques d'ivoire ou de terre, des clochettes *tintinnabula*, usitées chez les anciens pour l'amusement de l'enfance; des bulles qui se portaient au cou ou en guise d'amulettes et dont on fait remonter l'origine aux phylactères des Juifs.

Les tissus d'or ne deviennent, plus tard, qu'une habitude de luxe contre laquelle Saint-Jérôme s'éleva très fort; mais, dès le principe, c'était par respect et piété qu'on en faisait usage. Les corps des saints ou des martyrs, dépôts sacrés de l'Église et sa plus noble richesse, ne méritaient-ils pas ces vêtements d'or, symbole de la charité divine, qui avait fait des uns d'illustres pénitents et, des autres, de généreux confesseurs de la foi chrétienne. De nos jours encore n'est-ce pas avec le même luxe qu'on traite les reliques des saints?

Quant aux bijoux, il est facile d'en expliquer chrétiennement l'emploi. Les vierges et les matrones étaient considérées comme les épouses de Jésus-Christ dans le ciel; il était donc naturel qu'on ornât leurs restes vénérés d'objets qui puissent symboliser leurs vertus. Ceci est tout à fait conforme à la vision de l'Apocalypse XXI, 2: "J'ai vu la sainte Cité, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel, séjour de Dieu, préparée comme une épouse parée pour son époux."

Les monnaies antiques n'y figurent qu'à titre d'ornement, quelquefois pour indiquer l'époque de la sépulture, par le règne des empereurs auxquels ces monnaies appartenaient. Les plantes n'étaient point pour procurer aux corps l'incorruptibilité; c'étaient pour signifier que ceux qui meurent dans le Seigneur ne cessent pas de vivre; quoiqu'ils meurent au monde selon le corps, néanmoins, selon l'âme, ils vivent en Dieu.

Mais, les objets les plus intéressants qu'ont fournis les Catacombes, ce sont les instruments de supplice et les vases de sang que la piété des fidèles renfermait dans les tombeaux des martyrs; nous ne nous arrêterons que sur ce dernier détail.

Rien n'est plus connu que la vénération des premiers chrétiens pour le sang des martyrs. A leurs yeux, ce sang était la plus pure gloire de l'Église, il marquait du sceau de la sainteté la terre où il coulait.

*Sanctus es. Sanctorum pretioso sanguine, Roma!* "O Rome! tu es teinte du sang précieux des martyrs!" chantait un ancien poète. Saint-Cyprien revendiquait la même gloire pour sa chère Carthage: "A! heureuse notre Église qu'illustre le glorieux sang des martyrs! Par les œuvres des frères, elle avait la couleur de

la neige; par le sang des martyrs elle a acquis la splendeur de la pourpre." Le sang des martyrs était encore une semence de chrétiens: "De même, disait Saint-Chrysostôme, que les plantes arrosées prennent de l'accroissement, ainsi notre foi fleurit par les attaques et s'accroît dans les agitations. Les jardins reçoivent moins de fécondité des eaux qui les arrosent, que les Églises du sang de leurs martyrs." Ceci nous explique le zèle des fidèles à recueillir ce sang précieux même sous les yeux des tyrans et des bourreaux. On cite parmi les martyrs les plus célèbres qui ont en cet hommage: Saint-Blaise, évêque de Sébaste; Saint-Vincent, les SS. Gervais et Protas, Sainte-Cécile, Sainte-Pudentienne et Sainte-Praxède, passèrent leur vie dans ce pieux office, et Serena, femme de l'empereur Dioclétien, recueillit sur son voile le sang de Sainte-Suzanne. Bien souvent on a pu voir dans des tombeaux des martyrs, des linges et des éponges, teints de leur sang, et qui avaient été placés par des témoins de leur mort héroïque, comme pour compléter leur sépulture. Cependant, le plus souvent, l'éponge n'était employé que comme moyen d'absorption et on en versait ensuite dans des vases de terre ou d'argile, le sang dont elle était imprégnée. Ces vases, appelés ampoules, dans le langage liturgique, sont de petite dimension et représentent assez une petite urne à goulot rétréci, court, avec des parois légèrement recombées. On en a retrouvé un grand nombre scellés à l'extérieur et, quelquefois, déposés à l'intérieur des tombeaux des Catacombes. Un fait si fréquent a frappé les archéologues et, ne tenant compte que des découvertes scientifiques, ils se sont demandé ce qu'avaient pu contenir ces vases. L'opinion qu'un bon nombre étaient des vases de sang, *ampolla di sangue*, a fini par triompher des autres idées. Il est certain que celles de ces ampoules, dont le contenu ne s'est pas complètement évaporé, paraissent teintées d'une couleur rouge plus ou moins foncée et que l'œil y distingue des croûtes semblables à du sang desséché et durci. Les linges et les éponges trouvés quelquefois dans ces vases confirment cette observation. Enfin, le chimiste Broglia, venant après les expériences affirmatives de Leibnitz, a attesté qu'un de ces vases, soumis à l'analyse, contenait une substance animale qui, dans sa conviction, ne pouvait être que du sang. Il y a plus encore: dans plusieurs vases des Catacombes qui avaient été et étaient restés exactement bouchés; on a trouvé du sang liquide mais blanc à la surface, parce que la partie séreuse s'était séparée de la matière colorante. Il suffisait d'agiter le vase pour que le sang, se recomposant, reprit sa couleur naturelle.

Cette première question résolue, il en reste une autre où les archéologues ne sont pas encore d'accord. Quel but se

proposaient les premiers chrétiens en fixant aux tombeaux des vases de sang des martyrs? Était-ce par dévotion ou pour témoigner du supplice de celui dont le tombeau renfermait une de ces ampoules? Et, dans ce cas, la présence d'un de ces vases, dans un loculus, pourrait-elle être un signe certain que le corps qui y est renfermé a souffert pour la foi? L'affirmative compte assez de défenseurs qui appuient à l'appui deux décrets de la Congrégation des Rites. Beaucoup d'auteurs sérieux: Muratori, Mabillon, Arnighi, de Buck, se mettant en dehors de l'autorité dont ils ne sont pas juges, crurent que la preuve du martyre par le vase ne paraît pas avoir été jusqu'ici établie par la science archéologique.

Quoiqu'il en soit de cette discussion, il nous faut apprécier de plus haut la conduite de la Providence, et voir dans ce sang recueilli par des mains pieuses, l'idée de l'avenir de l'Eglise. Le sang répandu crie vengeance contre celui qui l'a versé; malheur aux nations, malheur aux princes qui se font un jeu de la vie des autres: c'est le crime de Caïn; Dieu les marque au front d'un caractère indélébile que le monde voit et qui les voue aux vengeances divines quand l'heure aura sonné!

Le sang répandu consacre la vérité de sa cause: il ne se peut pas que des multitudes meurent pour l'erreur, sans passion, sans défense, bien plus, avec un désir ardent de cette mort ignominieuse et cruelle: "Le sang se donne pour rien ou ne se donne pas!" (Lacordaire.) Enfin ce sang devient une force: *Sicut sagittæ in manu potentis ita filii cæcussorum*, dit le psalmiste. "Les enfants de ceux qui ont été éprouvés sont comme des flèches dans une main puissante."

N'est-ce pas l'histoire de cette Eglise dont trois siècles de persécution avaient presque épuisés les veines?

Où sont ces meurtriers? Nouveaux Caïn, ils portèrent, comme les Juifs, le stigmate du déicide. Soixante-dix ans après le crime du Calvaire où Rome avait été l'instrument de la haine des Juifs, Jérusalem ne fut plus qu'une ruine. Les habitants vinrent périr par milliers dans les fondements du Colysée. Les Romains victorieux se servaient à leur tour des Juifs réduits à l'esclavage pour élever, eux aussi, leur Calvaire, non du Christ, mais à ses disciples: tel était le plan de la Providence: ainsi fut payé le sang innocent.

Soixante-dix ans après la dernière persécution la voix de Dieu se fit entendre dans les forêts de la Germanie et, en 375, les premières hordes barbares, c'étaient les Visigoths, parurent la lance au poing sur les rives du Duïester, qui était de ce côté la limite de l'empire. En 410, ils furent avec Alarie sous les murs de Rome qu'ils prirent et saccagèrent. Les Vandales y vinrent bientôt après, en 455. Enfin Idouca, roi des Hérules, prit Rome une dernière fois et renversa avec une poignée

de barbares la plus grande puissance du monde, 140 ans après la mort du dernier persécuteur de Jésus-Christ. Durant ce temps les Alains, les Suèves, les Huns, les Ostrogoths et les Francs, ruinèrent dans les provinces les derniers vestiges de la société païenne. tel était le plan de la Providence; le sang des martyrs était vengé.

Avec ce sang, l'Eglise n'a depuis traversé les siècles, voyant tomber à côté d'elle, sans en être ébranlée, l'Ansinisme, le Nestorianisme, les sectes de Macédonius, d'Eutychis, de Luther et de Calvin, tout autant d'œuvres des hommes qui n'ont pas eu le calvaire, la croix, le sang des martyrs pour être fécondées et s'imposer, je ne dis pas à l'esprit, mais au cœur de l'humanité.

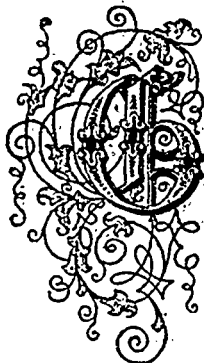
Avec ce sang, enfin, l'Eglise est une formidable puissance où tout élément contraire s'anéantit. Elle seule donne des génies qui écrasent l'erreur sous toutes ses formes, elle seule donne des vierges, de pieux anachorètes, d'illustres cénobites, qui font mourir sous les étreintes de la pénitence les mouvements déréglés de la nature; elle seule donne des anges de charité pour lesquels un nom illustre, les honneurs, la fortune, ne sont qu'un appât dérisoire tant qu'il y a une misère à soulager, une larme à essuyer. Elle, enfin, elle seule donne des apôtres qui, selon le précepte du Maître, s'en vont sans ceinture, sans besace et sans argent, porter la bonne nouvelle et prêcher la paix, sans autre désir ni ambition que de verser leur sang, comme leurs frères, et d'ajouter un martyr de plus à l'éternelle couronne de l'Eglise Catholique.

CH. BORNEL.

(A continuer.)

## L'ÉGLISE DE NICOLET.

Document séculaire.



le seconder dans cette voie, en lui transmettant les documents qui peuvent se trouver en leur possession.

L'église actuelle de Nicolet est la quatrième bâtie pour la desserte de la paroisse

depuis près de deux siècles. Les deux premières, qui n'étaient que d'humbles chapelles, furent construites au sud de la rivière, tout près du moulin de M. Cha. McCaffrey. La troisième, qui reste à côté de l'église neuve comme un monument de la foi et du courage des ancêtres, fut bâtie en 1783.

En démolissant les tours de cette vieille et solide construction, on a trouvé une feuille de plomb de douze pouces sur six, sur laquelle on lit une inscription latine, gravée avec un stylet, et que M. le curé de Nicolet a eu l'obligeance de nous faire connaître.

Voici cette inscription :

Rectore D. B. Brassar ecclesie edificata  
A. D. 1783

Hæ turres addite sunt anno 1817,  
Quarum prima lapis posita fuit anni præfati die 6 Maii.

Georgio III regnante rebus vicem in his  
provinciis regobat;

Dnus Joannes Sherbrooke,  
Dno Illustrissimo et Reverendissimo  
J. O. Plessis,

Episcopo Quebecensi;  
Dno J. Raimbault, presid. seminarii  
Sti Raphaelis

Hujus que parochie rectore.

Præsentibus Dominis Fournier, Orfroi, Desfor-  
ges, curatis, Leprohon, Guillon, Aubry,  
Ringuet, Label, Laviolette, Quartier,  
Destroismaisons, Edge Ecoi:  
prædicti seminarii professores.  
MM. Côté, Fleurant, Beaubien, Provanché,  
Trudel, Boisclère, Villebrun,  
curatores.

extract:

Desfossés, Dubuc, et Parmentier, reditui.  
B. Daillebout, Ch. Houtelas, D. P. Brassard,  
Prou, Pinar, Labry et Leclaire,  
Beaulac, Archi.

TRADUCTION.

L'Eglise de Nicolet fut bâtie en l'année 1783. M. D. B. Brassard étant curé. Ces deux tours ont été ajoutées l'année 1817. La première pierre en fut posée le 6 mai de la même année, sous le règne de George III, qui avait pour gouverneur ces provinces le général Jean Sherbrooke. L'Illustrissimo et Reverendissimo J. O. Plessis, était évêque de Québec, et Monsieur Jean Raimbault, supérieur du séminaire de St. Raphael, en même temps curé de Nicolet.

Furent présents MM. Fournier, Orfroi, Desforges, curés; Leprohon, Guillon, Aubry, Ringuet, Label, Laviolette, Quartier, Destroismaisons, Edge Ecoi, tous professeurs du dit séminaire.

MM. Côté, Fleurant, Beaubien, Provanché, Trudel, Boisclère, Villebrun, qui surveillèrent les travaux; Desfossés, Dubuc et Parmentier, marguilliers; B. Daillebout, Chs. Houtelas, D. P. Brassard, Prou, Pinar, Labry et Leclaire.

Beaulac, Architecte.



## Sciences.

## L'IMMENSITÉ DE L'UNIVERS.



VEZ-VOUS, lecteurs, une idée suffisamment développée sur les distances approximatives qui séparent notre terre des étoiles les plus rapprochées?

Un savant astronome, M. Camille Flammarion, nous le dira :

« L'étoile la plus rapprochée de nous, Alpha, du Centaure, se rencontrera à une distance de 226,400 fois le rayon de l'orbite terrestre, c'est-à-dire de 8,376,800 millions de lieues. C'est notre voisine, et telle est probablement la distance minime qui sépare les étoiles les unes des autres : huit trillions de lieues. Comme on le sait, chaque étoile brille par sa propre lumière, et est un soleil analogue au nôtre, entouré, sans doute, d'un système de planètes.

« La plus brillante étoile de notre ciel, *Solus*, est un soleil dont le volume, si l'on en juge par sa lumière, doit être 2,600 fois plus considérable que notre soleil. Sa distance est de 807,000 fois 37 millions, c'est-à-dire de 33 trillions de lieues.

« Signalons encore parmi nos voisines la 70e d'Ohinchus, située près de l'équateur. J'ai calculé qu'elle pèse environ trois cents fois plus que la terre. Sa distance est de 1,400,000 fois le diamètre de l'orbite terrestre, c'est-à-dire 54 trillions de lieues.

« L'étoile Capella plane à 170 trillions de lieues d'ici, distance que la lumière, qui vole en raison de 75,000 lieues par seconde, n'emploie pas moins de 71 ans à traverser, de telle sorte que le rayon lumineux que nous recevons actuellement en 1882, est parti de son sein en 1811. Elle pourrait être éteinte depuis 1811, et nous la verrions encore. Elle pourrait s'éteindre aujourd'hui, et les habitants de la terre l'admiraient encore dans leur ciel jusqu'en l'année 1953. Réciproquement, s'il y avait sur les planètes qui gravitent autour de Capella des esprits dont la vue transcendante fut assez parfaite pour découvrir de là-haut notre petite terre perdue dans les rayons de notre soleil, ils verraient actuellement, de cette distance, la terre de 1811, et seraient en retard de 70 ans et 2 mois sur notre histoire.

« Ce sont là les étoiles les plus proches de nous. Toutes les autres sont incomparablement plus éloignées. Il y a des étoiles dont la lumière ne peut nous arriver

qu'après cent ans, mille ans, dix mille ans de marche incessante de 75,000 lieues par seconde. Qu'on essaie de suivre par la pensée le trajet d'une pareille flèche ! Pour traverser l'univers sidéral dont nous faisons partie (la voie lactée), la lumière n'emploie pas moins de quinze mille ans.

« Pour venir de certaines nébuleuses, elle doit marcher pendant plus de trois cents fois ce temps, pendant cinq millions d'années.»

A. B. C.

## LE FOND DE LA MER.



DEPUIS plusieurs années, nos savants se préoccupent beaucoup de l'exploration des profondeurs de la mer.

Le gouvernement français a mis à la disposition de deux savants professeurs du Muséum, un bâtiment de la marine, le *Travailleur*, et leur a donné tous les engins nécessaires sur les côtes de France aussi bien que sur les côtes de l'Espagne.

Le résultat de cette campagne n'est pas encore complètement connu. Dans un premier mémoire lu à l'Académie des sciences, on n'a fait, pour ainsi dire, qu'annoncer à la docte compagnie que ce voyage d'exploration avait réussi à son entière satisfaction et à celle des savants qui l'accompagnaient.

Mais, en ce moment, ils étudient chacun de leur côté les espèces qu'ils ont récoltées, dont les unes sont connues depuis longtemps, mais dont quelques autres sont tout à fait nouvelles.

L'ensemble des faits recueillis par cette expédition française ne diffère point de ce qu'avaient déjà fait connaître les expéditions anglaises. C'est, en quelque sorte, la confirmation, la généralisation.

À des profondeurs de 1,000, de 1,200, de 1,500 mètres, la drague ramène du fond à la surface une certaine quantité d'animaux invertébrés. La vie animale, ce qui jusqu'à ces dernières années étaient mis en doute, est donc possible dans ces fonds abîmes.

La plupart de ces animaux sont remarquables par les éclatantes couleurs dont ils sont décorés. Ce fait détruit encore une des croyances reçues jusqu'ici, celle de la nécessité de l'intervention de la lumière solaire pour produire la coloration des animaux et celle des plantes.

Un pareil phénomène pourra, peut-être, aisément trouver son explication dans

cette circonstance que plusieurs des animaux recueillis à ces profondeurs, où jamais ne pénétrèrent les rayons du soleil, sont phosphorescents, et brillent d'une lumière qui leur est propre. Nouvelles déceptions pour les détracteurs de la Genèse.

II

Les eaux, dans ces fonds jusqu'ici inexplorés, renferment de véritables merveilles qui nous apparaissent comme une révélation d'un monde nouveau et féérique.

Le docteur Wyville Thomson raconte que le « *Porcupine*, » dans une de ses campagnes, passa au-dessus d'une véritable forêt de « *pavonaria quadrangularis*, » singulières plumes de mer à longues tiges roses, qui resplendissent d'une phosphorescence lilas pâle, semblable à la flamme du gaz cyanogène, le radical de l'acide prussique.

Les plumes de cette tige de mer atteignent une longueur de plus d'un mètre, et forment par leur multitude et leur enchevêtrement, une splendide forêt lumineuse, au sein de laquelle habitent certains crustacés, comme les « *munida* » écarlates pourvus d'yeux également phosphorescents, brillant du lustre et des teintes du cuivre poli.

III

Des oursins, les astéries, répandent aussi de vives lumières. De ces lumières jaillissent des lueurs du vert le plus éclatant, et, si on les agite autour de l'eau, elles semblent se répandre en une pluie de feu. La clarté qu'elles projettent peut être assez grande pour qu'on puisse facilement lire l'heure au cadran d'un montre.

IV

Le fond de la mer n'est donc ni obscur, ni désert, ainsi qu'on aurait pu le penser au premier abord, à cause de l'énorme pression produite par le poids de l'atmosphère et des eaux supérieures, et par suite de l'absence des rayons lumineux émanés du soleil, car, à ces énormes profondeurs ces rayons ne peuvent traverser l'obstacle transparent des ondes.

L'eau contient, à cause de la pression considérable qu'elle supporte, de l'oxygène en quantité suffisante pour entretenir la vie animale. L'air dissout est formé de 19.5 d'oxygène, 52.6 d'azote et 27.9 d'acide carbonique. La proportion de ce dernier gaz, déjà grandement supérieure à celle que renferme habituellement l'air que nous respirons, peut, dans certaines circonstances, être encore plus considérable, surtout près du fond. Cette augmentation est due à la respiration des animaux qui vivent dans ces profondeurs, et quelque peu aussi, sans doute, à la plus



grande solubilité de ce gaz dans l'eau.

La profondeur moyenne de l'Océan ne paraît pas dépasser beaucoup quatre mille mètres ou 12,000 pieds ; c'est la hauteur moyenne des plateaux élevés de l'Asie. En réalité, il y a très peu de points où la sonde accuse une profondeur de quinze à vingt mille pieds.

## V

Les températures observées au fond de la mer varient naturellement avec l'origine des courants. Parfois, on constate un ou deux degrés au-dessous de zéro. C'est que le courant polaire s'écoule dans les bas-fonds.

L'eau n'est pas congelée, parce que les sels qu'elle tient en dissolution, et surtout la pression qu'elle supporte s'y opposent en l'empêchant de se dilater pour se convertir en glace solide. Dans un milieu aussi glacé, la vie animale persiste encore avec une certaine énergie. On y recueille encore quelques espèces de protozoaires.

Les grandes profondeurs de la mer, comme les hautes montagnes de la terre, sont caractérisées par la faune et la flore, qu'on ne rencontre que dans les zones glacées des pôles. Les hauteurs et les profondeurs extrêmes jouissent du même climat glacé.

L. CHARMOLUE.

## ALASKA.



Le gouvernement des Etats-Unis a publié le rapport du Capitaine Bailey, qui fut chargé, en 1880, de faire une inspection minutieuse du territoire d'Alaska et de ses ressources.

Suivant ce rapport, ce serait une folie de croire qu'une nombreuse population pût subsister à l'aide des ressources naturelles du pays, au nord et à l'ouest de Sitka.

Dans la partie sud-est on peut cultiver quelques légumes, mais pas en quantité suffisante pour les besoins d'une nombreuse population. Les prairies, très vertes en été, sont couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année ; les brouillards et l'absence du soleil rendent presque impossible de préparer les foin sur aucun point.

## I

On a trouvé des quartz aurifères, près de Sitka, et les rapports qu'on en fait sont encourageants.

La principale richesse d'Alaska consiste dans la pelleterie et le poisson, mais les prix du poisson sont tellement réduits que cette branche d'industrie n'a donné presque aucun profit l'année dernière.

## II

Le capitaine Bailey a constaté que la population dans les ports et les différents établissements, est un peu au-dessus de 9,000 habitants, dont environ 8,500 sont Aléuts, Indiens ou créoles ; il y a, en outre, 5,000 sauvages dans l'intérieur et 5 000 Esquimaux dans la Péninsule, à la limite de l'océan Arctique.

Les indigènes de l'intérieur forment une race de sauvages auxquels on ne peut se fier.

Un Schooner aborda à l'île Saint-Laurent, en septembre 1879 ; tous les habitants, dans les trois établissements de l'île, avaient péri.

Ils vivaient pendant l'été, du produit de la pêche et de la chasse, et, pendant l'hiver, de chair de phoques qu'ils prennent sur la glace.

Au printemps de 1879, la glace se brisa de bonne heure, puis resta amoncelée sur toutes les côtes, de sorte qu'ils ne purent prendre ni poissons ni phoques. Ils moururent de faim.

## III

Le capitaine Bailey était accompagné d'un chirurgien, M. Robert White, qui a écrit un intéressant rapport sur les maladies et la condition physique des habitants d'Alaska.

Ces affections, le climat, leur nourriture particulière, l'air malsain des huttes qu'ils habitent, les rendent incapables de résister à une maladie aiguë ; aussi la proportion de la mortalité est-elle très élevée dans quelques localités ; elle s'élève même, dans certaines îles, de 5 à 8 pour cent. Les médecins indigènes n'emploient que la magie et les incantations.

La crémation des morts est pratiquée par les Indiens des environs de Sitka. Le docteur White décrit les habitations des Indiens des îles et de la terre ferme, et, d'après sa description, on s'étonne que le chiffre de la mortalité ne soit pas encore plus élevé que celui que nous avons indiqué.

A. G.

## Reproduction.

## BRIEF EXPOSÉ

DES

## GUERISONS MERVEILLEUSES

OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE LA

Venerable Mère Marie de l'Incarnation,

Première Supérieure des Ursulines de Québec.

## Guerisons diverses.

(Suite.)

## XIV

ÉDA Primeau, de Saint-Roch de Québec, étant âgée de neuf ans, souffrait d'un violent mal d'yeux quand dans l'automne de 1862, son état empira considérablement. Elle ne pouvait supporter le moindre rayon de lumière. Son œil droit surtout était très enflammé et disillait constamment une épaisse matière.

On avait consulté un médecin ; mais, en voyant que le mal s'aggravait toujours, on avait cessé les remèdes.

Au mois de janvier 1863, M. Pierre Fournier, parrain de l'enfant, étant venu voir sa belle-sœur, religieuse converse aux Ursulines, exprima sa compassion sur le triste état de cette enfant. Cette sœur lui conseilla une neuvaine à la vénérable Mère Marie de l'Incarnation et lui donna de l'eau de son tombeau.

La neuvaine fut aussitôt commencée dans de grandes dispositions de foi et de confiance, avec application de l'eau miraculeuse sur les yeux de l'enfant. La mère alluit tous les jours à la messe et elle communia dans le cours de la neuvaine.

Dès la première application de l'eau, il sembla à l'enfant qu'on lui ôtait le plus vif de ses douleurs. Chaque nouvelle application était suivie d'un mieux si sensible, que tous les témoins en étaient frappés. À la fin de la neuvaine, la petite malade était complètement guérie. Depuis sa guérison, elle n'a souffert des yeux en aucune manière. Les cicatrices qui avoisinent l'œil droit attestent encore la gravité de son mal.

Ce témoignage a été rendu, par la mère et par la fille, le 13 février 1867,

## XV

En 1864, au faubourg Saint-Jean, à Québec, madame Elzéar Vincent, âgée d'environ 30 ans, souffrait depuis 7 semaines d'un mal de genou dont l'inflammation se répandait dans la cuisse, au point qu'elle était réduite à garder le lit, sans s'aider elle-même en aucune sorte. Mademoiselle Bilodeau, ancienne élève de l'école normale Laval, étant venue ici chercher de l'eau du tombeau, commença avec elle une neuvaine à la vénérable Mère de l'Incarnation. Dès la première application de l'eau sur le genou, la malade éprouva du soulagement. Le troisième jour, elle était très bien et pouvait vaquer aux soins de son ménage.

## XVI

Mademoiselle Cécile Huet, venue à notre grille au printemps de 1867, a déclaré que deux ans auparavant, s'étant instamment recommandée à la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, elle avait été guérie d'un asthme dont elle souffrait depuis vingt ans, parfois extraordinairement, surtout les deux années qui ont précédé sa guérison. Elle est âgée de soixante ans.

## XVII

M. l'abbé Olivier Caron, Vicaire-Général de Monseigneur Thomas Cooke, évêque des Trois-Rivières, ainsi que la vénérable Mère supérieure des Ursulines de cette ville, nous avaient fait part de la maladie étrange et de la guérison surprenante de mademoiselle D. Caron ; mais nous sommes heureuses de voir le tout corroboré, par le témoignage rendu en février 1867, par M. le Docteur Hyacinthe Beauchemin, de la paroisse de Sainte-Anne d'Yamachiche. C'est quatre mois après l'heureux événement que M. le Docteur Beauchemin écrivait ce qui suit. Nous abrégeons un peu.

"Mademoiselle Dorimène Caron, âgée de trente ans, était atteinte, depuis cinq à six ans, d'une anémie qui l'avait réduite à une faiblesse extrême et à un marasme tel qu'on désespérait de ses jours. Pendant tout ce laps de temps, elle dut abandonner toutes les occupations du ménage, et, depuis deux ans, sa faiblesse était telle qu'elle était incapable de se rendre à elle-même le moindre service. Les cinq ou six derniers mois, tout le système nerveux de sa tête fortement ébranlé, et des symptômes de choréa, ou danse de Saint-Guy, se manifestèrent. Le mal, présentant des caractères de plus en plus alarmants, finit par amener une lésion très grave des facultés intellectuelles. Les moments lucides étaient rares et de peu de durée. C'étaient tantôt des périodes d'excitation, tantôt des périodes de dépression qui allè-

ront jusqu'à la fureur, et qui nécessitèrent les efforts de plusieurs personnes pour la maîtriser.

"Cette maladie mentale résista, comme les autres, au traitement suivi que je lui fis subir, et alla toujours croissant jusqu'au moment où la malade elle-même, dans un moment lucide, pensa à recourir à Dieu.

"On la conduisit, dans ce but, chez les Ursulines des Trois-Rivières, qui lui conseillèrent d'avoir recours à la puissante intercession de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

"Pendant toute la neuvaine, la malade continua d'être très mal, jusqu'au dernier jour où elle fut subitement guérie ! Depuis ce temps, elle jouit d'une santé parfaite, a recouvré toutes ses facultés intellectuelles, possède un embonpoint étonnant et se livre à tous les travaux de la maison.

"Mon opinion sur cette guérison :

"Toutes les névroses ont pour caractère d'être de longue durée et sont très difficilement curables. Quant à l'aliénation mentale dont la malade a été affectée les cinq ou six derniers mois, elle peut quelquefois disparaître d'une manière spontanée. L'anémie et l'état de marasme où elle était depuis longtemps, ne pouvaient pas, suivant moi, disparaître aussi subitement.

"De plus, pour croire qu'une lésion aussi grave des facultés intellectuelles n'eût pas été guérie par les prières adressées à la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, il faudrait supposer une coïncidence qui n'est pas probable.

"Toute considération faite, je ne puis faire autrement que d'attribuer cette guérison surprenante aux prières adressées à Dieu par l'intercession de la Mère Marie de l'Incarnation.

"H. BEAUCHEMIN."

## XVIII

Au Bon-Pasteur de Québec, une novice incommodée d'une humeur scrofuleuse qui, depuis six mois, résistait à tous les remèdes, fut guérie après une neuvaine à la Mère Marie de l'Incarnation. Une année s'est écoulée depuis, et l'humeur n'a pas reparu. Témoignage rendu par la Sœur infirmière du Bon-Pasteur, le 13 mai 1867.

## XIX

Le 10 octobre 1867, M. Jean-Baptiste Lamontagne, de Sainte-Flavie de Rimonski, à soixante lieues de Québec, déclare qu'il croit devoir attribuer le recouvrement de sa santé à la Mère de l'Incarnation. Par une chute de voiture il avait été horriblement blessé et contusionné, surtout à la tête et au visage. Le plus inquiétant était une large plaie à la lèvre supérieure, où la pétrification s'était mise. Madame Lamontagne, présente à cette

déclaration, dit qu'elle commençait à désespérer, lorsque le 10 septembre, dix-huit jours après l'accident, elle reçut de l'eau du tombeau de la Mère de l'Incarnation. Le soir même, elle en appliqua légèrement sur la plaie avec une plume. Le lendemain matin, à la surprise et à l'admiration de tous, la plaie était cicatrisée, complètement sèche, sans retour de matière purulente.

## XX

Le 21 octobre 1867, madame Victor Châteauevert, du faubourg Saint-Louis de Québec, déclare qu'elle se croit redevable à l'intercession de la vénérable Mère de l'Incarnation de la conservation de sa petite fille. Cette enfant, âgée de six semaines, était prise de convulsions depuis trois semaines. Madame Châteauevert avait déjà perdu quatre enfants de cette même maladie ; l'état de cette dernière était d'autant plus désespéré qu'elle en était prise plus jeune. Elle avait jusqu'à sixante attaques et plus en vingt-quatre heures. Vers le milieu de juillet dernier, l'enfant ayant eu une crise des plus fortes, était sans connaissance depuis trois heures quand on lui appliqua sur les tempes de l'eau du tombeau. Elle revint à elle et reposa. A partir de ce premier jour de la neuvaine, toutes les convulsions disparurent, et depuis elle se porte bien.

## XXI

Le même jour, 21 octobre 1867, madame Théophile Darveau, de Saint-Roch de Québec, est venue rendre compte de la guérison de sa petite fille Hermine, dans les termes suivants :

"Cette enfant, aujourd'hui âgée de quatorze mois, était née avec une affection des bronches extrêmement prononcée. Deux enfants de la famille étaient morts de cette même maladie et vers le même âge. L'état de celle-ci, qui allait toujours en empirant, était devenu si pénible et si alarmant, qu'il y avait plus de sept mois que madame Darveau n'avait pu s'absenter, même pour aller à l'église ; et, depuis vingt-et-un jours, elle n'avait pu reposer une seule fois dans son lit. L'enfant avait à la gorge deux enfures qui l'empêchaient absolument d'avaler, et lui occasionnaient de violentes crises. Elle était dans une de ces crises depuis vingt minutes et on la regardait comme morte, quand une voisine apporta de l'eau du tombeau. C'était le soir. La malade n'eut pas plus tôt reçu l'application de l'eau, qu'elle se calma ; elle reposa toute la nuit. Le troisième jour de la neuvaine, elle était tellement bien qu'elle supporta sans inconvénient une température très-malsaine, quoique le médecin eût déclaré qu'il faudrait toujours user des plus grandes précautions, surtout dans les temps humides.

" Il me tarde, dit madame Darveau, de pouvoir faire comprendre à cette enfant tout ce qu'elle doit à la sainte Mère, afin qu'elle puisse la remercier et l'invoquer avec moi."

## XXII

## GUÉRISONS OBTENUES AUX TROIS-RIVIÈRES.

Une lettre de M. Ch. Ol. Caron, Vicaire-Général du diocèse des Trois-Rivières, et aumônier des Ursulines de cette ville, annonçait, à la date du 25 septembre 1867, les trois guérisons suivantes, obtenues dans le cours de l'été par l'intercession de la Mère Marie de l'Incarnation.

I.—Guérison de madame Luc Précourt, âgée de 66 ans, à peu près aveugle, et souffrant beaucoup, depuis dix ans, d'une ophthalmie aiguë, accompagnée d'un écoulement lacrymal qui parfois devenait purulent. Au commencement de juin 1867, le troisième jour d'une neuvaine avec l'application de l'eau du tombeau, elle se trouva si complètement guérie, qu'elle reprit, ce jour même, ses ouvrages de broderie et les occupations du ménage. Dès la première application de l'eau, madame Précourt avait éprouvé un soulagement marqué. Sa vue a été dans un état parfait depuis sa guérison.

II.—Mademoiselle Emma Gélina, âgée de vingt ans, souffrait depuis six ans d'une douleur interne au côté gauche, qui l'empêchait de pouvoir supporter la moindre pression, pas même parfois le contact de ses habits. A ce mal se joignait une dyspepsie invétérée qui l'avait réduite à un grand état de faiblesse et de langueur. Vers le milieu de juillet 1867, le troisième jour d'une neuvaine à la Mère de l'Incarnation avec application de l'eau du tombeau, elle éprouva un mieux sensible. Tous les maux disparurent pendant cette neuvaine ; elle reprit le travail et n'a pas cessé de se bien porter depuis.

III.—Vers le commencement de juin 1867, guérison de la révérende Mère St François-Xavier, religieuse Ursuline, âgée de soixante et onze ans, infirme des jambes depuis dix-neuf ans, par suite d'une chute grave. Depuis quatre ans, ses douleurs étaient devenues aiguës et opiniâtres ; les cinq ou six derniers mois, il lui avait été impossible de se mettre au lit ; et, à cause de la violence du mal, elle formait rarement l'œil. Après avoir éprouvé un redoublement de douleurs au commencement d'une seconde neuvaine avec application de l'eau du tombeau, elle s'est trouvée guérie dans les derniers jours. Ses jambes, qui étaient pourpres et violettes, et démesurément enflées, repriront leur état naturel, avec une diminution de dix pouces de circonférence. La Mère St-François-Xavier n'éprouva plus de douleur et elle marche avec facilité, malgré son embonpoint et son âge.

Les rapports détaillés de ces trois gué-

risons, obtenues à la suite de prières adressées à la vénérable Mère de l'Incarnation, sont conservés dans les archives du monastère des Ursulines aux Trois-Rivières. Les deux premiers sont signés par M. le Vicaire-Général Caron, le dernier, par les Révérendes Mères supérieure, assistante et secrétaire de la communauté.

## XXIII

## AUTRES FAVEURS OBTENUES ET CONSOLIDÉES EN 1867.

Juin 1867. Madame Robert Roussel, âgée de cinquante ans, résidant à la Haute-Ville de Québec, est venue à notre parloir et a déclaré qu'elle attribuait entièrement à la Mère de l'Incarnation la guérison d'une attaque de paralysie, qui l'avait empêchée de marcher pendant quatre mois, ayant même dû garder entièrement le lit les quatre dernières semaines. Du moment qu'elle fit application de l'eau, elle se sentit soulagée, marcha presque aussitôt, ayant mis de côté toutes les frictions et les remèdes. C'est vers le milieu d'avril que sa santé s'est rétablie. Elle n'a pas eu de rechute depuis.

P. S. — En octobre, elle est encore bien.

## XXIV

30 août 1867. Madame Samuel Hamelin, de Deschambault, quatorze lieues de Québec, venue à notre parloir, a déclaré que son enfant, âgé de dix-neuf mois, avait été guéri pendant une neuvaine à la Mère de l'Incarnation, avec application de l'eau. Cet enfant souffrait beaucoup depuis six mois, de larges taies qu'il avait sur les yeux et qu'aucun remède n'avait pu guérir.

## XXV

Au printemps de 1867, madame Bélanger, de Saint-Thomas (vingt-deux lieues de Québec), qui souffrait depuis deux mois d'un mal d'yeux auquel les remèdes n'apportaient aucun soulagement, fut guérie après quelques applications de l'eau du tombeau.—Mademoiselle Taché, qui lui avait envoyé cette eau au moment où elle prenait le wagon pour Québec, nous disait ici au parloir : " Si madame Bélanger est guérie, ce sera un grand miracle." Or, celle ne fut pas la surprise de mademoiselle Taché, de retour à Saint-Thomas, le dimanche suivant, on voyant madame Bélanger à la grand'messe !

Madame Bélanger avait sur les yeux une taie de la grandeur à peu près de l'ongle de petit doigt. S'étant mis une goutte de l'eau miraculeuse dans les yeux, le vendredi soir, elle en éprouva aussitôt du soulagement. Le lendemain matin, la taie avait presque entièrement disparu ; le dimanche, la malade était parfaitement

bien. Six mois plus tard, ses yeux étaient encore dans un état parfait.

## XXVI

Saint-Agait, 1867. Madame Louis Olivier, regardée comme tombee en état de consommation, et qui ne pouvait plus sortir depuis huit mois, a recouvré la santé à la suite de prières faites à la vénérable Mère de l'Incarnation, en prenant quelques gouttes de l'eau du tombeau.

(A suivre.)

## L'AUMONE.

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la [prière.  
Hôlas ! quand un vieillard sur votre seuil de [pierre,  
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;  
Quand les petits enfants, les mains de froid [rougies,  
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,  
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,  
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;  
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;  
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;  
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges  
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! Il vient un jour où la terre nous laisse  
Nos aumônes là-haut vous font une richesse.  
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous !"  
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,  
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,  
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux !

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit  
[homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous  
[nomme,

Pour que votre foyer soit calme et paternel ;  
Donnez ! afin qu'un jour à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel !

VICTOR Hugo.

## PENSEES.

La conscience est un tribunal où l'homme devient tout à la fois à soi-même, son accusateur, son témoin, son juge, son bourreau.

Le cardinal de la LUZERNE.

\* \* \*

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

De la MENNAIS.

## Histoire.

[Pour l'Album des Familles.]

## OZDENSBURG.



Sur la rive orientale de notre majestueux St. Laurent, à 110 milles au-dessus de Montréal, sur le territoire de l'Etat de New-York, s'élève, riante et coquette, drapée dans sa robe de verdure, ombragée par ses grands arbres, l'agréable petite ville de M. Samuel Ogden.

La tortueuse Oswegatchie—eau noire—la divise en deux parties distinctes, mais reliées par deux ponts, en venant déverser ses ondes, couleur d'encre, dans le grand fleuve. Celui-ci, à son tour, la sépare de Prescott, sise sur la rive ouest du côté canadien.

En remontant quelques milles le cours du St-Laurent, l'on rencontre bientôt l'Ontario, *O-non-la-ri-ri-o*, le beau lac. Les grands fleuves, comme les hautes montagnes, sont souvent les bornes naturelles des empires. Placé à leurs limites, il est curieux d'y faire des comparaisons et des rapprochements entre des nations si différentes et si près les unes des autres. Babel est partout : ses conséquences dureront la durée des siècles : Jehovah eut-il peur du vaste monopole d'une langue unique ?

Le contraste est frappant entre Ozdensburg et Prescott : Ici de solides maisons en pierre attestent la stabilité d'une nation, inaccessible aux beaux-arts, mais qui ne désempara pas ; là, l'élégance des demeures, la légèreté des édifices, démontrent une race dévorée par le temps. Prescott est morne et enfumé comme un bourg anglais, Ozdensburg est vif, animé comme une ruche durant la saison des fleurs.

Les lois semblent assurer à Prescott une assiette solide ; il paraît se confier en l'avenir. Ozdensburg ne veut jouir que du présent ; l'activité américaine ne lui fait point espérer de longs jours. Prescott est coulé dans un moule antique ; Ozdensburg n'a ni forme ni modèle propres, bien que ressemblant à la plupart des autres villes yankees.

L'activité le commerce, le mécanisme, le mouvement et l'agio l'usent avant l'âge, l'énervent avant le temps.

Les deux peuples, si différents par les habitudes, par les usages et par les lois, qui vivent, aujourd'hui, en face l'un de l'autre, divisés par la Grande-Rivière, rappellent ces vieilles races disparues, également mai-

trées de ces mêmes plages, vivant de leur vie distincte et autotome. Ennemies irréconciliables, ayant chacune leurs usages, leurs lois, leurs dialectes, leurs sachems, leur wigwams, leurs espérances et leurs haines. Nos alliés les Hurons campaient près de la Baie Georgienne, les Ottawas occupaient l'ouest du St. Laurent : Nos ennemis, les confédérés des cinq nations, se concentraient à l'Est de l'Ontario, non loin des rives du Champlain, *Ro-tsi-ich-ni*, l'esprit tâche, et de celles de Hurricane, des Anglais, du St-Sacrement, des Français ou du lac Georges, des Américains. Les *Onéidas* occupaient les terres de ce nom, à l'est du site actuel de la cité d'Ozdensburg appelée jadis *Oswegatchie*, nom qui fut donné aux Iroquois qui se séparèrent de la tribu des Onéidas pour embrasser le christianisme et vivre en famille, sous la protection des missionnaires.

Ainsi, cette ville, comme la plupart de celles de tout le continent américain, a une origine catholique. Bien plus, une origine essentiellement française. D'ailleurs, pouvons-nous faire un pas sans fouler les traces de nos pères, sur n'importe quel coin de ce continent ? Y a-t-il, dans toute l'immense région qui s'étend depuis le golfe St-Laurent aux Montagnes Rocheuses, une seule ville qui n'ait été marquée ou fondée par les nôtres ?

Ce fut le célèbre père François Picquet, du Séminaire de St-Sulpice de Montréal, surnommé, par Hocquart, l'Apôtre des Iroquois, et le Jésuite de l'Ouest, par les Anglais, qui, le premier, établit le Fort L'Épiphanie à Oswegatchie, en 1749. Les Jésuites avaient, depuis longtemps auparavant, fait ample moisson de convertis parmi les sauvages du pays. En 1807, leurs descendants furent réunis à ceux de St-Régis et aux *Onondagas*.

Ce fort, construit en palissades, occupait la rive Sud de l'Oswegatchie, à son embouchure dans le St-Laurent, et où est actuellement la station du chemin de fer de Rome, Watertown et Ogdenburg.

L'Abbé Picquet quitta Québec le 30 septembre, 1748, du consentement de M. De la Galissonnière, pour aller fonder sa mission nouvelle au milieu des sauvages, dans la solitude des forêts.

Une pierre, placée dans le mur de la nouvelle chapelle, atteste son dévouement. On y lit ces mots :

*In nomine Dei omnipotentis  
Hinc habitationi initia dedit  
Frans. Picquet, 1749.*

« François Picquet posa les fondations de « cette habitation au nom du Dieu Tout-« Puissant en 1749. » Cette pierre, retrouvée en 1831, par M. Amos Bacon, au milieu des décombres, a été placée au-dessus de la porte de l'arsenal d'Etat et de là transportée au nouvel Hôtel-de-Ville, où elle est actuellement.

L'abbé Picquet, prudent, dévoué, glo-

quent et charitable, se fit aimer des Sauvages. Il leur fit connaître Dieu et les accoutuma à cultiver la terre et à élever des animaux.

Quelques mois après, en 1751, il fit aussi construire un moulin à scie pour l'usage de l'établissement, dont les défrichements avaient coûté \$653 au gouvernement du Roi de France, si l'on en croit le fameux Bigot.

Les colonies anglaises voyaient d'un mauvais œil les efforts des Français pour se concilier les Iroquois : Aussi, firent-elles tout en leur pouvoir pour prévenir ce résultat. Le fondateur de l'Épiphanie se multiplia pour aider ses compatriotes et gagner les Sauvages à leur cause et à celle de la Religion. On le retrouve présent à de nombreuses expéditions guerrières ; il assiste, le 9 août 1757, à la capitulation du Fort Georges, commandé par le lieutenant-colonel Munro : Montcalm commandait l'armée canadienne à cette célèbre bataille.

Le Fort L'Épiphanie a joué un grand rôle à cette époque ; il servait, non-seulement d'abri aux Sauvages catholiques, de reli aux troupes canadiennes, mais encore de point de ralliement, d'où les expéditions belliqueuses irradiaient de tous côtés, contre les nombreux ennemis du Canada.

Le capitaine de la Roche en fut le dernier commandant français.

Au col. Ogden, qui devint, après le traité Jay, le possesseur d'Oswegatchie, revient l'honneur d'avoir fait commencer, en 1796, par Nathan Ford, son agent, la ville à laquelle il légua son nom.

Incorporée sous le nom de village Ogden (Ozdensburg), en 1817, cette ville s'est vue honorée par une charte spéciale, en 1868, du titre pompeux de cité.

Maintenant le voyageur qui franchit de longues distances sur nos voies ferrées, aussi rapides, en réalité, que les antiques chasse-galeries ne l'étaient en imagination, songe-t-il à ces temps primitifs pendant lesquels l'homme parcourait, la raquette au pied, le fusil à l'épaule et le sac au dos, ces immenses espaces, ces sables forêts, ces après montagnes et ces solitudes profondes ?

Quand vous vous promenez dans les larges avenues et sous les frais ombrages d'Ozdensburg, la gracieuse cité des Erables, (*the Maple City*), et que vous y contemplez ses magasins superbes, ses édifices grandioses, ses belles églises, ses grandes écoles, ses élégantes demeures, songez-vous à cette humble maison de prière, élevée au sein de la forêt, par ce bon père Picquet, à la louange de son Dieu ? Pensez-vous à l'humble origine du Fort L'Épiphanie ?

Des cimetières, alignés de riches pierres sépulchrales, de mausolées élégants, de monuments précieux, ont remplacé les simples mais poétiques champs de-morts des anciens possesseurs d'Oswegatchie. Les cendres des nôtres se mêlent à celles des leurs dans la froide égalité de la mort.

Leurs cris féroces, leurs infernales imantations ne jettent plus l'épouvante parmi nous. Ils se sont tus; la mort à des silences à nul autre pareil.

Cette mission du Père Picquet, si chère à nos souvenirs, si utile aux Français du temps, dût être détruite par leurs propres mains! — O dure nécessité de la guerre! — à l'approche de l'armée du général Ankers, durant l'été de 1760.

Mais, du moins, elle n'est pas éteinte toute entière; au contraire elle revit plus glorieuse que jamais; elle ronait de ses cendres plus riante, plus jeune, plus remplie d'espérances.

Une évêché catholique, érigé en 1872, occupé par un ancien converti, Mgr. Wadhams, s'élève aujourd'hui, non loin des ruines de l'ancienne petite Mission. La belle cathédrale Ste-Marie la remplace honorablement, au nord de la rivière et au sud, la magnifique église canadienne de St-Jean-Baptiste démontre que les travaux du pauvre père Picquet ont porté d'heureux fruits. Cette église St-Jean-Baptiste fut érigée par le Rév. Père J. B. LeMercier, qui en fut longtemps le dévoué pasteur. Messire P. O. Larose, prêtre canadien d'un grand zèle, d'un pur patriotisme et d'une foi vive, a succédé aux premiers missionnaires d'Oswegatchie. Près de 3000 Canadiens-français y perpétuent le règne de la foi, dont les annales remontent à l'origine de la ville.

Les clercs de St-Viateur, et deux communautés de Sœurs enseignantes y entretiennent de bonnes écoles, fréquentées par un grand nombre d'élèves.

Sur une population totale de 13,000, les catholiques comptent pour environ 6,000, leur organisation paroissiale et scolaire y semble sur un bon pied.

En laissant le Canada, nos compatriotes, — plus heureux que les exilés Polonais, auxquels on laissait, pour toute consolation, la faculté d'emporter un peu de terre natale, sur leur poitrine, symbole précieux et unique souvenir de tout ce qu'ils avaient aimé, — nos compatriotes, dis-je, ont pu transporter au-delà des frontières, nos coutumes, notre langue, notre foi et nos sociétés nationales.

Aussi l'association St. Jean-Baptiste d'Ogdensburg y est-elle prospère. Bon nombre de Canadiens y occupent des positions lucratives dans le commerce, dans l'industrie et les arts.

S'ils ont déserté notre pays, au moins qu'ils continuent d'en faire respecter le bas le nom et d'y faire aimer la foi des premiers défricheurs de ce continent et des premiers fondateurs de la ville d'Oswegatchie.

CHARLES THIBAULT.

Février 1882.

## Agriculture.

BRIEF

### COURS D'AGRICULTURE

à l'usage des Ecoles et des Cultivateurs.

PAR LE

DR. J. M. PAQUIN, M. D.

(Suite.)

#### 4.—Egouttement.



POURQUOI l'égouttement des terres est-il nécessaire?

R. L'égouttement est nécessaire parce que les eaux qui croupissent dans les sols perdent leur oxygène, désagrègent les radicales des plantes les plus usuelles, tiennent dans l'inertie plusieurs composés salins que recè-

lent les argiles, et excitent la végétation des plantes impropres à la nourriture de l'homme et des animaux.

Q. Pourquoi faut-il que l'eau soit renouvelée?

R. Il faut que l'eau soit renouvelée parce qu'elle donne la vie ou la mort: la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre; la mort, lorsqu'elle y séjourne trop longtemps. Voilà pourquoi dans un pot de fleur on ménage toujours un trou au fond pour le renouvellement et l'écoulement de l'eau.

Q. Que faut-il conclure de ce qui précède?

R. Il faut conclure que les cours d'eau, fossés, rigoles et autres égouts doivent toujours être tenus en bon état.

Q. En quel temps se font ordinairement ces travaux?

R. Ils se font durant ou après les labours d'automne, afin que le printemps les eaux augmentées par la fonte des neiges et de la glace puissent s'écouler promptement.

#### 5.—Semences.

Q. Quelles sont les principales semences en usage dans ce pays?

R. Ce sont celles des grains ou céréales, tels que le blé, le blé d'inde ou maïs, le seigle, l'orge, l'avoine; celles des légumes, tels que les pois, les fèves, les patates, les navets, les carottes, les betteraves, etc.; celles des herbes, telles que le trèfle et le mil; celles des plantes uniquement cultivées pour se vêtir, telles que le lin et le chanvre; celles des arbres fruitiers; et enfin celles des plantes potagères de nos jardins.

Q. Le choix des semences est-il important?

R. Oui, il faut toujours faire un bon choix de semences. Pour cela, dès l'automne on aussitôt que les grains sont battus ou que les légumes se mettent en cave, on doit mettre à part ce que l'on destine pour semer, et prendre toujours les meilleurs échantillons de chaque espèce. Il faut que ceux-ci soient nets, pleins, exempts de larves d'insectes. Si les produits de la terre ne peuvent procurer de bonnes semences, il vaut mieux acheter celles-ci ailleurs. Il est souvent avantageux d'échanger ses semences avec celles de ses voisins ou provenant de terres réputées en grande valeur.

Q. Qu'emploie-t-on pour nettoyer certains grains et pour détruire les larves des insectes?

R. On emploie le chaulage ou le lavement du grain avec l'eau de chaux. Ceci est surtout nécessaire pour le blé quand il est attaqué par la mouche hessoise. Pour détruire cet insecte devenu si commun et si nuisible, il est bon aussi après la récolte de jeter de la chaux dans le champ comme on sème du grain.

Q. Qu'avez-vous à dire par rapport à la quantité et à la variété de semences que vous devez faire?

R. Par rapport à ces choses, il peut se régler sur les qualités de sa terre, et aussi sur la distance plus ou moins éloignée des villes. Par exemple, un cultivateur demeurant près d'une ville, doit plutôt spéculer sur les légumes et les plantes potagères qu'un autre qui s'en trouve éloigné. Celui qui demeure à une grande distance des marchés a ordinairement plus d'avantage à convertir une grande partie de ses produits en beurre, en fromage et en viande de boucherie, parce que le coût de transport de certains articles volumineux comme le foin peut être très élevé.

#### 6.—Instruments Aratoires.

Q. Est-il nécessaire d'avoir de bons instruments aratoires?

R. Il est nécessaire non-seulement d'avoir de bons instruments aratoires, mais encore d'en avoir plusieurs de la même espèce afin que les travaux ne languissent jamais. Lorsqu'un cultivateur n'a qu'une bêche, une pioche ou un rateau, et que par accident, il perd ces instruments, le temps

qu'il perd pour aller les acheter chez le forgeron ou chez le marchand vaut plus que le coût de chacun d'eux. Il est bien aussi qu'un cultivateur possède plusieurs outils en usage chez les ouvriers, tels qu'égoïne, tarière, vrilles, marteau, etc. Il est rare que celui qui est dans l'habitude d'emprunter ces articles soit du nombre de ceux qui s'enrichissent. Il en est de même de celui qui, pour aller faire moudre son grain au moulin est, obligé de parcourir toute une côte pour se procurer les poches dont il a besoin.

Q. Pourriez-vous nommer les principaux instruments aratoires ?

R. Ce sont la charrue ordinaire avec des roues, l'araire simple sans roues, la herse, le rouleau, la charrette de plusieurs espèces, la bronotte, le moulin à battre, le fléau, le crible, le van, la faux, la faucille, le javelier, la bêche, la pioche, la fourche de bois et de fer, la pelle, la hache, le pic, la houe à légumes et à sarcler, l'extirpateur de charbons, le crochet, les ciseaux à tondre, la serpe, la pince de fer, et quelques autres.

Q. Pourriez-vous nous citer une anecdote d'un ancien qui fait voir l'avantage d'avoir de bons instruments aratoires ?

R. On rapporte qu'un ancien fut nourri devant le peuple romain par ses voisins qui prétendaient qu'il se servait de sortilèges et de magie pour attirer dans son champ les récoltes des autres. L'accusé amena sur la place publique des instruments aratoires solides et nombreux ainsi que des animaux domestiques en bon ordre, et de plus, des garçons et des filles robustes capables de faire avec perfection toutes sortes d'ouvrages. Après avoir montré à ses juges tout ce qu'il avait amené, voilà, dit-il, ô Romains, ma magie et mes sortilèges, et plut au ciel que je pusse aussi vous montrer mes soms, mes sueurs et mes veilles. Il fut non-seulement acquitté, mais encore reconduit en triomphe.

Q. A propos d'instruments aratoires ne diriez-vous pas un mot sur les bâtisses nécessaires à un fermier ?

R. Des bâtisses convenables ne sont pas moins nécessaires au cultivateur que des perfectionnements utiles, et rien n'indique plus l'état de l'agriculteur dans un pays que le plan et l'exécution de ces bâtisses. Les principales constructions requises pour l'occupation d'une terre sont la grange, l'étable, l'écurie, la bergerie, les remises pour le bétail et les voitures, etc. Il est bon d'adopter pour ces bâtisses la forme d'un parallélogramme rectangulaire, les remises, etc., étant rangées sur les côtés est et ouest, et le côté sud clôturé où l'on peut ajouter des constructions basses pour les veaux, les cochons, la volaille, etc. On peut séparer l'espace ainsi enclos par une ou plusieurs clôtures pour différentes sortes d'animaux. La maison du cultivateur doit être placée à une distance convenable des bâtiments de manière, si

c'est possible, à commander la vue de l'intérieur de l'espace.

## 7.—Les Travaux.

Q. Est-il important que les travaux se fassent en temps et saison et de la manière convenable ?

R. Oui, et c'est en cela surtout que se trouve la conduite, la diligence et le bien-être du cultivateur. L'ouvrage qui n'est pas fait dans son temps cause toujours l'encombrement et des dommages plus ou moins grands.

Q. Pourriez-vous mentionner les principaux travaux de l'agriculture ?

R. Ce sont le labourage, l'égouttement des terres, le cloturage, les semailles, le hersage, le charroyement des engrais, la récolte, le battage du grain, la coupe du bois de chauffage, la taille des arbres fruitiers, ou d'agrément, le soin et le traitement des animaux, etc.

Q. Pourriez-vous nous dire en quel temps se font ordinairement ces divers travaux ?

R. On fait : en automne, les labours, les fossés et les rigoles ; en hiver, le batage des grains ; à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, la coupe du bois de chauffage, la taille des arbres fruitiers ou d'agrément, et les clôtures ; en avril, mai et juin, les semailles, le hersage, l'enchaussage, le sarclage, la coupe des mauvaises herbes et le charroyement des engrais ; en été et en automne, la récolte.

Q. Veuillez entrer dans quelques détails sur le meilleur labour ?

R. Dans le labour il faut considérer trois choses : 1o. La tranchée que l'on doit couper ; 2o. sa profondeur ; 3o. le degré dans lequel on doit la retourner.

Les tranches doivent être d'une largeur proportionnellement raisonnable, tirées bien droites et bien collées l'une contre l'autre. On peut les former plus larges dans un terrain mouvant et moins larges dans un terrain dur et tourbeux.

La profondeur et la largeur du sillon les plus approuvées et qu'on rencontre communément dans les champs les mieux labourés, sont dans la proportion de deux tiers au tiers ; ainsi, quand le sillon a six pouces de profondeur, il doit avoir neuf pouces de largeur, et être placé dans une légère inclinaison, ou à peu près dans un angle de 45 degrés. On considère les labours dont la profondeur excède la largeur comme une opération lente et non profitable. Quand on pique trop avant dans un mauvais sol, on court risque d'enfoncer le peu de bonne terre qu'il y a, et d'amener à la surface un sous-sol presque stérile.

Les guérêts sont généralement distribués en planches droites variant en largeur suivant les circonstances. En général celle-ci doit être de neuf pieds. Des

planches trop étroites sont nuisibles, parce que, comme la végétation ne pousse jamais aussi bien dans les raies que sur les planches, il s'ensuit que l'agriculteur perd beaucoup en faisant celles-ci trop petites. Cependant dans les sols tenaces et rétentifs on doit les faire plus étroites que dans les terres légères. Dans tous les cas, il faut porter une grande attention aux fossés et rigoles des guérêts en automne afin qu'ils soient bien nettoyés, et qu'au printemps, quand la neige fond, les eaux puissent s'écouler facilement.

Q. Quand doit commencer la saison des labours d'automne ?

R. La saison des labours d'automne doit commencer au premier jour propre au labourage. Le cultivateur qui achève tous ses labours l'automne, sera bien plus en état de faire ses travaux convenablement au printemps. La négligence et l'indolence, sous ce rapport, ont par conséquent une culture chétive et imparfaite, parce que le travail des deux saisons se faisant dans une seule, qui n'est pas toujours favorable, il arrive que tout se fait à la hâte et confusément.

Q. Est-il à propos d'enlever d'un champ toutes les pierres qui s'y trouvent ?

R. Il convient d'enlever d'un champ toutes les pierres, au moins les grosses pierres, parce qu'elles nuisent au labour ainsi qu'au hersage. Vient ensuite s'offrir un avantage évident ; c'est qu'à la place des pierres enlevées il peut croître du grain, des légumes, ou de l'herbe pour le pâturage.

Q. Pourquoi convient-il de bien herser un champ ?

R. C'est afin d'arracher les mauvaises herbes, couvrir convenablement la semence et faire que celle-ci prenne aisément racine. Lorsque la terre est dure, on peut aussi se servir du rouleau pour émousser et niveler. Par ces moyens la terre devient plus maniable, et plus actif est le suc qu'ils la mettent en état de procurer aux plantes. La herse double tirée par deux bons chevaux est en général préférable à l'ancien triangle.

Q. Comment se fait la culture des légumes, les pois exceptés ?

R. La culture des légumes, ainsi que du blé d'inde ou maïs, se fait ordinairement par sillons tirés à la charrue, à une distance suffisante pour l'enchaussage. La distance où l'on pose les germes ou la graine varie de quelques pouces à un pied selon la grosseur du produit. Les patates se sèment ordinairement entre six à neuf pouces, et le blé d'inde de pied en pied. Il faut avoir soin d'ébourgeonner celui-ci, c'est-à-dire enlever la seconde tige qui pousse au pied, si l'on veut que l'épi soit bien fourni. Le sarclage et l'enchaussage sont, pour le blé d'inde et les légumes, des conditions essentielles.

Q. Faut-il apporter une grande attention aux clôtures ?

R. Oui, celui qui, le printemps néglige



de mettre ses clôtures et ses barrières en bon ordre, s'expose souvent à voir toute sa récolte dévorée en un seul jour par ses animaux ou ceux de ses voisins.

Q. Quelles sont les mauvaises herbes les plus communes et quels sont les moyens de les détruire ?

R. Parmi les mauvaises herbes se trouvent les chardons, les marguerites, les chicorées, les chéridoines, l'endive et la moutarde, et parmi les plantes nuisibles se trouvent aussi la folle-avoine et le chien-dent.

Les moyens propres à détruire les mauvaises herbes sont : une culture soignée, l'entre-ien régulier des fossés et des rigoles, la rotation des cultures, la prairie, et enfin la coupe et l'enlèvement de ces plantes parasites avant leur floraison.

Q. N'y a-t-il pas quelque loi en vigueur touchant la destruction des mauvaises herbes ?

R. Oui, d'après cette loi toute personne peut requérir, sous peine d'amende, par un avis spécial, tout propriétaire ou occupant de terrain, de couper et détruire, entre le 20 de juin et le 1er août, toutes espèces de mauvaises herbes.

Q. Comment faut-il prendre son travail pour que la santé n'en souffre pas ?

R. Il faut le prendre avec modération et patience, et avec des intervalles convenables de repos. "Qui va doucement va loin," est un ancien proverbe toujours vrai. Il n'y a que les paresseux qui font tout à la hâte pour se débarrasser au plus vite. Un cultivateur qui sait faire chaque chose en son temps, qui est muni d'instruments convenables et qui sait tout prévenir d'avance, n'est jamais accablé d'ouvrage. Le travail auquel il s'accoutume de bonne heure devient pour lui non-seulement nécessaire à la santé, mais encore un agrément.

(A continuer.)

## Maximes et Pensées.

Dans la vie humaine, chacun a une mission et des devoirs : nul de nous ne vit exclusivement pour soi ; l'existence de chacun est liée à celle des autres par des obligations réciproques : des *droits*, des *devoirs*, des *lois*.

\* \* \*

La religion bien comprise et bien pratiquée rend sévère pour soi et indulgent pour les autres.

## Biographies.

[Pour l'Album des Familles.]

L'HON. J. A. MOUSSEAU,

Secrétaire d'Etat.

*Mens sana in corpore sano.*



U second siège de la seconde rangée des pupitres, à la droite de l'Orateur, nous trouvons le représentant du comté de Bagot.

Le front large, l'œil vif, le regard intelligent, la lèvre souriante, l'air parfaitement satisfait de lui-même et même de ceux qui

l'entourent, le Secrétaire d'Etat siège avec toute la dignité due à la haute position qu'il occupe.

Cet honorable Monsieur partagé avec l'honorable M. Mackenzie, l'honneur d'être un *self-made man*.

Il n'a pas eu l'avantage de faire un cours d'études classiques ; mais si l'académie de Berthier ne lui a enseigné ni le grec ni le latin, il a su y puiser un amour du travail qui ne l'a jamais abandonné et il a su acquérir par lui-même, de grandes connaissances ignorées par bien d'autres dont la richesse a été favorisée de tout ce que la richesse peut apporter de secours, au printemps de la vie.

M. Mousseau est né en 1838 et arriva à Montréal en 1857.

Il regarda autour de lui et sut faire un choix judicieux entre ceux des jeunes gens de son âge qui avaient le moyen de s'amuser et ceux qui n'ayant à compter que sur eux-mêmes, donnent toute leur énergie au travail et aux études sérieuses.

Celui qui devait aider si puissamment un jour à détrôner un Lieutenant-Gouverneur, découvrit de suite le secret de n'étudier son droit que sous des avocats qui devaient laisser le barreau pour monter sur le Banc Judiciaire, ainsi il eut successivement pour patrons les honorables juges L. A. Olivier, T. K. Ramsay, L. T. Drummond et Louis Bélanger.

Admis au barreau en 1860, il forma une société avec feu Ludger Labelle, jeune homme de rares talents, enlevé trop tôt à l'amitié de ses amis.

Il pratiqua ensuite en société avec M. L. O. David, et c'est en collaboration avec

ce dernier qu'il fonda l'*Opinion Publique* en 1870. Même avant cela, en 1862, il avait contribué à la fondation d'un autre journal, *Le Colonisateur*, en collaboration avec l'honorable M. Chappleau, Ludger Labelle, L. O. David et quelques autres.

En 1867, M. Mousseau publia une brochure dans laquelle il défendit chaleureusement le projet de la Confédération, projet si violemment attaqué par l'Opposition d'alors.

Nous avons aussi de lui une autre brochure : "Cardinal et Duquet, victimes de 1837-38."

Comme écrivain, M. Mousseau ne manque pas d'un certain talent, digne d'être favorablement apprécié, et il a même écrit des articles de haute portée sur notre politique canadienne, et si son style n'était pas toujours marqué au cachet de la plus grande élégance, rendons-lui cette justice de dire qu'il vengeait dans le journalisme de l'axiome tant redouté au Palais : "La forme emporte le fonds."

En 1873, M. Mousseau fut fait Conseil de la Reine ; cette nomination fut bien accueillie de ses confrères du barreau.

Il avait été chargé de représenter le Procureur-Général en plusieurs occasions et représentait encore la Couronne, dans le district de Montréal, lorsqu'il fut appelé à la présidence du Conseil.

On peut dire sans flatterie que M. Mousseau sut s'acquérir bien vite une position très honorable au barreau, il mérita la confiance de ses clients et l'estime de ses confrères. Il est ce que nous pouvons appeler un *avocat plaidant*. Connaissant parfaitement son droit, toujours sûr de lui-même, il expose une question avec beaucoup de lucidité et il a l'avantage de parler sur un ton d'autorité qui ne manque jamais de bien servir sa cause.

Comme l'honorable M. Langevin, l'honorable M. Mousseau ne s'attache pas aux grands mouvements d'éloquence. Il ne vise pas à soulever l'enthousiasme, il lui faut quelque chose de plus solide, et s'il lui est arrivé quelquefois de ne pas toujours croire exactement tout ce qu'il disait, il est un fait bien certain qu'il a souvent réussi à le faire croire aux autres.

Aux élections générales de 1874, M. Mousseau fut envoyé à la Chambre des Communes par le comté de Bagot, dont il est encore le mandataire en Chambre.

Il est un de nos plus redoutables joueurs dans les luttes politiques, où il a toujours paru au premier rang et où il a toujours montré beaucoup de tact et déployé beaucoup d'énergie.

Alors qu'il n'était encore qu'étudiant en droit, M. Mousseau s'était dit qu'il arriverait à être membre du Parlement, et comme il ne doute jamais de rien, il trouva tout naturel d'aller prendre son siège à la Chambre des Communes. Arrivé là, il se demanda pourquoi lui aussi ne serait pas un peu ministre à son tour, il n'y vit aucune objection et il est maintenant



*W. H. H. H. H.*



Carl Oskar Platen

Secrétaire d'Etat. Je ne sais réellement pas quel rêve il fait en ce moment, mais je suis à peu près certain que ce rêve se réalisera.

M. Mousseau est sincèrement conservateur et il s'est dévoué pour le parti qu'il soutient ; s'il l'eut voulu, il serait maintenant bien et dûment casé pour le reste de ses jours, mais il faut les vicissitudes et les angoisses de la vie active à cette imagination ardente. Le jour où il ne trouvera rien de difficile à entreprendre, il mourra, et il n'y a rien chez lui qui puisse faire présumer la moindre intention d'en arriver de sitôt à une semblable détermination.

M. Mousseau est membre honoraire du Club Cartier, de Montréal, et compte parmi les chefs conservateurs en qui la jeunesse a le plus de confiance.

Il plaida fortement en faveur d'une amnistie complète pour ceux qui furent impliqués dans les malheureux événements qui porteront tant de troubles dans le Nord-Ouest, avant l'établissement du gouvernement responsable dans ce pays.

On sait la part active que M. Mousseau a prise dans la fameuse affaire Letellier. Il est l'auteur de la motion qui porte son nom : " La motion Mousseau."

Evitons tout commentaires à ce sujet, n'évoillons ni les regrets des uns, ni les accents de triomphe des autres, mais constatons, sans crainte d'être contredit, que M. Mousseau a largement contribué à remettre le pouvoir aux mains des conservateurs dans la province de Québec.

M. Mousseau est le fils de Louis Mousseau, écuyer, de Borthier, et de Dame Sophie Duteau de Grandpré, et petit-fils de feu Alexis Mousseau, écuyer, qui fut pendant plusieurs années représentant du comté de Warwick, avant l'Union des Canadas. Il épousa demoiselle Marie-Louise Herselio, fille aînée de feu Léopold Desrosiers, écuyer, notaire.

Dans la vie privée, M. Mousseau est un homme aux manières affables. Il cause très volontiers sur n'importe quel sujet et a le soin de garder sa gravité pour les séances du Conseil ou le silence de son cabinet d'étude.

L'honorable M. Mousseau peut donc regarder en arrière et contempler avec un sentiment de légitime orgueil le chemin qu'il a parcouru. C'est un compatriote qui nous fait honneur et sur l'honorabilité duquel tout le pays peut compter.

CHARLES OUMET.

#### PENSEES.

Tout cœur pur attire à lui.

\*\*\*

Le désappointement marche en souriant derrière l'enthousiasme.

Madame de Staël.

(Pour l'Album des Familles.)

## L'HONORABLE A. P. CARON, C. R.,

Ministre de la Milice.

*Suaviter in modo. Fortiter in re.*



Le ministre de la Milice a été richement doué de la nature; car il reçut en partage le don de savoir se faire aimer.

On est fasciné par les manières engageantes de ce gentilhomme de haut ton.

M. Caron appartient à l'une de nos premières familles canadiennes.

On sait dans quel deuil fut plongée la Province de Québec en apprenant la mort du lieutenant-gouverneur René-Edouard Caron.

La perte de ce grand citoyen a eu pour conséquence de faire naître bien des regrets et aussi bien des amosités, qui n'auraient jamais existé si la Providence ont voulu que ce citoyen distingué eût été conservé pour plus longtemps encore au respect et à l'amour de ses concitoyens.

On lira avec plaisir et surtout avec orgueil le document suivant, que je me suis procuré :

Armes Nobiliaires,

46, rue Lafitte, Paris,

30 juillet 1873.

"CARON."

"Arme" d'argent à la bande d'azur semé de lys d'or.

"L'Écu" timbré d'un casque de chevalier, de face orné de ses lambrequins aux couleurs de l'eau.

"Support." Deux Sauvages.

"Cimier." Une fleur de lys d'or.

Jetons un dernier regard sur la tombe du Père et essayons de bien faire connaître le Fils :

Joseph-Philippe-René-Edouard Caron est né à Québec en 1843. Il commença ses études au Séminaire de Québec et fut ensuite, tour à tour, élève de l'Université-Laval et de l'Université McGill où il obtint le titre de bachelier en droit civil, en 1865.

Admis au barreau, M. Caron fut de suite à la tête d'une nombreuse clientèle, et fait encore partie de la société légale de Andrews, Caron et Andrews.

Il obtint, au barreau, des succès qui ne sont pas oubliés, maintenant que les soins de la politique absorbent tout son temps. En 1867, il fut élu vice-président de la Société Littéraire et Historique de Québec.

Aux élections générales de 1872, M. Caron fut défait dans le comté de Bellechasse : il avait pour adversaire l'honorable juge Fournier, maintenant au banc des juges de la Cour Suprême.

Lorsqu'en 1873, l'honorable M. Chauveau, alors Premier Ministre de la Province de Québec, fut appelé au Sénat, l'honorable M. Caron se présenta et fut élu dans le comté de Québec. Il avait pour adversaire l'honorable Isidore Thibeaudeau. M. Caron est un homme ferme dans ses déterminations et n'admet jamais les demi-mesures.

Il se présenta comme conservateur et défendit chaleureusement la conduite de son chef, Sir John A. Macdonald, dans toute cette triste affaire du Pacifique qui a mis le pays en feu et qui n'a réussi à amener que le triomphe passager du parti libéral : *Contempta scintilla sæpe magnum incendium excitat.*

M. Caron fut nommé Conseil de la Reine en mai 1879.

Le 25 juin 1867, M. Caron épousa Demoiselle Alice Baby, fille unique de feu l'honorable M. François Baby, qui, pendant plusieurs années, représenta la division Stadacona, au Conseil Législatif de Québec.

L'honorable M. Caron reçoit en grand seigneur et Madame Caron sait faire dignement et avec amabilité les honneurs de sa maison. Elle sait seconder son mari et partage avec lui l'art de se rendre aimable. Le fait est qu'on ne peut avoir l'honneur de visiter cette estimable famille, sans en emporter les meilleurs souvenirs.

L'honorable M. Caron a été créé et mis au monde pour être un ministre de la milice canadienne. A voir M. Caron on est porté à le croire brusque et hautain ; il a la vue très basse, ce qui le force parfois à froncer le sourcil, il y a dans toute sa personne une attitude qui commande un respect parfois mêlé de crainte, puis on est tout surpris de se trouver à l'aimer, presque familièrement, dès qu'on a appris à le connaître. Je vois en cela un point de ressemblance entre le Ministre de la Milice et notre milice canadienne : à la voir sur le papier on la croirait formidable et on est tenté de trembler de tous ses membres à la pensée des dangers que l'on pourrait courir si nos miliciens n'existaient pas, puis, quand on a bien connu la situation on finit par se dire que nos miliciens sont d'excellents gars et qu'il n'a jamais existé de dangers que dans notre imagination.

L'honorable M. Caron est très populaire dans son comté de Québec où il a été élu

par acclamation en 1873 et ré-élu en 1874.

Le Ministre de la Milice a des idées larges. Il aime la discussion franche et honnête de toute question politique dont la solution pourrait tendre au bonheur et à la prospérité de son pays.

Il partage, avec l'honorable procureur-général de la province de Québec, ce rare mérite des avoir toujours assez respecter les opinions de ses adversaires pour toujours être en droit d'exiger le respect dû aux opinions qu'il émet. Comme le comporte sa devise, il sera conciliant quant à la forme, mais ferme quant au principe. C'est sans doute en suivant ce noble maxime qu'il est arrivé au poste honorable qu'il remplit si dignement aujourd'hui.

Un avenir brillant est réservé à ce compatriote distingué et si les vœux de ses amis peuvent être exaucés, il ne rencontrera, dans une longue carrière, que prospérité et bonheur.

CHARLES OUMET.

## LA CROIX !

ou

## Les deux Volontés.

LA VOLONTÉ DE DIEU.—NOTRE VOLONTÉ.

Qu'est-ce que la Croix ?

Ce sont deux volontés dont l'une croise l'autre : la volonté de Dieu et la nôtre.

La volonté de Dieu est claire, droite, descendant du ciel et remontant au ciel.

La nôtre est obscure, incertaine, toujours en travers de celle de Dieu et la coupant pour cela en deux.

\* \*

Réunissons notre volonté avec celle de Dieu, renfermons-la dans la sienne, et les tourments de notre âme disparaîtront. Il est vrai que les douleurs et les larmes ne cesseront pas, mais la croix disparaîtra.

## PENSEES.

Le culte des morts est le culte de l'âme. Honorer la mémoire des morts, c'est faire acte de foi en la vie éternelle.

\* \*

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

LA BRÛÈRE.

## Bibliographies.

Rapport annuel de la Société Littéraire et Historique de Québec, pour l'année 1880-81.



ETTE importante Association littéraire continue toujours avec succès la publication des Mémoires et Documents historiques du Canada, et chaque année elle nous enrichit d'un Document ou d'une Relation qui vient augmenter ainsi la valeur de nos bi-

bliothèques publiques ou privées. M. J. M. Lemoine, président de l'Association, ne néglige aucune occasion de faire profiter au public lettré du fruit de ses recherches et des travaux de ceux qui l'entourent dans cette noble et patriotique mission.

Nous devons à cette Association les ré-impressions qui suivent :

1o. Mémoire sur le Canada, depuis 1749 jusqu'à 1760, relatant ce qui se passa durant la guerre de sept ans et sous le gouvernement anglais. Ce Mémoire renferme des Cartes et Plans lithographiés.

2o. Collection de divers Mémoires sur l'histoire du Canada, depuis sa fondation jusqu'à la Conquête, d'après des manuscrits obtenus aux Archives de Paris. Ce volume in-8o, renferme huit Mémoires particuliers.

3o. Voyages de Jacques Cartier, de Roberval, de Jean Alphonse, etc., suivis de la description de Québec et de ses environs, lors de l'établissement du pays, en 1608, par Champlain.

4o. Mémoire du Sieur de Ramsay, commandant à Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18 septembre 1759, d'après un manuscrit copié aux Archives du Bureau de la marine, à Paris.

5o. Divers Mémoires et Documents se rattachant au siège de Québec et autres campagnes du Canada, formant un volume in-8o, composé de sept Mémoires différents.

6o. Autres Mémoires, se rattachant à l'histoire de Montréal, au voyage d'Iberville, au siège de Québec, aux opérations de l'armée américaine, et autres sujets particuliers.

7o. Une série de Documents historiques concernant la guerre de sept Ans et la Campagne de 1775, avec le journal du Siège de Québec, par Claude Panet.

8o. Enfin divers Documents et Mémoires relatifs à la guerre de 1812, qui complètent la longue liste des Documents publiés par la Société Historique de Québec, depuis sa fondation.

Le Journal Musical, publié dans les deux langues, par MM. Boucher et Pratte.

Nous accusons réception des septième et huitième livraisons de cette précieuse publication, laquelle publie une galerie artistique des célébrités européennes qui accompagne le journal. Celle que nous avons reçue est la reproduction du tableau remarquable de M. Brispot, les *Chanteurs au Lutrin*, qui valut à son auteur un si légitime succès à l'Exposition des Beaux Arts, en 1876. On s'abonne à Montréal, chez MM. Boucher et Pratte, 280, rue Notre-Dame, Montréal.

L'Album Musical, publié mensuellement à Montréal, par MM. A. Filiatrault et Cie.

La livraison de Février, que nous venons de recevoir, renferme deux divisions distinctes ; l'une concernant des articles sur la musique et la littérature qui s'y rattache ; et l'autre contient la reproduction des principales compositions musicales de l'époque. Voici, d'ailleurs, le sommaire de cette livraison :

*Musique.*—*Chants Canadiens* (Chœur) par E. Gagnon.—*Lilliput*, polka, par Fahrbach.—*O ma charmante*, mélodie, par F. J. Prume.—*Marche*, pour l'orgue, par S. Clark.—*Panis Angelicus*, solo, par Weber.—*Petits Oiseaux*, mélodie, par M. Hachece.

*Littérature*—Chronique des Concerts, par X...—Du mouvement musical au Canada, par G. Smith.—Revue mensuelle et reproductions.

Le Journal des Campagnes, édition hebdomadaire du *Courrier du Canada*, Québec, Léger Brousseau, éditeur-proprétaire.—Abonnement annuel \$1.00.

Nous avons reçu les deux premiers numéros de ce journal, dont chaque numéro contient 16 grandes pages de matières à lire très intéressantes, et nul doute que cette publication va atteindre une circulation très étendue dans la province de Québec, tant à cause du prix excessivement bas de l'abonnement, que pour la quantité considérable de matières variées que renferme cet important journal. C'est la reproduction des articles de fond, nouvelles parlementaires, politiques et autres, publiés dans l'édition quotidienne du *Courrier du Canada*, chaque semaine. Les feuillets littéraires sont bien choisis et très énumérants.

*Mes Vers*, par M. J. A. Bélanger, d'Ottawa. Un beau volume in-8o.—Prix, 50 centins par exemplaire.

Nous accusons réception du livre intitulé : *Mes Vers*, que vient d'en publier l'auteur. La majeure partie de ce répertoire est inédite, et l'impression du livre fait honneur à l'imprimeur, M. A. Bureau, qui a su enjoler et bien co-ordonner les fragments poétiques de l'auteur. N'ayant pas encore eu le temps de lire cette œuvre, nous nous contentons d'en accuser réception tout simplement.

## Collaboration.

[Pour l'Album des Familles.]

## LA PRIÈRE.

*Oportet semper orare  
et nunquam deficere.*

LE Catéchisme définit la prière : une élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, pour lui rendre nos devoirs et lui

demander nos besoins.

Voilà le principe de la prière du chrétien. Puis dans un sens plus large, plus étendu, plus grand, le mot *prière* signifie aussi tout acte religieux pour lequel on s'adresse à Dieu pour reconnaître son souverain domaine sur toutes les créatures et solliciter les faveurs qui nous sont nécessaires ; elle est de plus une demande à titre de grâce à quelque saint ou à quelque personnage en qui nous avons confiance, et que l'on croit capable de nous venir en aide.

Depuis les temps les plus reculés, la prière a été regardée comme un moyen puissant d'élever l'âme, de l'affermir dans les bonnes résolutions, et de la consoler dans le malheur.

Abraham, Jacob, David, Salomon, Moïse, Elie, Jérémie, Isaïe, etc., patriarches et prophètes, furent tous de fervents apôtres de la prière, et l'on pourrait même dire que leur vie ne fut qu'une oraison continuelle.

En lisant les *Psaumes* et les *Cantiques* que le Roi-Prophète a composés, nous admirons le repentir si touchant, l'humilité profonde et la foi inaltérable du serviteur de Dieu qui voit dans l'avenir la venue du Messie promis à ses pères, et après lequel son âme ardente et pieuse soupire, comme le cerf alléré après l'eau des fontaines.

En effet, le livre des psaumes est regardé comme le précis de toute l'Écriture sainte et il renferme des beautés que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Pour prier à l'Éternel, Salomon ne se contenta pas de lui bâtir un temple magnifique, qui a fait l'admiration de l'univers, il voulut de plus éterniser ses louanges, et composa le livre des *Proverbes*, celui de l'*Écclésiaste* et du *Cantique des Cantiques*, qui tous forment un éminent recueil de prière et de sagesse.

Et Moïse aussi pria sur la Montagne

de Sinaï lorsqu'il reçut, à l'éclat et des tonnerres, la loi du Seigneur, qu'il grava sur les Tables de Pierre pour la transmettre intacte au peuple de Dieu, dont il fut l'immortel législateur.

Puis, le passage de la mer Rouge, l'eau du rocher, la manne du désert, etc., ne sont-ils pas des effets évidents de la puissance de la prière de ce grand serviteur de Dieu ?

La Vierge-mère, Saint-Joseph, les bergers, les rois Mages, les anges du Très-Haut, priaient près du berceau de l'Enfant-Dieu, dans l'étable de Bethléem.

Le divin Rédempteur des hommes a souvent prié lorsqu'il était sur la terre ; il recommandait la prière à ses Apôtres et leur fit même un reproche de ne pas prier assez : Veillez et priez, leur dit-il, afin que vous n'entriez pas en tentation.

Puis, au jardin de Gethsémani, il se prosterna contre terre ; et il pria... Sur la Croix, il pria pour ses bourreaux : il pria son père en disant : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé !* Enfin, en expirant, il répétait encore cette prière affectueuse : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.*

Oh ! oui, la prière est toute puissante auprès de Dieu ! La Madeleine a prié, Saint-Pierre a prié, le bon Larron a prié, et, sur la croix, il disait à Jésus : *Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume.* Et Jésus lui dit : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.*

Et toi aussi, Judas Iscariote, si, au lieu d'aller te pendre, après ta trahison, tu avais prié, tu serais aujourd'hui avec le bon Larron dans le royaume des cieux !

## II

Mais comment doit-on prier ?

Cette importante question est résolue en peu de mots par l'Évangéliste Saint-Mathieu qui, en nous donnant les principales règles de la prière, s'exprime ainsi : (1)

« Et lorsque vous priez ne soyez pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues, et au coin des rues, pour être vus des hommes ; en vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense.

« Mais vous, lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre père en secret : et votre père qui voit dans le secret, vous le rendra.

« Et, en priant, ne parlez pas beaucoup, comme les païens : car ils s'imaginent qu'à force de parler ils seront exaucés.

« No leur ressemblez donc pas. Car votre père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez !

C'est donc ainsi que vous prierez : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, etc., etc., etc.*

(1) Évangile de Saint-Mathieu, ch. VI, vers. 5 et suiv.

C'est l'oraison dominicale, la plus excellente de toutes les prières.

Il semble que notre divin Sauveur ne peut se lasser de nous inviter à prier.

*Demandez, dit-il, et vous recevrez.*

*Cherchez et vous trouverez.*

*Frappez et l'on vous ouvrira.*

*Priez, de peur que vous ne succombiez à la tentation.*

*Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure que le fils de l'homme viendra.*

*Si plusieurs sont assemblés pour prier en mon nom, je serai au milieu d'eux.*

*Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné comme par surcroît.*

*Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous sera accordé, etc., etc.*

La prière est aussi un baume salutaire qui fortifie l'âme de celui qui prie, exalte les sentiments de son cœur et semble lui laisser entrevoir alors la beauté des célestes parvis, il s'écrie :

Source ineffable de lumière,  
Verbe, en qui l'Éternel contempla sa beauté ;  
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,  
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté,  
Lève-toi, soleil adorable !

Aussi, dans ses transports d'amour céleste, Saint-Augustin disait :

« O mon Dieu, combien versais-je de larmes par la vive impression que faisaient sur moi les hymnes et les cantiques que j'entendais chanter dans l'église, à votre louange !

« En même temps que ces chants si doux, ô mon Dieu ! frappaient mes oreilles, votre vérité coulait et s'insinuaient dans mon cœur, et y excitait les sentiments d'une piété aussi vive que tendre et délicate ; je fondais en larmes, et ces larmes mêmes étaient ma consolation et mes délices. »

Cependant, ce n'est pas seulement dans les temples élevés à la gloire du Très-Haut et à la lumière bénie de son soleil que l'on chante les louanges du Seigneur ; souvent, au milieu de la nuit, dans des monastères, dans des couvents, le chœur de l'église s'illumine, des religieux couverts de robes blanches, ou des religieuses vêtues de noir, s'agenouillent dans leurs stalles, pareils aux statues de marbre qui prient sur les tombes, et chantent des hymnes et des cantiques en l'honneur du Dieu trois fois saint.

Ces pieux concerts où l'on distingue la voix vibrante de ceux qui montent encore à la vie, et la voix cassée de ceux qui descendent les marches rapides de la mort, sont vraiment sublimes, ils s'élèvent au-dessus du torrent de la vie, au-dessus des tempêtes du monde ; ils s'élèvent jusqu'à Dieu et semblent ne plus tenir à la terre que par l'espérance d'un séjour meilleur qui leur est depuis longtemps assuré.

Lorsque l'on entend ces religieux et ces religieuses solitaires, oubliés du monde et



se ressouvenir de lui dans leurs prières et le placer sous la miséricorde de Dieu, comment ne pas songer à l'homme d'autrefois, qui s'est dit :

“ Au milieu des nuits j'invoquerai le Seigneur. A l'heure où la débauche allume ses flambeaux, j'allumerai les cierges de l'autel, à l'heure où le méchant médite son crime, où le coupable sent ses remords, où le pauvre souffre sans lumière et sans amis, je prierai pour le pauvre, pour le coupable, pour le méchant, je prierai pour ceux qui sont morts, et pour ceux qui vont mourir ; je prierai pour les malheureux afin qu'ils espèrent, pour les heureux de crainte qu'ils n'oublient.”

Et cette prière se répète chaque nuit, d'année en année, de siècle en siècle, par des milliers de voix, dans une foule de cloîtres et de retraites souvent ignorés, et elle se perpétuera ainsi jusqu'à la fin des temps.

### III

Les pèlerinages, les processions, les bénédictions des champs, des édifices et des travaux publics, sont encore des prières qui élèvent l'âme et qui ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu, quand elles sont faites dans les conditions requises ; aussi voit-on très souvent qu'il se plaît à les exaucer de la manière la plus éclatante.

Nos pèlerinages à la *bonne Sainte-Anne*, surtout, sont vraiment admirables quand, par un beau jour d'été, une foule admirable se réunit de bonne heure sur nos quais, prend place sur un joli bateau à vapeur, tout blanc et pavoisé pour la circonstance, et, à l'heure dite, tourne lentement aux sons de la musique : *Nous vous invoquons tous, etc.* Puis, aussitôt après, l'on entend un chœur puissant faire retentir les airs de l'hymne sublime : *Ave, Maria stella, etc.*, et vogue la nacelle sous l'égide de l'*Etoile de la mer* et de sa sainte mère.

Ensuite vient le chapelet récité en commun, puis le chant des litanies de Sainte-Anne ou de la Sainte-Vierge, auquel chacun s'empresse de prendre part, selon ses facultés, car la volonté ne manque jamais. Et tous répètent à l'envi : *Ora pro nobis, Sainte-Marie, priez pour nous, Mère du Créateur, priez pour nous, Mère du Rédempteur, priez pour nous ; Vierge fidèle, arche d'alliance, refuge des pécheurs, santé des malades, consolatrice des affligés, priez pour nous !*

Puis, chacun fait son examen de conscience, récite le *Confiteor*, et l'on entonne le *Miserere mei, Deus, secundum misericordiam tuam, etc.*

Il existait autrefois une ancienne et pieuse coutume (je ne sais si elle est encore suivie) parmi les habitants des campagnes de la province de Québec, lors de l'érection de quelque bâtiment un peu considérable chez les cultivateurs.

Ce travail se faisait et se fait encore gé-

néralement par une corvée, à laquelle les voisins et quelques parents et amis sont invités de prendre part, et l'on s'y rend toujours en assez grand nombre, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Je me souvient d'y avoir assisté étant encore bien jeune et ce souvenir n'est jamais sorti de ma mémoire. Lorsque tous le bois de charpente fut prêt et rendu sur la place, l'un des anciens de la réunion, vieillard aux cheveux blancs, ôta son chapeau, tous l'imitèrent et se mirent à genoux ; il récita alors d'une voix ferme le *Veni, sancte Spiritus, etc.* le *Pater* et l'*Ave, Maria*, et le *levage* commença et se continua jusqu'à la fin sous la protection de l'Esprit-Saint et de Marie.

Pieuses coutumes de nos ancêtres, que ne demeurez vous toujours profondément gravées dans le cœur de leurs enfants !

O souvenir du jeune âge sitôt écoulé...  
*Dies mei sicut umbra declinaverunt ; et ego sicut femur arui. Ps. 101.*

Mes jours ont décliné comme l'ombre, et je me suis fané comme l'herbe fauchée !

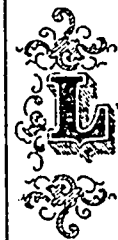
Puis, enfin, les processions religieuses et les bénédictions publiques et solennelles sont bien la dernière et la plus sublime expression de la prière ardente qui, avec l'encens, monte jusqu'au pied du trône de l'Eternel et donne un avant-goût de la félicité dont jouiront les élus dans la céleste patrie.

La puissance, les charmes et les délices de la prière se font plutôt sentir qu'ils ne peuvent s'exprimer et pour résumer toute cette pensée en un seul mot, empruntons celui de Louis Vouillot qui, quelque temps après sa conversion, disait : “ Et je trouve, pour ma part, que rien n'ouvre l'appétit comme un *Benedicite*.”

A. L. DESAULNIERS.

IIIe Dimanche du Carême, 1882.

## Nécessité de l'Éducation.



L'HOMME a besoin de pain pour le corps, d'instruction pour l'esprit, d'amour pour le cœur.

Mais l'homme seul, abandonné à lui-même, ne peut rien, ne sait rien. Il naît faible, ignorant, incapable de pourvoir à ses besoins. Non-seulement apprend-il péniblement à faire un bon usage de ses forces et à développer ses facultés, mais il lui faut encore l'existence, la protection, la direction des autres. Et c'est particulièrement dans l'enfance et dans la jeunesse qu'il a besoin du secours de ses semblables.

C'est ce concours qui constitue l'éduca-

tion, que l'on peut définir ainsi : L'art de faire passer l'homme de l'état de savoir et d'action.

Et, comme dans l'homme il faut distinguer le corps, l'intelligence et l'âme, l'éducation comprend trois parties distinctes, mais dont l'action simultanée et inséparable doit le conduire au but qu'il se propose.

Une éducation *complete* consiste à donner à l'homme physique la santé et la vigueur, à communiquer à l'homme raisonnable les connaissances qu'il doit posséder, à lui inspirer de l'affection pour les objets qu'il doit aimer et à diriger son action vers les devoirs qu'il doit pratiquer.

L'homme intelligent entend, comprend, connaît ; l'homme moral (la conscience) aime et agit ; l'homme physique (le corps) obéit aux ordres de l'intelligence et de la conscience : c'est une machine dont l'âme est le moteur, c'est l'exécuteur de ses ordres.

Le corps est l'instrument, le serviteur de l'âme ; pour qu'il puisse bien remplir cette fonction, il doit être nourri, conservé ; les organes doivent être fortifiés, exercés. Les soins donnés au corps, en vue d'en faire un bon serviteur physique.

Pourvoir au besoin de l'intelligence, la cultiver, afin de lui conserver sa supériorité naturelle sur les organes, c'est l'éducation intellectuelle.

Guider l'homme moral dans la voie qu'il doit suivre pour atteindre sa destinée constitue l'éducation morale.

L'éducation physique perfectionne le corps, l'instrument sans lequel l'âme ne pourrait rien faire.

L'éducation intellectuelle rend l'homme capable de commander au corps et de s'élever au-dessus des objets matériels.

L'éducation morale dirige l'âme dans l'exercice de ses facultés, et dans le commandement qu'elle exerce sur les organes.

Ces trois parties de l'éducation doivent concourir au même but et se prêter un appui réciproque.

B. LIPPENS.

## GAMBETTA

OU LES

### Petits fils de Gargantua.

Gargantua, dit-on, dès sa plus tendre enfance absorbait des monceaux de viandes et de vins, Mais il ne songea pas à dévorer la France !

Bien plus gloutons que lui sont nos Républi- [cains

Et tous ces avocats dont l'estomac vorace

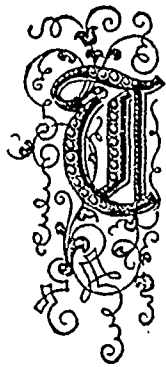
Trouve bon d'engloutir brebis, troupeaux, pas- [teurs,

Trésor public, emplois, noblesse et populace, Assemblée... en un mot tout. Quels escamo- [teurs !

G. FISGOR.

[Pour l'Album des Familles.]

## DES TRAVAUX PUBLICS.



**D**out bon patriote doit être désireux de connaître ces grands travaux qui font la prospérité d'un pays, par le développement donné à l'industrie, au commerce et aux voies de communication ; par d'importantes améliorations dans la navigation intérieure. Cependant, à part les spécialistes, peu se livrent à l'étude nécessaire, propre à donner cette connaissance si désirable.

Comment, en effet, à moins d'avoir beaucoup de loisir, ou la patience d'un bénédictin, affronter la lecture attentive et l'analyse soignée de ces livres bleus qui viennent tous les ans s'abattre sur le pays, et dont les membres du Parlement gratifient leurs électeurs, lesquels, en général, les serrent dans une armoire pour ne plus les revoir ni les lire.

Cependant, de temps à autre, par suite de quelque circonstance spéciale, quelqu'un se livre à cette étude, et il en résulte un travail précieux, où, sous une forme plus succincte, les données générales couvrant une période prolongée se trouvent en quelque sorte condensées, et permettent d'embrasser sans effort et d'un coup d'œil, pour ainsi dire, le développement d'un pays dans les diverses branches d'administration.

Ces pauvres livres bleus ! il ne faut pourtant pas leur laisser pour tout partage un si maigre sort.

Ils représentent une somme de travail digne d'une appréciation plus intelligente et plus patriotique. Et, d'ailleurs, plusieurs d'entre eux vont porter au loin l'histoire du progrès du pays. Les vieux pays sont comme les vieux parents ; ils s'intéressent aux jeunes peuples qui désirent faire leur chemin sous le soleil, et font de louables efforts dans cette direction. Alors, ils leur disent : " Conte-nous votre histoire, vos affaires, et nous vous conterons les nôtres." Or, l'histoire de ces affaires, cela se raconte dans les livres bleus. Donc, échangeons nos livres bleus. Et voilà comment nos volumes traversent les frontières et les mers et nous apportent, en retour, des données précieuses sur les œuvres du génie civil des autres nations.

Ceci étant dit, il me reste à vous faire part de quelques données que j'ai recueillies dans un livre bien écrit, publié il y a

déjà quelques années, pour faire connaître à l'Europe les voies de communication de la France. Le point intéressant, à mon avis, dans ces données, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la transformation de la méthode effective des grands travaux publics, découlant de la transformation du régime administratif.

Nous y voyons que les premiers travaux pour établir une navigation artificielle dans les Gaules ont été faits par l'administration romaine, qui y employait ses soldats, alors que la guerre leur laissait du temps libre.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, les anciennes corporations batelières qui, après avoir eu le contrôle du transport des denrées, sur les rivières de France, notamment la Loire, la Seine, le Rhône et la Moselle, étaient presque entièrement disparues, reviennent à la surface pour, au moyen d'une association, lutter contre certains seigneurs turbulents et malcommodes, qui se passaient la fantaisie de rançonner le public voyageur et trafiquant. On voit l'une de ces corporations obtenir de Philippe-Auguste l'autorisation de construire le port de l'École et de pourvoir à la dépense en prélevant un octroi sur les denrées transportées par eau.—C'est l'embryon, à longue distance, de ces corporations qui macadamisent nos voies, construisent des voies et font d'autres améliorations pour des fins publiques, moyennant le privilège de prélever certains droits et péages pour se refaire des dépenses encourues.

En 1402, une puissante corporation obtient de Charles VI le droit de prélever, pendant quatre ans, un octroi dont le revenu était destiné à aider cette corporation dans le soutien de procès contre quelques seigneurs féodaux. Ce privilège est continué par Louis XI, mais les produits sont appliqués aux réparations du fleuve et à l'entretien de la navigation.

Des privilèges de nature similaire, c'est-à-dire dont les produits servent à contribuer aux travaux et améliorations publics, sont accordés en 1638, pour terminer le canal de Briare, commencé en 1605 par l'Etat, à Guillaume Bouteroue et Jacques Guyon ; en 1632, à Denis de Nolligny ; en 1643, à la marquise de Montlaur ; en 1655 à Hector de Bouteroue et Pierre Barillot ; en 1662, à Pierre-Paul Riquet, pour une œuvre capitale, le canal du Languedoc ; en 1675, à M. de Solas.

L'on peut remarquer que dans les premiers temps de ces concessions, le trésor royal ne permettait pas d'entreprendre ces grands travaux aux frais de l'Etat ; à mesure que la consolidation des sources du revenu national prend plus de stabilité, l'administration du pays contrôle de plus en plus les grandes entreprises publiques.

Rien n'est plus intéressant à étudier que ce beau monument élevé par l'intelligence et le patriotisme. Grandes routes militaires, réseaux de voies ferrées, rap-

prochements de toutes les parties d'une contrée au moyen de lignes télégraphiques, renversement des obstacles que la nature oppose par ses montagnes et ses grands soulèvements du sol à la libre navigation intérieure, formation de ports libres de tous dangers sous-marins ou provenant des tempêtes et de l'action des grandes marées, percement de chaînes de montagnes pour relier des pays étrangers, quels travaux gigantesques dans lesquels apparaît l'intelligence humaine, qui ne connaît presque plus d'obstacle insurmontable dans les œuvres du génie civil.

Et, pour aujourd'hui, ami lecteur, je fais abstraction du Canada ; mais j'y reviendrai, et je vous en causerai quelque peu, de temps à autre, s'il vous en fait plaisir.

F. X. R. SAUCIER.

30 janvier 1882.

[Pour l'Album des Familles]

## RELATIONS COMMERCIALES.

## LE BRÉSIL.



**C**OMME il s'est formé une Compagnie dans le but d'établir une communication directe entre le Dominion, les Indes Occidentales, le Brésil et la Rivière Plate (la Plata), nos lecteurs liront sans doute avec intérêt quelques données rapides et brèves sur cet Empire aux dimensions colossales, qui doit tendre la main au Canada et faire échange de produits avec nous.

En étendue, le Brésil comprend un territoire au moins aussi grand que le Dominion. Population, 12,000,000. Côtes sur l'Océan, 3,700 milles. Revenu, £11,900,000. Dépenses, £11,800,000. Ce dernier montant couvre le service de l'intérêt sur le coût des voies ferrées et des autres travaux publics en voie de construction.

Les ports desservis par la nouvelle ligne de paquebots (" Société Postale de l'Atlantique ") sont, en suivant la course du voyage :

Para, qui commande le territoire arrosé par le fleuve des Amazones, environ 20,000 milles. Population, au-delà de 40,000. Exportations : noix de coco, tabac, coton, sucre, peaux, riz, salsaparille, copahu, noix de Brésil, vanille, caoutchouc, bois précieux.

Vient ensuite *Maranhão*. Population environ 45,000. Exportations : coton, sucre, bois durs, bois de teinture, peaux, etc., etc.

*Ceara*, population, 25,000. Principaux produits : café, sucre, coton, peaux, quinquina, ipecacuana, bois de teinture, bois précieux d'ébénisterie.

*Pernambuco*, population, 150,000. Grandes exportations de sucre, peaux, amandes, etc. La production du sucre pour le commerce de 1882-3 atteindra environ 825,000,000 de livres. Excellent marché pour le poisson du Canada.

*Bahia*, population d'environ 250,000. Café, sucre, tabac, noix de coco, clous de girofle, peaux, bois de teinture, acajou, bois de rose, etc., etc., diamants.

*Rio de Janeiro*, terminus actuel du voyage, capitale de l'Empire, population 500,000. La province de ce nom et celle de São Paulo produisent les deux tiers du café de la consommation universelle. Mêmes articles d'exportation avec le tapioca.

Des vapeurs moins grands établiront une communication commerciale avec les ports suivants, qui sont au sud de Rio de Janeiro, mais qui sont aussi des ports importants d'où, comme pour les ports ci-dessus nommés, rayonne un commerce immense d'alimentation vers l'intérieur de l'Empire, savoir : Rio Grande Do Sul, Porto Alegre et Santa Catharina.

La Société Postale Française de l'Atlantique possède maintenant les paquets suivants :

	Tonnage.
Comte d'Eu .....	2,000
Le Tancarville .....	2,500
En construction, 5 paquets de .....	2,500

Le chargement se prend à Montréal en été et à Halifax en hiver.

F. X. R. S.

**PENSEES.**

**CHARITÉ POUR LES PAUVRES.**

Si vous pouvez donner, donnez ; si vous ne pouvez pas donner, montrez-vous affable ; car Dieu couronne la bonne volonté, quand il voit qu'on ne peut donner.

Mgr LANDRIOT.

\*\*

**L'HONNEUR.**

Il faut que l'homme d'honneur aime son devoir jusqu'à s'exposer aux plus grands dangers, à la mort même pour le remplir.

FAUCHER de ST. MAURICE.

**L'ALBUM DES FAMILLES.  
CANADA.**

Ottawa, 1er MARS 1882.

**Adhésions.**

La-rédaction offre à Son Excellence, le Gouverneur-Général, des remerciements sincères pour le gracieux accusé de réception dont elle a été honorée par Son Excellence, en retour de l'envoi de l'*Album des Familles*.

Nous remercions notre ami du *Courrier de St. Hyacinthe*, pour le gracieux entrefilet que nous reproduisons :

"L'*Album des Familles*—Le numéro de février de cette publication nous est arrivé avec les portraits du Gouverneur-Général et de la Princesse Louise, de l'honorable M. Blanchet, Orateur des Communes, et de l'honorable M. Chapleau.

M. Chs. Ouimet continue la série de biographies qu'il a entrepris d'écrire. Celles de MM. Blanchet et Chapleau sont fort intéressantes à lire, et nous le félicitons d'utiliser ses loisirs à faire connaître les hommes distingués que nous possédons. Succès et courage.

M. le Dr St. Germain, de St. Hyacinthe, nous adresse ces gracieuses paroles :

"Si mon appréciation des œuvres littéraires était d'un grand poids, si elle pourrait compter au milieu des mille et une félicitations que vous avez reçues, je ne permettrais de dire que votre *Album* est véritablement une œuvre nationale à tous égards, et qu'il devra avoir sa place dans toutes les familles canadiennes ; car tous les âges et toutes les conditions peuvent y trouver de quoi satisfaire leur goût.

Votre idée de publier une Galerie Nationale de *Portraits historiques*, comble une lacune que je suis heureux de voir disparaître. Ces portraits, accompagnés d'une biographie, serviront d'émulation à la jeune génération ; car c'est en voulant imiter ses devanciers que le jeune homme acquiert cette force de volonté, cet amour du travail qui, parfois, lui font dépasser ceux dont il ne voulait qu'ambitionner la renommée.

"Courage ! Vous avez les sympathies de vos compatriotes, et ces sympathies doivent être pour vous un gage de succès."

**Société Royale du Canada.**

Le projet de Son Excellence le gouverneur-général du Canada de fonder une académie canadienne, pour l'avancement de la littérature et des sciences, vient d'être mis à exécution.

La première réunion de la nouvelle so-

ciété, qui sera appelée *Société Royale du Canada*, aura lieu à Ottawa, le 25 mai prochain, et Son Excellence adressera des invitations à cette réunion, qui durera trois jours.

Cette Société sera composée de quatre sections, pour commencer, et chaque section sera de vingt membres.

Le gouverneur-général, qui a donné son patronage à la nouvelle société, a cru devoir faire, pour la première session, les nominations suivantes :

Président—M. G. W. Dawson.

Vice-Président—L'hon. P. J. O. Chauveau.

Présidents de sections—Pour la littérature française, l'histoire, etc., MM. J. M. Lamoine et Faucher de Saint Maurice.— Pour la littérature anglaise, l'histoire, etc., MM. Daniel Wilson et Goldwin Smith.— Pour les sciences physiques, les mathématiques, la chimie, etc.—MM. J. Sterry Hunt et Charles Carpmaal.—Pour la zoologie et la biologie, MM. A. R. C. Selwyn, et George Lawson.

Secrétaire honoraire—M. J. G. Bourinot.

C'est une entreprise hardie ; car les conditions précaires où se trouvent en ce nouveau pays les lettres et les sciences, nous forcent à appréhender que le succès en vue sera tardif ; mais nous nous réjouissons, toutefois, si cette Institution, qui ne saurait être qu'un pâle reflet des Instituts européens, pouvait surtout mieux éclairer les auteurs anglais, quand ils ont à traiter l'histoire du Canada et de ses premiers habitants, avant la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre.

Nous avons des sources positives, mais les auteurs anglais n'y puisent nullement, et il arrive que leurs travaux sont erronés, remplis d'erreurs, et sans utilité pratique.

Le secrétaire-honoraire de la nouvelle association doit en savoir quelque chose.

Nous avons la raison de croire que l'entrée de l'hon. M. Chauveau et de MM. Faucher de St. Maurice et de J. M. Lamoine, dans cette Académie des Lettres Canadiennes, aura pour effet de mieux diriger à l'avenir les auteurs anglais vers la route des vrais archives et sources du pays.

S. D.

**Noces d'Or.**

Une heureuse et bien agréable fête de famille eut lieu à Rigaud, ces jours derniers : celle des noces d'or de M. Amable Camp au et de dame Sophie Lefebvre, célébrée en présence d'une foule considérable de parents et d'amis réunis à l'église.

A cette occasion il y eut grand-messe chantée par leur fils, le révérend Messire L. N. Campeau, de l'évêché d'Ottawa, assisté des révérends MM. L. T. Adam, de Whitehall, (N. Y.) et A. Labelle, de Rigaud.

Une allocution de circonstance en termes émus et très appropriés, fut prononcée par le curé de la paroisse, le révérend Messire P. Bélanger.

Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, actuellement à Rome, voulant donner aux vieux époux un témoignage d'estime, envoyait un télégramme à l'heure de la messe, annonçant que le Saint-Père leur accordait la bénédiction apostolique.

M. et Mme Campeau étaient entourés, en ce beau jour de fête, de leurs onze enfants, et de la plus grande partie de leurs petits enfants, au nombre de quarante-quatre, dont quatre servaient à l'autel et plusieurs autres chantaient à l'orgue, avec bon effet, des morceaux appropriés à la circonstance et qui furent bien goûtés de l'auditoire.

### Officialité.

Le nouveau tribunal ecclésiastique, formé à Québec sous le nom d'*Officialité*, se compose comme suit :

Officiel—M. Légaré, V. G.  
Assesseurs—Mgr Déziel, M.M. Auclair, Bonneau et Méthot.  
Promoteur—M. Bégin.  
Vice-Promoteur—M. Têtu.  
Chancelier—M. Collet.  
Vice-Chancelier—M. Marois.

### Musique Religieuse.

La musique religieuse, dans nos églises, est certainement une manifestation des sentiments et des pensées de l'âme, et de de tout temps l'Église s'est montrée la protectrice bienveillante et généreuse de cet art divin.

Les délicieuses compositions de l'abbé Lambillotte sont généralement connues et répandues au Canada, mais voilà qu'un nouvel auteur va bientôt faire les délices des chœurs de chant, en ce pays, par l'envoi de nouveaux chants d'une douce harmonie et dont les paroles respirent la plus tendre piété. Nous voulons parler des *Harmonies Religieuses* de M. l'abbé E. A. Giély, chanoine honoraire de Valence (Drôme), en France, duquel nous avons reçu en dépôt un nombre assez considérable de magnifiques Cantiques, Motets, Cantates, et Messes faciles et brillantes à deux, trois et quatre voix, pour toutes les grandes fêtes de l'année, fêtes patronales et autres.

Après les témoignages flatteurs de plusieurs évêques, maîtres de chapelle, professeurs de musique; et directrices de chant dans les Communautés, en France, les œuvres de M. l'abbé Giély sont appelées à envahir tous les cœurs; et se répandre partout.

Afin d'aider à la propagation en ce pays de cette délicieuse série de compositions musicales, nous avons accepté l'agence générale pour la vente en Canada des brillantes compositions de M. l'abbé Giély, qui se feront à des prix très réduits,

Dans la prochaine livraison de l'*Album des Familles* paraîtra la liste des principales compositions de l'auteur, avec les prix en regard.

En attendant la publication de cette liste, nous informons M.M. les directeurs de chœurs d'église, qu'ils pourront se procurer dans quelques jours une Messe Musicale, en ut mineur, à trois voix avec accompagnement d'orgue, pour 75 cts. Les *Harmonies Religieuses* pour salut du Saint Sacrement, (solos, duo et chœurs variés,) au nombre de 53 morceaux, forment un fort volume de près de 250 pages. Prix : \$1.50.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,  
Directeur de l'*Album des Familles*.  
P. O. Boite 1012, Ottawa.

### Le "Scientific American."

Une lettre de New-York nous apprend que le *Scientific American* est sorti du dernier incendie à New-York, avec une vie nouvelle. La liste des abonnés, les livres de comptes, les archives des brevets, les dessins et la correspondance ont été retrouvés intacts dans les grandes voûtes de sûreté contre le feu. Comme l'imprimerie du *Scientific American* et du *Supplément* se trouvait dans un autre bâtiment, la publication de cette importante revue n'a souffert aucun retard. Les nouveaux bureaux sont situés rue Broadway, No. 261, et occupent un poste central excellent. M.M. Munn et Cie, qui ont plus de 35 ans d'expérience, ne se sont pas laissés décourager par cet accident, et continuent à donner à leurs affaires toute l'extension possible.

### CHRONIQUE.

#### CANADA.

La Société Impériale des Naturalistes de Moscou, en Russie, célébrera le 14 mai prochain le cinquantième anniversaire du doctorat du vice-président de la société, M. Chas. Renard, conseiller d'état actuel.

En vertu de l'autorisation donnée par Sa Majesté l'Empereur, la société se réunira en Assemblée générale et publique, le jour ci-dessus mentionné, pour consacrer par un tribut pleinement mérité d'hommages et de vœux pour la prospérité de l'honorable vice-président, le souvenir de 42 années d'éminents services rendus spécialement à la société et des constants efforts pour propager les lumières de la science.

M. Huguet-Latour, de Montréal, qui est membre de cette société savante, et qui nous transmet cette information, a été invité de prendre part à cette fête de reconnaissance.

M. J. Deschamps de Passy, secrétaire.

général de la société des Antiquaires de St. Omer (Pas-de-Calais), vient également d'écrire à M. Huguet-Latour, pour l'informer qu'il est devenu membre de la Société, et il ajoute :

"La Société est heureuse de cette circonstance qui lui fournit l'occasion d'entrer en relation avec le Canada, que tant de souvenirs rattachent à la France!"

#### ÉTATS-UNIS.

Il paraît que l'Église catholique aux États-Unis a continué, pendant l'année dernière, son progrès tranquille dans tous les États de la République. Il reste difficile d'obtenir des chiffres satisfaisants du nombre des catholiques dans la plupart des diocèses, et pour ce détail l'*Almanac Catholique* de Sadlier n'a qu'une valeur approximative. Des données plus exactes s'y trouvent sur le nombre des prêtres et comme leur accroissement accuse nécessairement un accroissement des fidèles qu'ils desservent, nous croyons apporter une bonne preuve de la multiplication constante des catholiques en exhibant la statistique suivante :

Année	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881
Prêtres	4,172	4,412	4,470	4,870	5,077	5,297	5,548	5,770	6,057	6,430
Augm.	210	58	400	207	220	251	222	287	373	

Augmentation totale, en 1881 sur 1872.....2,258 prêtres.

Le recensement de 1880 donne au pays une population totale d'à peu près 50,500,000 habitants, y compris les nègres qui dépassent 6,000,000, mais à l'exception des Sauvages, non taxés. De ce nombre, d'après les chiffres incomplets de l'*almanach*, 6,400,000 professent la religion catholique; mais on peut, sans crainte d'erreur, en ajouter quelques centaines de mille en plus. La population catholique totale, d'après des statisticiens soigneux, est à présent de plus de sept millions d'âmes.

#### UN DÉSERTEUR DE LA BONNE CAUSE.

L'abbé Curci a publié l'an dernier un triste livre intitulé: *La Nouvelle Italie et les vieux zèles*.

Après avoir rétracté par écrit, l'année précédente, les erreurs qui avaient tant affligé les Romains et nécessité sa sortie de la Compagnie de Jésus, il se reprend à son œuvre et fait paraître, à Florence, ce nouveau livre de plus de 200 pages.

Le malheureux écrivain veut l'alliance

de la papauté immortelle avec une monarchie qui a déjà les pieds dans la tombe. Il veut attacher le corps mystique et incorruptible de l'Eglise à un cadavre. Ce cadavre, *jam fetel*, et l'abbé Curci n'a plus d'odorat, ni pour cette puanteur ni pour l'encens de l'autel.

Toutes les feuilles de la péninsule, les feuilles libérales surtout, vont s'occuper de *La nuova Italia e i Vecchi Zelanti*, pour y trouver une pâture à leur passion et contre les vieux amis de l'Eglise, que l'abbé Curci croit accabler de son mépris en les appelant *vieux zélés*. Son livre a un sous-titre: *Studi utili ancora all' ordinamento dei partiti parlamentari*. Il est parlementaire; peut-être aspire-t-il à la députation. Il propose à Pierre vivant dans Léon de renier l'Eglise. C'est la dernière étape du catholicisme libéral. Il ne lui reste plus qu'à se précipiter dans l'abîme, à se suicider en prenant femme; mais il a 74 ans, et l'exemple de M. Loyson ne saurait le tenter.

Dans la succession des 263 Pontifes, assis sur la chaire de l'apôtre, quel est donc celui dont la conduite pourrait autoriser l'abbé Curci à soutenir sa thèse révoltante? Il faut abandonner l'écrivain à lui-même. Il cherche le bruit, il l'aura, comme il l'a déjà eu; mais ce bruit tournera contre lui et l'emportera, si les prières de ceux qu'il contriste n'obtiennent pas de Dieu sa résipiscence.

#### MGR DE SÉGUR.

La mort de Mgr de Ségur, au mois de juin de l'année dernière, causa un deuil presque général au Canada. Nous l'aimions sincèrement comme l'auteur de ces petits livres de piété qui ont fait tant de bien à la jeunesse des écoles; nous le vénérons comme un prêtre zélé, fondateur de l'œuvre de St. François de Sales. A sa mort, il était dans la soixante et deuxième année de son âge, et il était l'aîné des huit enfants du Comte de Ségur.

Aveugle depuis trente ans, cependant sa vie était très active et très occupée, et il faisait le charme de la société par une aimable gaieté.

Quelque temps avant sa mort il se trouvait à une noce, où la crème de la vieille noblesse était réunie. Le prélat qui avait donné la bénédiction nuptiale dit à ses hôtes: Après tout c'est une bonne chose d'être aveugle, lorsque je vous vis la dernière fois vous étiez tous jeunes et beaux, après trente ans vous me paraissez être encore tous jeunes et beaux pour moi.

*L'Univers*, de Paris, a publié de longs articles sur l'illustre défunt. Nous extrayons le passage qui suit de l'un de ces articles, lors du décès du vénérable prélat.

En 1875, le 8 avril, Mgr de Ségur, se trouvant à Rome, était admis à la promenade que Pie IX faisait tous les jours

dans les jardins du Vatican. Les cardinaux Bilio, Oreglia et Franchi accompagnaient Sa Sainteté. En leur présence, le Pape se mit à faire l'éloge de la personne et des écrits de Mgr de Ségur, qui, joyeux et fier de la satisfaction du Pape, se montrait confus pour lui-même de ces louanges qui repoussait son humilité. "Mgr de Ségur, disait Pie IX, fait tant de bien! Et ce bien s'étend à tous les pays, car ses petits livres vont partout et sont pour ainsi dire jetés aux quatre vents du monde!" "Oui, oui, poursuivit encore le Pape, tout le monde connaît et aime Mgr de Ségur." Et s'adressant directement au prélat: "Mais comment donc faites-vous pour mener à bien tous ces travaux? Et ces livres sont si clairs, ils sont à la portée de tous!"

#### A nos Abonnés.

Ceux de nos abonnés qui ont reçu l'abonnement de 1881, sans en recevoir l'équivalent, sont priés de nous adresser une piastre (1.00), afin de compléter le prix de leur abonnement pour la présente année de 1882, qui est payable intégralement d'avance, selon les conditions déterminées.

Ceux qui n'ont pas encore payé l'abonnement de la présente année (1882), doivent le faire au plus tôt.

Quant aux abonnés retardataires qui nous doivent pour les années 1880, 1881 et 1882 (\$5.00), ils sont particulièrement invités à payer immédiatement, car l'envoi de l'*Album* à leur adresse sera nécessairement suspendu, et les comptes mis en collection forcée.

Nous ne pouvons pas répéter incessamment ces appels, ces pourquoi nous invitons tous nos abonnés indistinctement de satisfaire à cette obligation, qui n'est toutefois qu'un acte de stricte justice.

La publication de l'*Album* et de la *Galerie Nationale* est trop coûteuse (\$200 par mois), pour que nous puissions accorder un long crédit.

#### L'ADMINISTRATION.

#### Nouveaux Agents.

M. A. G. Roullier, Libraire, de Notre-Dame de Lévis, a bien voulu accepter l'agence de l'*Album* pour cette localité et les villages d'alentour.

M. F. P. Larose, agent pour Troy, (New-York.)

M. Joseph Marceau, agent pour Saint-Gabriel de Brandon (Berthier, P. Q.)

## L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triplé colonne, avec une

### GALERIE NATIONALE

de

### Portraits Historiques, Politiques et Littéraires,

publiés hors texte avec toute la précision et la fidélité possibles.

### Deux portraits par mois,

avec Autographes et Biographies.

Le prix de l'abonnement est comme suit:

Pour le Canada et les Etats-Unis... \$2.00  
Pour la France et l'Angleterre... 3.00 (15 fr)  
payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'*Album des Familles* pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres contrées françaises des Etats-Unis, nous avons résolu de publier sur la Couverture de l'*Album des Familles* et Feuilles supplémentaires, les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

#### TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonnes.			
	$\frac{1}{2}$ colonne	$\frac{1}{3}$ colonne	$\frac{2}{3}$ colonne	1 colonne
Première insertion.	\$ 1.00	\$ 2.00	\$ 3.00	\$ 4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$ 3.00	\$ 5.00	\$ 8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00

	Par fraction de pages.			
	$\frac{1}{2}$ page	$\frac{1}{3}$ page	$\frac{2}{3}$ page	1 page
Première insertion.	\$ 3.00	\$ 6.00	\$ 9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	\$ 8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'*Album des Familles*, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

#### ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., doit être adressé à

M. LE DIRECTEUR,  
de l'*Album des Familles*, Ottawa,  
P. O. Boite 1012.